E
51
S68
n.s.
t.1
no 1

# JOURNAL

(DE LA)

# SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

## DE PARIS

---

NOUVELLE SÉRIE — TOME Ier — NUMÉRO 1

LABORATOIRE D'ANTHROPOLOGIE DU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE

61, RUE DE BUFFON, 61

—

1903

LIBRARY
OCT 11 1966
UNIVERSITY OF TORONTO

Le *Journal de la Société des Américanistes* inaugure, aujourd'hui, une nouvelle Série. Il paraîtra, désormais, à date fixe (15 octobre-15 avril, en attendant les circonstances qui permettraient une périodicité plus fréquente), dans le format in-8° jésus, jugé plus maniable que l'in-quarto. Mais, comme on peut s'en rendre compte, en examinant le présent numéro, cette modification matérielle n'entraîne aucun changement dans l'importance des fascicules et dans l'esprit de la publication. La partie documentaire et bibliographique sera développée autant que possible et de nombreuses correspondances étrangères feront de notre Recueil un instrument unique de travail et d'information pour tous les Américanistes français.

# JOURNAL

DE LA

# SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES DE PARIS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/t1journalsociamer01soci

# JOURNAL

DE LA

# SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

# DE PARIS

NOUVELLE SÉRIE — TOME Ier — NUMÉRO 1

LABORATOIRE D'ANTHROPOLOGIE DU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE

61, RUE DE BUFFON, 61

—

1903

# CONTRIBUTION A L'ETHNOGRAPHIE PRÉCOLOMBIENNE DU MEXIQUE

---

## LE CHIMALHUACAN ET SES POPULATIONS

### AVANT LA CONQUÊTE ESPAGNOLE

par M. Léon Diguet,

Chargé de Missions du Ministère de l'Instruction publique
et du Muséum d'Histoire naturelle,
Membre de la Société des Américanistes.

### I

*Aperçu général : le pays, le sol et ses divisions.*

Le pays qui, au moment de la conquête espagnole, était désigné sous le nom de *Chimalhuacan*, représentait, à peu de chose près, toute l'étendue des terres qui, après l'expédition du *conquistador* Nuño de Guzman et ses compagnons, forma la province de « Nueva Galicia ». C'est le vaste territoire qu'occupent aujourd'hui l'État de Jalisco et le territoire de Tepic, plus une certaine étendue des États de Sinaloa, Zacatecas et Aguas Calientes[1]. Il se présente sous un aspect assez mouvementé. C'est d'abord un plateau d'une

1. La Nueva Galicia, jusqu'à l'établissement de l'audience de Guadalajara (1549), c'est-à-dire pendant tout le gouvernement militaire de Cristobal de Oñate, représenta l'étendue du Chimalhuacan. Sous la présidence de Geronimo de Orozco, la province s'augmenta par l'adjonction de nouvelles régions, définitivement soumises, telles que Sonora, San Luis Potosi, Nuevo Mexico, Tamaulipas, etc.

altitude de quinze cents mètres dans sa partie culminante, s'inclinant doucement vers l'ouest jusqu'à une altitude de neuf cents mètres. Après quoi, circonvenu à l'ouest, presque sans interruption, par une bordure montagneuse, ce plateau se termine par une brusque pente, aboutissant aux larges plaines basses peu accidentées, souvent boisées et marécageuses, qui forment les rivages de l'océan Pacifique.

Avec un sol aussi tourmenté, offrant souvent, dans un périmètre restreint, des altitudes et des climats très différents, ainsi que les productions des Terres Chaudes et des Terres Tempérées, on conçoit que des populations, parvenues à un certain degré de civilisation, aient pu, sur des théâtres bien délimités par la nature, rencontrer tous les éléments nécessaires pour constituer des centres florissants et donner un libre essor à leur activité industrielle et artistique. Aussi, au moment de la conquête, le Chimalhuacan se présenta-t-il comme un pays arrivé depuis longtemps à une culture et à une organisation assez avancées.

Le pays est divisé en deux zones bien différentes, dont la séparation est nettement établie par le rio Santiago ou rio Grande de Tolototlan [1] qui, de l'est à l'ouest, entame le plateau central, en suivant la majeure partie de son cours dans une profonde *barranca*.

La région située au nord du fleuve, très peu favorisée sous le rapport de son sol, n'offre en général que des plaines souvent désolées par les sécheresses et que des massifs montagneux escarpés; aussi sa population est-elle constituée, dans une forte proportion, par des tribus plus ou moins nomades. La partie sud, au contraire, représentait avec ses lacs, ses rivières, ses forêts, son sol fertile, la partie riche de la contrée; c'est là que l'on rencontrait les centres civilisés les plus importants. La première zone confinait avec les déserts du plateau central; la seconde était en rapport avec les pays les plus favorisés du Mexique.

Le Chimalhuacan, malgré la similitude de mœurs, de coutumes, de religion, de sa population, ne formait pas un unique empire, mais plutôt une sorte de confédération, comportant un assez grand nombre de petits États autonomes qui, selon leur importance, cons-

1. Ce fleuve était désigné avant la conquête sous le nom de *Chicuahuac* (les « neuf eaux »).

tituaient ou des royaumes, ou ce que l'on désignait sous le nom de *Tactuanazgos*, sortes de fiefs, complètement indépendants parfois, mais, le plus souvent, vassaux ou tributaires des États plus importants.

## II

*Indigènes du Chimalhuacan. — Origine. — Tribus. — Langues. — Coutumes. — Industrie. — Agriculture. — Arts. — Religion.*

Tout ce qui constituait le caractère ethnique du Chimalhuacan a aujourd'hui presque complètement disparu. Colonisé aussitôt après la conquête, le pays a vu les divers éléments de sa population se fusionner avec les conquérants, en abandonnant peu à peu la religion, la langue, les coutumes.

Quoique l'unification soit aujourd'hui à peu près complète, il est facile néanmoins, à l'aide des documents que l'on possède, de reconstituer non seulement les anciennes divisions du pays, mais aussi les mœurs dont quelques-unes ont pu, dans certaines localités, se conserver sans trop de mélange.

Comme documents permettant cette reconstitution, outre ceux fournis par les historiens généraux de la conquête du Mexique, il en est un certain nombre, spécialement relatifs à la contrée, tels sont par exemple les ouvrages de Fray Antonio Tello, du Père Beaumont, de Mota Padilla et, plus modernement, de Frejes et Navarrete [1]. L'ouvrage du père Antonio Tello, franciscain, qui fut écrit en 1650, c'est-à-dire un siècle environ après la conquête de la Nueva Galicia [2], se complète par la tradition de Francisco Pente-

1. Fray Antonio Tello, *Cronica miscelanea y conquista espiritual y temporal de la Santa Provincia de Xalisco.* — Beaumont, *Cronica de Michoacan.* — Mota Padilla, *Historia de la conquista de provincia de la Nueva Galicia.* — Francisco Frejes, *Historia breve de la conquista de los Estados independientes del Imperio mexicano.* — Ignacio Navarrete, *Compendio de la historia de Jalisco.*

2. Garcia Icazbalceta croit pouvoir affirmer, en s'appuyant sur certains faits de la vie du Père Tello, que ce dernier acheva sa *Cronica miscelanea* à l'âge de quatre-vingt-six ans. Ainsi le missionnaire franciscain aurait bien pu puiser ses renseignements auprès des *conquistadores*.

catl, fils d'un chef indigène qui gouvernait la province d'Acaponeta, au moment de la conquête espagnole.

L'origine des premiers habitants du Chimalhuacan est inconnue; l'histoire ne remonte qu'à l'arrivée des tribus nahuatles. La première de ces tribus, considérée comme toltèque, après s'être établie pendant un certain temps en Culiacan et Acaponeta, passa, suivant la tradition rapportée par Pantecatl, le rio Santiago, et entreprit la conquête du pays en édifiant de place en place des villes et des villages. Étendant ensuite son cercle d'influence autour de ces centres de civilisation naissante, cette première tribu acheva la soumission de presque tout le pays, en imposant ses coutumes, sa religion et, en grande partie, sa langue.

Les autres tribus nahuatles entrèrent ensuite dans le pays, tantôt pacifiquement, tantôt en guerroyant, et y firent un séjour plus ou moins long, avant de continuer leur pérégrination vers le plateau de l'Anahuac. Ces migrations successives achevèrent la conquête et donnèrent plus d'homogénéité au Chimalhuacan. Seule une portion du territoire put rester indemne. Ce fut le massif montagneux du Nayarit que ses sites abruptes protégèrent contre l'invasion : les aborigènes, retirés dans une contrée inaccessible, purent, grâce à leur position inexpugnable, conserver leur entière indépendance.

Une partie du contingent de chaque invasion resta dans le pays et se confondit avec les premiers occupants. Ainsi se forma la population de cette contrée à laquelle on donna le nom de Chimalhuacan, à cause des *Chimalis*, sorte de boucliers, décorés de caractères distinctifs, que les conquérants portaient toujours avec eux [1].

Au sujet de ces pérégrinations successives des tribus nahuatles à travers le Chimalhuacan, on ne connaît rien de positif. On sait seulement par les vagues renseignements de la tradition que rapporte le Père Tello [2] que, partie d'une localité inconnue appelée

1. L'étymologie du mot Chimalhuacan serait, en langue nahuatle : *Chimali*, bouclier, disque, rondelle, etc., *hua* (?), et *can*, suffixe-postproposition, signifiant le lieu, le temps, la patrie, etc. Peut-être les Chimalis sont-ils ces disques ornés de figurations religieuses que les Indiens du Nayarit emploient, encore aujourd'hui, dans les cérémonies de leur culte et qui sont désignés en langue huichole sous les noms de *nama*, *tricouri*, *itari*, *merika*.

2. *Cronica miscelanea*, c. II, p. 17, éd. N. Léon et J. L. Portillo.

Chicomoztoc[1] (lieu des sept grottes), une fraction de ces tribus parcourut en partie le pays passant par *Petatlan*, *Culiacan*, *Chiametlan*, *Centispac*, *Jalisco*, *Valle de Banderas*, *Jala*, *Ahuacatlan*, *Atoyac*, *Ixtapalapan*, *Coyolan*, *Zacualco*, *Cocolan*, *Ameca*, *Ayahualulo*, *Etzatlan*, *Tequila*, *Tlala*, *Ixtlan*, *Ocotlan*, *Atemajac*, *Tonalan*, *Cuitzco del Rio*, *Tototlan*, *Mezcala*, *Chapala*, *Yocotepec*. Une autre fraction, sortant quelques années après du même Chicomoztoc, suivit un itinéraire différent, pénétra sur le plateau central et s'arrêta à *Cohuatliclamac*, *Matlacahualan*, *Panuco*, *Chimalco*, qui sont aujourd'hui les vallées de *Poana*, *Xuchil* et *Nombre de Dios*, où se trouvaient les villes et les localités de *Pipiolcomic*, *Chimalco*, *Matlacahualan*, *Cohautlicamac*. De là, les tribus s'acheminèrent par *Sain*, *Fresnillo*, *Truxillo*, *Valparaiso*, *Zacatecas*, *Malpaso*, *Jerez* et la *vallée de Tuitlan*, où elles fondèrent une ville fortifiée dont les vestiges se retrouvent encore aujourd'hui sous le nom de *La Quemada*. D'après le père Tello, les envahisseurs firent un séjour de vingt années dans cette ville, où ils avaient édifié un temple pour leurs sacrifices humains, ce qui finit par allumer la guerre avec les indigènes parmi lesquels ils s'étaient établis. Ils vinrent ensuite conquérir les vallées de *Tlaltenango*, du *Teul*, de *Juchipila*, de *Teocaltiche*, régions qui, comme on le verra plus loin, appartenaient, partie aux indigènes du Nayarit, partie aux Texuexes. Après avoir essuyé une sanglante défaite, les premiers se retirèrent à la sierra du Nayarit, où ils se fortifièrent et purent ainsi conserver leur indépendance. Les seconds, eux aussi, abandonnèrent leurs villages et se réfugièrent dans les montagnes, dans les *barrancas* des environs du rio Santiago.

Quoique confondue en grande partie avec les envahisseurs, la population n'avait pas adopté la vie complètement sédentaire et civilisée des citadins. Ces indigènes qui pouvaient, soit représenter la population rurale plus ou moins vassale ou tributaire des centres, soit les primitifs que les invasions n'étaient pas parvenues à subjuguer complètement, vivaient pour la plupart à l'état nomade, occupant les vallées les moins privilégiées et les montagnes les plus escarpées, où ils avaient leurs *pueblos* qui, la plupart du temps, ne consistaient qu'en une agglomération de huttes rudimentaires.

1. *Chicome*, sept, *oztoc* (*oztoll*), caverne, grotte.

Telles étaient les tribus qui, au moment de la conquête espagnole, étaient désignées sous les noms de : *Cascanes*, *Teules*, *Colotlanes*, *Texuexes*, *Torames*, *Zayahuecos*, *Tecojines*, etc. Toutes ces tribus, généralement connues sous le nom de Chichimèques, devaient plus ou moins appartenir à la race otomite. Leurs diverses dénominations devaient plutôt provenir des localités où elles vivaient, que d'une différenciation ethnique. Aujourd'hui, elles ont complètement disparu, soit que dans les guerres avec les Espagnols elles aient préféré la mort au joug européen, soit qu'elles se soient peu à peu confondues avec d'autres indigènes qui vinrent se grouper autour des premières missions.

Si, maintenant, il est pour ainsi dire impossible de retrouver les traces et de reconstituer le genre d'existence de ces tribus à peu près sauvages, il n'en est pas de même de la population civilisée qui avait imprimé un si grand essor au pays. On parvient facilement à retrouver l'emplacement des anciens centres et villages, dont plusieurs, aujourd'hui, à cause de l'avantage de leur position, sont devenus des cités importantes où, à chaque instant, les terrassements mettent à jour une foule d'objets de l'antique industrie.

Les mœurs de ces villes nous sont connues par le récit des historiens, et on peut encore les retrouver en vigueur dans certains endroits où les indigènes, quoique profondément métissés, ont conservé en grande partie la manière de vivre de leurs ancêtres : tel est, pour n'en citer qu'un seul, le village de *Tuxpan* ou *Tochpan*, situé auprès de Zapotlan, dans le sud de l'État de Jalisco, village dans lequel une partie des habitants parle la langue nahuatle, porte à peu près le même costume qu'avant la conquête, et conserve dans l'industrie beaucoup des choses du passé.

Le costume, chez les hommes de la noblesse, consistait en une sorte de tunique courte et sans manches, plus une pièce d'étoffe de la même grandeur qu'ils portaient sur les épaules et qui faisait l'office d'une cape ou d'une couverture. Ce dernier vêtement était désigné sous le nom de *tilmatli*. Ils se couvraient la tête avec une autre pièce d'étoffe plus ou moins chargée de plumes et d'ornements, ce qui constituait une coiffure probablement particulière à chaque canton, ainsi que paraissent l'indiquer les figurines de terre cuite que l'on déterre dans les fouilles. Il en était de même pour le *tilmatli* qui, quelquefois, était en cuir ou en peau de divers animaux,

Phototypie Berthaud, Paris.

Joueurs de Tambourin et de Chirimia.
(Tuxpan)

parfaitement préparée, comme par exemple les *conquistadores* le remarquèrent, principalement chez les indigènes des Terres Chaudes, voisines de l'embouchure du rio Santiago. Les femmes nobles portaient plusieurs tuniques de différentes grandeurs qu'elles superposaient et auxquelles on donnait le nom de *huipil*. La chevelure était, soit, comme pour les hommes, retenue par une pièce d'étoffe, soit tressée et enroulée avec des bandes de tissus plus ou moins ornementées. En plus, la femme portait à la tête, sur la poitrine, aux bras et aux jambes, des pendeloques, des ornements d'or, d'argent, de pierres précieuses taillées, des colliers de perles, etc. Dans la classe pauvre, le costume était souvent des plus rudimentaires. Pour l'homme, une pièce d'étoffe percée à son centre d'une ouverture par laquelle on passait la tête, et qui retombait de chaque côté du corps ; quelquefois, plus simplement encore, une sorte de pagne qui s'attachait à la ceinture. La femme du peuple, elle, se couvrait les épaules avec une chemisette de cotonnade appelée *xoloton*, et le reste du corps avec une jupe plus ou moins courte, suivant la région. Ces différents costumes, aussi bien ceux de la caste noble que ceux des gens du peuple, se retrouvent clairement figurés sur les anciennes poteries.

Le costume masculin de la basse classe paraît être le même que celui encore actuellement usité dans la sierra du Nayarit, par les Indiens Huichols, et qui est désigné sous le nom de *cotoni*. Quant au *tilmatli*, il paraît être à peu de chose près le vêtement que ces mêmes indigènes appellent *nioutari* et qu'ils portent les jours de fête.

Le vêtement de la femme se conserve encore très couramment au village de Tuxpan. Le *xoloton* consiste en une chemisette de cotonnade très fine. L'étoffe en est tissée dans le village même par les femmes, à l'aide d'un métier primitif dont l'usage a persisté jusqu'à nos jours. La jupe, également portée par la presque totalité des femmes indiennes de ce village, diffère un peu de celle dont parlent les auteurs. Elle est longue et descend jusqu'à la cheville. C'est un pagne de cinq à six mètres, s'enroulant autour des hanches où il est maintenu à l'aide d'une ceinture. Des deux côtés, le long des jambes, il est replié de façon à former un certain nombre de plis. Cette jupe n'est pas une modification moderne de la précédente, car on la retrouve sur une figurine antique, formant pendentif, du Musée ethnographique du Trocadéro.

Enfin, quant à la coiffure féminine antique, la forme, c'est-à-dire les tresses de cheveux enroulées avec une étroite et longue bande de tissu de laine, en est aussi employée encore quelquefois au *pueblo* de Tuxpan. Sur les anciennes figurines de terre cuite qui la présentent fréquemment, comme chez les villageoises modernes de Tuxpan, elle prend, dans son modelé sommaire, l'aspect d'un turban.

La langue la plus usitée au Chimalhuacan était le *nahuatl*, mais elle n'était, tant s'en faut, pas générale. Elle était surtout parlée dans les centres. Beaucoup de populations, malgré leur soumission, avaient conservé l'usage de leur propre idiome. Ce n'est qu'au moment de la conquête que le *nahuatl* se répandit dans toute l'étendue du pays, et, chose curieuse, les *conquistadores* et les missionnaires furent obligés d'en préconiser l'emploi pour établir leurs rapports avec les indigènes. Bien entendu, à mesure que la fusion avec les premiers colons espagnols s'accomplissait, l'emploi du *nahuatl* devint de moins en moins fréquent, et l'espagnol prédomina dans tous les endroits où la colonisation prospérait. Toutefois, l'idiome des Nahuas a persisté, presque jusqu'à nos jours, dans nombre de villages où des Indiens d'un naturel pacifique avaient pu conserver une certaine indépendance. Aujourd'hui même, il est usité assez couramment au village de Tuxpan, mais, là encore, il ne tardera pas, avec les progrès et l'unification de jour en jour plus accentués, à disparaître, en entraînant à sa suite tous les curieux usages d'autrefois qui donnent à ce village, si longtemps isolé, un véritable caractère d'originalité. Les autres langues, comme il est facile de le comprendre, disparurent complètement aussitôt après la conquête. Seuls cependant le *cora*, le *huichol*, le *tepehuane* se sont maintenus jusqu'à nos jours; mais ces langues qui étaient celles de la sierra du Nayarit ne faisaient pas, à proprement parler, partie des idiomes du Chimalhuacan.

D'après les relations de la conquête, les villes du Chimalhuacan étaient très populeuses. Les maisons et les édifices étaient fort bien construits. L'architecture était, à peu de chose près, celle du plateau de l'Anahuac. La pierre de construction, quoique abondante dans le pays, n'était que peu employée. Les indigènes se servaient surtout de la brique crue que l'on désigne sous le nom d'*adobe*. Les édifices que l'on rencontrait dans toutes les villes, étaient un temple, un

*teocalli*, et un bâtiment appelé *caliguey* qui servait de résidence aux chefs du gouvernement. Les temples, probablement peu différents de ceux du plateau de l'Anahuac, consistaient en une pyramide tronquée de forme quadrangulaire sur la plate-forme de laquelle étaient disposés les autels et les abris ou édicules servant à recevoir les offrandes.

Un des *teocallis* que les Espagnols remarquèrent le plus et dont on a conservé la description, fut celui que Francisco Cortez de Buenaventura trouva, lors de son arrivée à Jalisco. Le revêtement stuqué qui recouvrait les faces de la pyramide était si brillant que les soldats, en l'apercevant de loin, crurent qu'il était d'argent.

On accédait à la plate-forme par un escalier de soixante-dix marches. Le sanctuaire qui se trouvait sur la plate-forme était de forme spirale, avec l'ouverture tournée vers l'orient. Aux angles de la pyramide étaient placés des vases servant à brûler de grandes quantités de résines odorantes. La combustion de ces résines produisait une telle quantité de fumée que la partie supérieure de la pyramide disparaissait. Comme on doit s'y attendre, tous les *teocallis* qui existaient au moment de l'arrivée des Espagnols, ont été rapidement détruits par les envahisseurs, mais presque toutes les villes, dans la suite abandonnées, présentent les vestiges de ces pyramides qui, en grande partie déformées par le temps et les agents atmosphériques, ne sont plus que des monticules de terre, recouverts le plus souvent d'une épaisse végétation. On rencontre fréquemment, au pied de ces tertres que les indigènes désignent sous le nom de *pyramidas* ou *ceritos artificiales*, non seulement des débris de poteries, mais aussi des figurines en pierre d'une facture hiératique. Ce sont, selon toute probabilité, les divinités pour lesquelles ces autels étaient élevés.

Tous ces monticules ne paraissent pas provenir d'édifices construits sur un même plan. Les uns sont massifs ; les autres possèdent dans leur intérieur les restes d'une construction en pierre, comme ceux que l'on rencontre par exemple à proximité de la ville d'Ixtlan, sur le territoire de Tepic [1].

Quant au *caliguey*, dont le nom signifie *maison grande*, il a disparu des villages. Son usage cependant s'est conservé en partie

1. *L'Anthropologie*, t. IX.

dans la sierra du Nayarit où il est désigné par les Indiens Huichols indifféremment sous les noms de *caliguey* ou de *toukipa*.

Les habitations étaient de forme carrée et consistaient en une série de pièces peu élevées recouvertes d'une toiture plate, formant presque toujours terrasse sur solives. Sur tout le plateau, les maisons étaient construites en briques crues ; dans la Terre Chaude, les matériaux de construction étaient plutôt le bois et le bambou. La toiture était alors souvent de chaume. Ces modèles d'habitations sont encore usités sans trop de modification dans certains villages par la population rurale. On peut, par exemple, en rencontrer à San Martin, petit village d'Indiens, aujourd'hui très métissés, des environs de Guadalajara, et qui, avant la conquête, sous le nom de Tlaxicolcingo, faisait partie du royaume de la reine de Tonala. Quant au type d'habitation en bois ou en bambous, on peut en rencontrer dans presque tous les villages du littoral de l'océan Pacifique.

Chaque ville possédait, en outre, une ou plusieurs places publiques ou *tinanguiz* qui se trouvaient généralement autour du *teocalli*. Ces places servaient pour les réunions, le conseil des anciens, les fêtes, les jeux populaires, et principalement, le marché, où se faisait l'échange des produits de l'industrie, de la chasse, de la pêche, de l'agriculture, etc.

Les fêtes qui avaient lieu avec le concours des populations des environs, se célébraient souvent avec beaucoup de solennité. On s'ingéniait à déployer un luxe d'ornementation remarquable. Des ramades, des tresses et des guirlandes de feuillage et de fleurs, très habilement disposées, formaient le fond de la décoration.

Les exercices qui faisaient le principal attrait de ces réjouissances, étaient à peu de chose près les mêmes que celles des Aztèques et de toutes les populations du plateau de l'Anahuac ; exercices et cérémonies sur lesquels il n'est pas nécessaire de s'étendre, les historiens de la conquête en ayant donné des descriptions détaillées. Pour ce qui est du Chimalhuacan, le Père Tello et les autres historiens du pays décrivent sommairement les fêtes qui furent faites en l'honneur de Francisco Cortez à son arrivée à Jalisco, et celles que l'on donna pour la réception du *conquistador* Nuño de Guzman à Tonala et à Azatlan, lors de son entrée dans ces deux villes populeuses.

Les arts étaient fort en honneur chez les indigènes du Chimalhuacan, et la fabrication des objets de parure en or, en argent, en cuivre et en pierres précieuses, représentait une branche florissante de l'industrie. Ces objets, dont beaucoup étaient d'un travail très soigné, devaient très souvent constituer pour le commerce un élément d'échange, car certains produits que l'on employait pour la fabrication n'étaient pas originaires du pays. Ainsi, lorsque Nuño de Guzman vint pour la première fois à Azatlan, le gouverneur de la ville lui offrit, entre autres présents, des colliers de perles. Ces perles provenaient d'une importation, car le mollusque qui les produit ne vit pas sur la côte locale. Les endroits les plus voisins où l'on ait jusqu'à nos jours rencontré des fonds propices à l'huître perlière, sont sur une partie du littoral du Michoacan et sur les côtes de la péninsule californienne.

Les métaux et les pierres travaillées qui furent offerts aux conquérants, étaient d'une belle exécution. Les quelques échantillons qu'en ont légués les anciennes sépultures, en venant confirmer le dire des historiens, témoignent en même temps du degré avancé de l'art dans ses applications à la parure. Pour la plupart, ces objets étaient des pendentifs ou des fragments de colliers.

Les poteries, si fréquentes, offraient aussi, dans leur facture et dans leur décor, la preuve d'un goût fort artistique. Cependant les figurines sont massives et, parfois, peu harmonieuses. Ceci paraît, dans la plupart des cas, avoir été cherché, l'exécutant s'étant appliqué, en les exagérant, à bien mettre en évidence certains traits caractéristiques du sujet. Ces pièces constituaient vraisemblablement un genre spécial (avec quelques variantes suivant les localités, ainsi qu'on peut le constater, en comparant les échantillons de différentes provenances qui appartiennent à des collections particulières). La grande majorité des figurines que l'on a retrouvées sont, d'ailleurs, des poteries funéraires. On peut donc supposer aussi que leur forme toute primitive n'est que la simple manifestation d'un caractère hiératique, traditionnel pour la représentation d'une divinité ou de ses attributs. Ainsi ces spécimens ne rendraient pas toujours un compte exact de l'habileté artistique chez les populations du Chimalhuacan. Toutes les céramiques conservées remontent à une époque aujourd'hui bien oubliée. Indépendamment de leur intérêt au point de vue de l'adresse locale et de la conception artis-

tique, elles sont pour l'archéologie d'un grand secours, car elles fournissent une série de documents qui permettent, par la diversite des sujets traités, la reconstitution de choses et de faits depuis longtemps disparus.

Après la conquête espagnole, la fabrication de la poterie ne fut pas délaissée. Elle demeura même exclusivement entre les mains des indigènes et arriva à constituer une source de profit et de prospérité pour certains villages. Au contact des colons espagnols, la forme des ustensiles d'usage domestique ne changea pour ainsi dire point, ainsi qu'on peut le voir par la comparaison des anciens et récents spécimens de fabrication. Il n'en fut point de même des figurines qui se modifièrent (en grande partie sous l'influence des missionnaires) au point de perdre complètement leur caractère primitif.

C'est ainsi que de nos jours, aux environs de Guadalajara, dans plusieurs villages du vieux royaume de Tonala, des indigènes ayant encore conservé en partie les traditions de leurs ancêtres, se livrent à la fabrication de toute une série de poteries qui constituent un article d'exportation. Dans cette industrie, les figurines sont arrivées dans leur modelé à un certain degré de finesse et de perfection. Le centre de cette spécialité est la petite ville de San Pedro appelée autrefois Tlaquepaque. Cependant, depuis déjà un certain nombre d'années, ces figures connues sous le nom de *monos de Guadalajara* ont, à la suite d'une fabrication devenue de jour en jour plus considérable, perdu beaucoup de leur intérêt artistique, en devenant un article commercial courant.

La musique chez les indigènes du Chimalhuacan était fort rudimentaire. Elle était au même degré que parmi les autres tribus nahuatles qui formaient, au moment de la conquête, la population la plus civilisée du Mexique, c'est-à-dire qu'elle était restée dans sa primitive attribution de servir pour l'accompagnement de la danse ou des marches. Quelquefois cependant, ainsi que cela se retrouve encore chez les indigènes du Nayarit, elle servait pour accompagner la diction ou les chants.

Comme instruments, les historiens ne nous parlent que des tambours et d'une sorte de fifre appelé *chirimia*, les tambours étaient le *huehuetle*, le *teponaztli* et une sorte de tambourin de petite dimension qui servait d'accompagnement à la *chirimia*. Le *huehuetle*

Phototypie Berthaud, Paris.

Tisseuse de Xoloton.
(Tuxpan)

qui, d'après les historiens mexicains, était le tambour primitif des Aztèques, n'est plus de nos jours employé qu'au Nayarit, où les Huichols le désignent sous le nom de *Tepo*. Quant au *Teponaztli*, il n'est pas employé dans la sierra du Nayarit; mais son usage a survécu dans nombre de villages de l'État de Jalisco. Le son éclatant que l'on en tire rythme, aux jours de fêtes, certaines danses qui ont, quoique profondément modifiées, conservé les allures des danses antiques. La forme et le mode d'emploi de ces deux instruments sont suffisamment connus pour qu'il soit inutile d'insister sur ce sujet. Sahagun et les autres chroniqueurs de l'époque de la conquête en ont donné des descriptions suffisamment détaillées.

Restent les tambourins qui accompagnaient la *chirimia*, sorte de fifre percé de trois trous. Ils consistaient en deux peaux sèches, fixées sur un cercle de bois d'environ vingt centimètres de diamètre sur cinq d'épaisseur. Cet instrument était suspendu à la *chirimia* par une cordelette. On le faisait résonner en le frappant vivement à l'aide d'une baguette. Les joueurs, toujours au nombre de deux, accompagnaient les marches et les danses avec cette bizarre association d'instruments. Actuellement, ce genre de musique est encore en honneur dans les villages méridionaux de l'État de Jalisco, principalement au village de Tuxpan où il est très employé aux jours de fête (pl. 1).

Après l'établissement des Espagnols, l'usage des instruments de musique apportés par les nouveaux colons se généralisa rapidement parmi les indigènes et, dans nombre de bourgades, l'enseignement musical prit un rapide développement. Les primitifs instruments furent peu à peu délaissés, au point qu'à l'époque actuelle leur emploi ne se constate plus que dans un très petit nombre de villages, pour accompagner certaines danses particulièrement archaïques. Les premiers instruments d'importation furent les instruments à cordes. Les naturels apprirent des Espagnols à les construire eux-mêmes. Ils devinrent même assez habiles dans cette fabrication qui s'est, encore aujourd'hui, quelque peu conservée dans certains *pueblos* éloignés des grandes voies de communications. Parmi ces instruments postcolombiens, quelques modèles d'anciennes formes espagnoles, depuis longtemps abandonnées par l'usage courant, ont survécu, devenant pour ainsi dire typiques dans un canton déterminé. Ainsi, dans un petit village des environs

du lac de Tzacualco, situé sur le territoire qui formait jadis le *tactuanazgo de Cocolan*, une association musicale, composée de métis, continue à employer plusieurs anciens modèles castillans d'instruments à cordes.

Les danses auxquelles cette musique, restée très primitive, servait d'accompagnement, en même temps qu'elles faisaient le fond et l'attrait des fêtes, étaient destinées, comme nous l'apprennent les historiens, à perpétuer, par une sorte de représentation théâtrale, la tradition historique et religieuse. Pour supprimer toute trace d'idolâtrie et d'indépendance chez les indigènes nouvellement soumis, les missionnaires et les *conquistadores* s'appliquèrent à changer la nature des faits représentés, tout en gardant la forme et le caractère de l'exercice. C'est ainsi que, continuant à être accompagnés par le *teponaztli* et la *chirimia*, les danseurs, revêtus d'un costume antique, se livrent à une danse étudiée, en cadençant les mouvements, à l'aide d'une sorte de thyrse désigné autrefois sous le nom d'*ayacaxtli*. Le motif de la danse, la plupart du temps, consiste en scènes de la légende catholique et constitue ce que, dans le pays, on nomme *pastorelas*. Quelquefois aussi il est la commémoration d'un épisode de la conquête espagnole. Telle est, par exemple, la danse que l'on désigne sous le nom de danse des *tastoanes* [1].

Elles ont lieu sur plusieurs points du plateau central, dans l'État de Jalisco (principalement sur le territoire du royaume de Tonala et dépendances). Dans chaque canton, ces danses ont une signification distincte et propre au canton; elles sont la représentation allégorique d'un fait historique différent qui se déroula à l'endroit même. Très souvent, d'ailleurs, le thème primitif a subi de nombreuses altérations dans le cours des âges, et il est arrivé à être tellement déformé qu'il devient presque impossible d'en saisir le véritable sens, si l'événement qui l'a inspiré n'est plus connu.

Au village de San Martin Tlaxicolcingo, près de Guadalajara, les indigènes avaient coutume d'exécuter une danse de *tastoanes* qui, récemment, fut supprimée à cause des désordres qui en résultaient.

1. Le mot *tastoane* est une corruption du terme nahuatl *tactuan* (pl. *tactuani*) signifiant seigneur ou chef d'un fief ou *tactuanazgo*. La danse des *tastoanes* devait anciennement servir à glorifier et perpétuer les hauts faits des chefs.

Cette fête avait, semble-t-il, pour origine une bataille entre les habitants du *pueblo* et les *conquistadores*. Les habitants de San Martin, voulant s'opposer au passage de Nuño de Guzman et de ses troupes à travers leur territoire, se retranchèrent sur une colline à l'entrée de leur village. Après un combat acharné, les Espagnols finirent par rester maîtres du terrain, grâce à un renfort fourni par des Indiens alliés. La victoire, du reste, fut attribuée à l'apparition de San Iago qui aurait été vu par quelques-uns, combattant au milieu des rangs.

Les *conquistadores*, pour solenniser cette première victoire remportée dans le Chimalhuacan, instituèrent une chorégraphie commémorative, exécutée par les indigènes eux-mêmes. Cette danse s'exécutait ainsi : les danseurs figurant les Indiens, vêtus d'une façon grotesque, portant des masques hideux, avec des chevelures longues et incultes, luttaient contre des rois brillamment costumés (représentant les Espagnols), et les obligeaient à se retirer. Survenait alors San Iago à cheval, qui dispersait les assaillants en leur infligeant à coups de lance une correction exemplaire, et les contraignait à faire leur soumission. Toute cette scène était accompagnée d'une musique assourdissante, et commentée par un récitatif moitié en nahuatl, moitié en espagnol.

Or, par une altération ultérieure et profonde, les rois aux costumes somptueux qui symbolisaient la *conquista*, en arrivèrent à porter le masque d'individus des localités voisines, connus pour leur ridicule. Espèce de revanche naïve de la malice indigène sur la brutalité des vainqueurs ! Quoi qu'il en soit, et malgré ces altérations, les *tostoanes* offraient l'intérêt d'un vestige, — le dernier, — de l'art scénique précolombien. Et c'est ce qui fait regretter leur disparition [1].

Les ressources du pays étaient à la fois l'industrie et l'agriculture. Cette dernière surtout était parvenue à un degré de prospérité relativement avancé, lors de l'arrivée des Espagnols. Partout les *con-*

1. Le professeur Fr. Starr, de Chicago, a récemment étudié en détail la chorégraphie des *tastoanes*, dans un article du *Journal of American Folk-Lore*, t. XV, pp. 73-83. Quatre planches illustrent ce travail et présentent les masques, costumes, principaux personnages et épisodes du « mystère ».

N. d. l. R.

*quistadores* rencontrèrent, autour des bourgades, des champs fort bien entretenus, principalement dans les régions situées sur les territoires de Jalisco et d'Azatlan, où le sol était, au surplus, d'une grande fertilité et naturellement bien irrigué. La terre était préparée à l'aide d'un instrument en bois dont l'extrémité recourbée était durcie au feu. Sa forme était celle d'une houe. Cet appareil avec lequel on peut tracer des sillons représente, en quelque sorte, une charrue très primitive. Il est, encore aujourd'hui, quelque peu employé et est désigné sous le nom de *coa*. Ménager de son effort, l'indigène du Chimalhuacan n'appropriait du reste que l'étendue de terre arable nécessaire à sa subsistance de l'année [1]. Les arbres fruitiers qui se rencontraient à l'état sauvage dans le pays, recevaient également une culture. On les plantait autour des habitations et aussi autour des champs.

Parmi les plantes de grande culture dont l'industrie tirait des produits, les agaves venaient en première ligne. Les feuilles fournissaient une excellente fibre très solide qui avait son emploi dans la confection des tissus de différentes catégories et dans la fabrication des cordages. De la pulpe de la partie centrale de ces agaves, on obtenait, après torréfaction, un liquide sucré que l'on concentrait par évaporation, pour le conserver comme une sorte de miel, ou que l'on soumettait à la fermentation, afin de le convertir en une boisson alcoolique. L'agave à pulque était connu des indigènes du Chimalhuacan qui savaient en préparer la fameuse boisson des Mexicains. Mais la culture de cette plante ne présentait pas le même développement que sur l'Anahuac. Son produit, à cause sans doute du sol et des conditions climatériques, était de qualité inférieure, ce qui faisait préférer les autres espèces, mieux appropriées à la région, principalement dans les parties montagneuses.

L'industrie textile mettait à profit bien d'autres fibres. Ainsi les produits du cotonnier et du *potchote* (*bombax ceiba*) étaient très utilisés. On les mélangeait souvent à des poils de lièvre et autres animaux pour la fabrication d'une sorte de lainage. Le tissage, autrefois un des principaux travaux de la femme, est aujourd'hui, du moins en apparence, complètement tombé en désuétude, sauf dans la sierra du Nayarit et au village de Tuxpan. Dans quelques

1. Ce qu'aujourd'hui au Mexique on nomme *coamil*.

autres villages cependant, on a continué à tisser les fibres d'agaves, mais ces tissus n'ont plus leur emploi que pour la confection de certaines toiles épaisses et grossières, servant à faire des sacs ou des emballages, et désignées sous le nom de *jarsia*. Au village de Tuxpan, le coton seul est utilisé. Là, les femmes, à l'aide d'un métier à main nommé *tlaquet*, préparent les fines étoffes des temps anciens qui servent encore aujourd'hui à confectionner le *xoloton*. Elles-mêmes fabriquent le fil qui doit être soumis au travail du métier. Pour cela, elles emploient encore les anciennes fusayoles ou *malacatl* (pl. 2).

Les matières colorantes, employées pour la teinture ou la peinture, étaient en majorité d'origine végétale. Beaucoup de végétaux susceptibles de fournir des sucs tinctoriaux se rencontraient à l'état sauvage, telles par exemple les plantes fournissant de l'indigo, dont la matière colorante était extraite par fermentation. D'autres étaient cultivées et sont restées jusqu'à nos jours des produits rémunérateurs pour certains villages. C'est le cas d'une euphorbiacée arborescente, désignée sous le nom d'*azafran*, dont les graines donnent une magnifique couleur jaune. Le suc d'une papavéracée arborescente, le *bocconia arborea*, désigné sous le nom de *quahuachote*, donne un jaune orange foncé qui est utilisé pour la teinture et surtout la décoration des poteries. De nos jours, l'usage de ces végétaux est presque totalement abandonné pour la préparation des étoffes, l'industrie nouvelle fournissant toutes les couleurs chimiques dans les endroits même les plus reculés.

Enfin, comme produits végétaux manufacturés par l'industrie ancienne, il faudrait citer, de plus, les bambous et les roseaux de différentes espèces qui sont encore fort employés et dont la transformation constitue pour quelques villages un produit commercial très rémunérateur. Les bambous et les otates servent à faire des ouvrages de vannerie tels que paniers, sièges, nattes pour recouvrir le sol ; ces dernières, désignées sous le nom de *petate* (*petatl*). Dans certaines localités comme Jamay, petite bourgade située à proximité du lac de Chapala, à l'embouchure du rio Lerma, les indigènes tirent un très grand parti d'une espèce de *typha*, poussant en grande abondance dans les eaux stagnantes de la région. Ils fabriquent, avec les tiges et les feuilles de ce roseau, des *petates*, des *tompeates* (*tompeatl*), sortes de paniers d'une forme spéciale, comme le font

encore de nos jours les riverains des lacs des environs de Mexico. En outre, les bambous, dans les régions de la terre chaude du littoral de l'océan Pacifique, sont d'un usage constant pour la construction des habitations, comme cela se pratiquait avant la conquête.

Les indigènes du Chimalhuacan ne possédaient que fort peu d'animaux domestiques propres à l'alimentation. Les auteurs citent le chien, *techichi*, que l'on engraissait en lui faisant suivre un régime exclusivement herbivore, et le *guacolotl* ou dindon, qui se rencontrait à l'état sauvage dans toute la contrée, mais que, pour les besoins domestiques, on avait coutume d'élever en basse-cour. L'usage de la chair de chien ne s'est pas continué après la conquête. Elle fut complètement délaissée lors de l'importation des bestiaux d'Europe, au point qu'aujourd'hui on ne peut retrouver aucune trace de cet usage, même chez les indigènes qui ont gardé les anciennes mœurs. Quant au *guacolotl*, il est resté ce qu'il était auparavant et son mode antique d'accommodation culinaire (*mole de guacolotl*) a persisté.

La chasse et la pêche venaient s'ajouter aux ressources naturelles du pays. Les montagnes boisées fournissaient beaucoup de gibier et les nombreux cours d'eau, ainsi que les lagunes, étaient, en général, abondamment pourvus de poissons, dont plusieurs espèces atteignaient une assez grande taille, comme les silures, à la chair fort estimée. Encore actuellement, les indigènes demeurés plus ou moins primitifs contribuent dans une très large part à fournir les marchés urbains de leur chasse et de leur pêche.

Pour ce qui concerne la religion et les pratiques religieuses en vigueur au moment de la conquête, on ne connaît que fort peu de chose, les *conquistadores* s'appliquant à détruire les édifices religieux aussitôt leur arrivée dans un village. Les historiens s'accordent à dire qu'en plus d'un dieu invisible, considéré comme le maître de l'univers, certaines localités possédaient des divinités tutélaires avec des *teocallis* spécialement dédiés à leur culte, où les fidèles venaient processionnellement déposer des offrandes. On adorait aussi des divinités inférieures ou *tepitotons*, sortes de pénates qui, selon toute vraisemblance, devaient être, au moins en grande partie, les nombreuses figurines de poteries que l'on rencontre dans les sépultures anciennes.

Parmi les régions un peu importantes au point de vue religieux,

Phototypie Berthaud, Paris.

Téopilzintli, le « Dieu Enfant » de Cocolan.

(Statuette en andésite ; Haut. $0^m45$)

le Père Tello et les autres historiens citent Tonala où il y avait un *teocalli* fameux, édifié sur une colline ou pyramide probablement artificielle, laquelle existe encore de nos jours. Ce *teocalli* était dédié au soleil (*tonali*), dont le culte s'étendait au nord et à l'est du pays de la reine de Tonala. Dans le royaume de Jalisco et dans les Terres Chaudes où se trouvaient les centres très civilisés d'Ixcuintlan, Azatlan, Acaponetlan, etc., la principale divinité était *Teopilzintli* (*teotl* dieu, *pilzintli* enfant) que l'on représentait sous les traits et la forme d'un enfant (pl. 3), parce que, d'après la tradition de Pantecatl, ce dieu, lorsqu'il apparaissait à ses adorateurs, se montrait toujours sous la forme puérile. *Teopilzintli*, par l'intermédiaire d'un Indien nommé *Cuanemati*, avait conduit ses sujets dans cette région, les y avait établis, leur enseignant leurs devoirs et ce qu'il fallait faire pour rester puissant contre leurs ennemis [1].

Au village d'Amacuecan (Amacueca), on rendait hommage à *Atlaquiaquito*, dieu des pluies, figuré sous la forme d'un épervier. A Atempan (Atemba) résidait *Teocoatl* (dieu-serpent) auquel on faisait quelquefois des sacrifices d'enfants. Au *tactuanazgo* de Tetlan, on rendait hommage à une divinité guerrière ainsi qu'à une déesse dont le nom et les attributions sont inconnus. Dans la partie sud du Chimalhuacan, la divinité principale était *Iztlaçateotl* (*Iztlacal*, détourner la tête avec colère, *teotl* dieu) qui avait un *teocalli* à Tzacoalco et à Chapala (dans ce dernier village, on le nommait *Tlacateotl*). Ce dieu, d'après le Père Tello, n'était autre que *Huizilobos* (*Huizilipochtli*) [2]. Il était le protecteur des fameuses

1. Plusieurs figurines en andésite ont été trouvées dans ces localités. Elles ont toutes à peu près la même posture et semblent représenter un enfant accroupi qui ne saurait être autre que le dieu *Teopilzintli*. Une de ces statuettes, appartenant au Musée du Trocadéro, a été trouvée à *Ixtlan*. Une autre qui est figurée dans ce mémoire, appartient à la collection particulière de M. Castaños à Guadalajara. Elle a été retrouvée à proximité des ruines d'*Acatlan*, auprès du lac de *Tzacualco*.

2. Le culte (particulier à Tzacoalco) de Iztlaçateotl paraît devoir fournir un indice sur le lieu d'origine des Aztèques et de leur sanglante divinité. En s'appuyant sur les peintures mexicaines, Orozco y Berra avait pensé que cet endroit était l'île de Mercala, située sur le lac de Chapala. Il deviendrait évident, d'après ce qui vient d'être dit, que le lac figuré sur le manuscrit mexicain serait le lac de Tzacoalco, distant de quelques kilomètres du lac de Chapala, où se rencontre une assez grande île, reliée à la terre ferme, lorsque les eaux sont basses, par

salines de Tzacoalco, où, à plusieurs reprises, il était apparu, afin de les défendre contre les ennemis du Chimalhuacan qui voulaient s'en emparer. On offrait quelquefois à cette divinité des sacrifices humains au village de Tzacoalco. Quant au village de Chapala, les historiens ne citent qu'un cas où, à l'instigation d'une sorcière, on immola quelques enfants.

Toutes les divinités étaient sous la garde d'un certain nombre de prêtres ou *teopixqui*, dont le costume pareil à celui du peuple, ne se distinguait que par la couleur du manteau sur lequel le noir et le blanc prédominaient. On ne sait que fort peu de chose sur les attributions de ces *teopixquis*. Ils ne sont mentionnés que comme prenant rang à côté des notables. A l'arrivée des *conquistadores*, il est probable que leur rôle n'avait pas encore pris la même importance dans le Chimalhuacan que sur le plateau de l'Anahuac, où ils formaient une caste spéciale ayant une très grande prépondérance. Ils devaient, dans cette région, à peu de chose près, être ce que sont aujourd'hui, à la sierra du Nayarit, les prêtres temporaires, élus pour prendre soin des dieux et s'occuper de l'exécution des fêtes, ainsi que des cérémonies religieuses. La religion des indigènes du Chimalhuacan paraît avoir été plus ou moins semblable à celle que pratiquaient les Toltèques. Les offrandes consistaient en produits de l'agriculture, en animaux, en trophées de toutes sortes. La coutume des sacrifices humains, contrairement à ce qu'elle était devenue sur le plateau de l'Anahuac, ne fut jamais, dans le Chimalhuacan, qu'une pratique exceptionnelle. Instituée lors des dernières pérégrinations nahuatles, elle ne put s'implanter complètement dans le pays. On a vu plus haut comment les sacrifices humains faits par ceux qui étaient venus s'établir dans la région du nord, eurent pour résultat d'exaspérer les indigènes, et donnèrent lieu à de sanglantes représailles qui aboutirent à la suppression de ce culte barbare. Lors de l'arrivée des Espagnols, les sacrifices humains n'étaient plus en usage au Teul, à Teocalchiche, à Juchipila, où cependant ils avaient été pour ainsi dire institués.

une langue de terre ou une sorte de chaussée naturelle. L'île du lac de Tzacoalco est fertile et assez grande, tandis que l'île de Mercala n'est qu'un rocher d'andésite, où ne peuvent pousser que quelques arbres dans les fissures de la roche.

En somme, la religion la plus répandue au Chimalhuacan paraît avoir été la même, au fond, que le culte encore aujourd'hui perpétué, en grande partie chez les indigènes de la sierra du Nayarit, religion naturelle où un Être supérieur et invisible est considéré comme le maître absolu de l'univers sous le nom de *Tahouehouiakame*. Au-dessous de lui, viennent se placer toute une série de divinités élémentaires, telles que le feu, le soleil, les vents, les eaux, etc., plus un certain nombre d'autres dieux de rang inférieur, possédant des attributions définies, ayant une résidence assignée, constituant, en un mot, les dieux tutélaires. A certaines époques de l'année ou dans les circonstances graves, les fidèles ont coutume de venir les implorer, et de déposer sur leurs autels, ou dans les grottes qui leur sont dédiées, des offrandes de toutes sortes.

Quant à l'idée de l'immortalité de l'âme, elle était à peu près générale, on le sait, chez les populations civilisées du Mexique. Mais, au Chimalhuacan, en particulier, les historiens sont trop concis pour permettre de connaître, au juste, l'avenir que la croyance du pays attribuait à ceux qui étaient morts. A peu de chose près, très probablement, cette croyance était la même que celle qui est encore accréditée parmi les tribus de la sierra du Nayarit. L'endroit où se rendaient les âmes, immédiatement après le décès, était une montagne escarpée, percée de nombreuses grottes, et située entre Acaponeta et le Rosario. Les Indiens actuels la nomment encore *Moukita*[1]. Là, après un certain temps d'attente, elles s'y établissaient définitivement, ou se rendaient à un autre séjour pour lequel les actes de leur existence terrestre les avaient désignées. D'après le Père Ortega, ce *Moukita* serait le même séjour des morts que les Aztèques appelaient *Mictlan*. Il n'y aurait rien de bien extraordinaire à ce que cette montagne, située dans la région la plus avancée en civilisation et la plus florissante du Chimalhuacan, bien en dehors de la sierra du Nayarit, ait été également le séjour primitif des morts de tout le Mexique. Car, comme le disent les traditions, les tribus nahuatles s'établirent parmi les primitifs aborigènes, prenant en partie leurs coutumes, tout en leur

1. Le père Ortega écrit : *muccita* (*Historia del Nayarit*, chap. III, p. 28). L'orthographe phonétique est *moukita*. Ce mot a son étymologie dans la langue huichole (*mou* vient de *moumou*, mort ; *ki* signifie habitation et *ta* est un suffixe désignant la localité, l'abondance, la réunion, etc.)

imposant leur civilisation et leurs idées religieuses. Quant aux rites funéraires, on ne rencontre presque rien à ce sujet dans les textes; mais les nombreuses sépultures anciennes, exhumées en grand nombre sur l'emplacement des anciens villages abandonnés, permettent d'établir que la crémation était en usage, concurremment à la simple sépulture. Les tribus nomades, ou celles moins avancées en civilisation, paraissent avoir été seules à faire usage, dans les montagnes, des cavités naturelles pour la sépulture de leurs morts, comme la coutume s'est encore aujourd'hui conservée dans la sierra du Nayarit, parmi les tribus Coras et Huicholes. Dans les sépultures que l'on met à jour, on rencontre fréquemment, côte à côte, des récipients funéraires contenant les produits d'une incinération, et des corps ayant été simplement inhumés. A côté de ces dernières sépultures, où les corps ne paraissent point avoir été déposés suivant une même orientation, on rencontre une série d'objets ayant appartenu au défunt. A la tête et aux pieds sont habituellement placées des statuettes de divinités plus ou moins grandes. Sur le corps, on trouve des objets familiers, tels que poteries diverses, pendentifs, colliers, fusayoles, armes de pierres (haches ou pointes de lances, etc.). C'est ainsi que se sont toujours présentées les tombes reconnues sur les territoires de Tonala, Ixtlan et de plusieurs villages du Chimalhuacan méridional.

## III

### *Géographie politique et État du Chimalhuacan à l'époque de la conquête.*

Comme on l'a vu plus haut, le Chimalhuacan était morcelé en un certain nombre d'États, qui formaient en temps ordinaire autant de gouvernements autonomes, mais qui pouvaient, lorsque les circonstances le réclamaient, s'unir et conclure des alliances pour la défense du territoire, — en temps de guerre, lorsqu'il y avait menace d'invasion, etc. Le gouvernement de l'État le plus puissant, ou le chef le plus habile, prenait alors le commandement. C'est ainsi que, depuis une époque assez reculée, le pays avait pu résister aux

empiétements des Tarasques du Michoacan, et même aux puissants souverains de Mexico qui en avaient vainement tenté l'annexion.

Dressé par Mr Léon Diguet. Ch. Emonts, delt

CHIMALHUACAN MÉRIDIONAL

Après la conquête, une terrible insurrection éclata, afin de soustraire le Chimalhuacan au joug des Espagnols qui s'y étaient établis sans trop de difficultés, mais qui avaient fini par exaspérer les

indigènes. Ce soulèvement de tous les *tactuanazgos* obligea le vice-roi Mendoza à mobiliser, pour la soumission du pays, une troupe beaucoup plus nombreuse que celles jusqu'alors employées dans les diverses expéditions de conquête à la Nouvelle-Espagne. Cette expédition, en détruisant complètement les *tactuanazgos*, unifia tout à fait le pays qui forma la province de la Nouvelle-Galice.

A l'époque de leur indépendance, les *tactuanazgos* se livraient parfois à des représailles et à des guerres intestines, à la suite desquelles tel État devenait plus puissant au détriment d'un autre. Le gouvernement n'était pas absolument le même dans tous les États. En général, il était constitué par une sorte de monarchie tantôt héréditaire, tantôt élective. Ceux qui remplissaient le rôle de souverains ou de *tactuani*, étaient assistés par un conseil auquel les femmes prenaient quelquefois part, et composé des anciens et des notables, auxquels on donnait le nom de *huexiqui*. C'était ce conseil qui prenait les résolutions importantes, ou qui, suivant les régions et les régimes, consultait la nation tout entière, avant d'arrêter une détermination.

Trois des États du Chimalhuacan avaient acquis une très grande importance, au point de réaliser de véritables royaumes formant monarchie héréditaire. C'étaient *Tonala*, *Jalisco*, *Azàtlàn*. Tous les trois étaient placés sur la zone la plus riche, la plus fertile et la plus favorisée de la contrée, c'est-à-dire sur le plateau central, au sud du rio Santiago, et dans la Terre-Chaude côtière de l'océan Pacifique.

Les autres États constituaient les *tactuanazgos*, gouvernés par les chefs nommés *tactuani*. Ces *tactuanazgos*, quoique administrés par des chefs spéciaux, ne jouissaient pas toujours d'une complète indépendance. Beaucoup se trouvaient être tributaires d'un État plus important. Leur nombre était assez grand ; mais, aujourd'hui, on ne connaît bien exactement l'emplacement et l'étendue que de ceux qui se partageaient les contrées au sud du rio Santiago. Ceux du nord, disséminés pour la plupart sur des régions désertiques ou désolées par de fréquentes sécheresses, ne constituaient pas, à l'époque de la conquête espagnole, des centres très florissants, de sorte que, n'ayant pas laissé après leur destruction de vestiges bien apparents, il devient difficile, pour le moment, de préciser leur étendue territoriale.

Dans la zone centrale, la plus avancée en civilisation, le nom de *Tonalan* venait à ce royaume d'un culte particulier qu'on y rendait au soleil (*tonali*). Les indigènes avaient élevé à cette divinité un *cue* ou *teocalli* fameux, qui était érigé sur une pyramide ou une éminence probablement artificielle. Ce temple qui était situé à Tonala, la capitale même du royaume, fut détruit par les *conquistadores*, et

*Dressé par Mr Léon Diguet.* *Ch. Emonts, del.*

CHIMALHUACAN SEPTENTRIONAL

l'éminence sur laquelle il était placé existe seule aujourd'hui. Au moment de la conquête qui eut lieu le 25 mars 1530, le royaume de Tonalan était administré par une reine ou *tzuapili*, du nom de *Tzapotzinco*, qui gouvernait au nom de son fils mineur. Le royaume de Tonalan était limité au nord par le rio Santiago. A l'est, ses frontières s'étendaient, du nord au sud, depuis le village de Xonacatlan, où se trouvent les fameuses chutes du fleuve Santiago (*Salto*

*de Juanacatlan*), jusqu'au *tactuanazgo* de Tlajomulco. La partie occidentale confinait avec le *tactuanazgo* de Tlalan (Tala). Le pays, outre Tonala sa capitale, comprenait un certain nombre de villages qui existent encore aujourd'hui; tels sont : Coyula, Tzalatitan, Tlaquepaque (San Pedro), Tlaxicolcingo (San Martin), etc. De plus. les quatre *tactuanazgos* très importants de Tetlan, Tlajomulco, Tololotlan, Tlalan étaient tributaires de la reine de Tonala et constituaient, en quelque sorte, les fiefs dépendant de cette souveraineté. La zone d'influence de ce puissant État s'étendait en dehors des limites de ces *tactuanazgos*, car, lors de l'arrivée de Nuño de Guzman, les riverains du lac de Chapala qui vivaient dans des villages florissants, devaient, suivant les historiens, fournir annuellement un tribut à la reine de Tonalan. Cette influence était vraisemblablement due, en grande partie, au culte que l'on rendait au soleil dans le sanctuaire de la capitale. Les habitants du royaume de Tonala étaient, d'après le Père Tello, appelés *Cocas* et ceux des *tactuanazgos* étaient désignés sous le nom de *Texuexes*. Ces deux désignations devaient surtout impliquer une différenciation linguistique, car le Père Beaumont dit : « Les Texuexes donnent le nom de Cocas aux indigènes de la province de Tonalan, qui ne font pas usage de leur langue *tlajomultèque* » (les indigènes de Tonala parlaient le nahuatl). Les Texuexes, suivant la *Cronica miscelanea* du Père Tello, habitaient les villages de Tecpatitlan, Teocaltiche, Mitic, Jalostatitlan, Mesticatan, Jagualica, Tlacotlan, Teocultitlan, Ixtlahuacan, Cuautla, Ocotic, comme on l'a vu mentionné plus haut. A Jalostatitlan, Mitic, Comanja, les *conquistadores* rencontrèrent des indigènes vivant dans l'état le plus primitif, qui ne portaient pas de vêtements et s'abritaient sous de misérables huttes d'herbages. Actuellement, on ne retrouve rien de cette ancienne distinction ethnique, et les dénominations de Cocas et Texuexes ont complètement disparu. Un village, celui de Zapotlango de los Texuexes, où, après la conquête, les missionnaires firent un groupement d'Indiens sans résidence, porte seul aujourd'hui la trace de cette ancienne différenciation.

Le royaume de Tonalan ne fut pas, comme les autres États du Chimalhuacan, détruit par les Espagnols; car, lors de leur arrivée, ce pays fit sa soumission. Il n'y eut à enregistrer, au début, que la révolte d'une partie des sujets de la reine, ce qui donna lieu à un

combat, dont la mémoire s'est perpétuée jusqu'à nos jours par cette danse des *Tastoanes* dont il a été parlé plus haut. Par contre, pendant l'insurrection générale de tous les pays conquis par Nuño de Guzman, le Tonalan resta le fidèle allié des Espagnols. La déchéance du pays fut due uniquement à l'établissement de la ville de Guadalajara dans la vallée d'Atemajac, en 1541 et 1542 [1].

Tonala, la capitale, amoindrie par la proximité de la cité naissante, ne servit plus que pour grouper les indigènes, devenus errants après la destruction de leurs villages, au moment de la répression de la révolte. Ce groupement s'effectua par les soins actifs des missionnaires franciscains et, en particulier, du père Antonio de Segovia. Les Indiens purent alors jouir d'une certaine indépendance et continuer à vivre des mêmes travaux qu'avant la conquête. La principale industrie fut celle de la poterie, industrie qui devint dans la suite très prospère, en fournissant à la région un produit d'exportation. A l'époque actuelle, ces indigènes, quoique profondément métissés, forment en quelque sorte une caste à part des indigènes voisins. Dans la contrée, on les désigne, en général, sous le nom de *Indios de Tonala.*

A l'ouest du Tonalan, on trouvait le *royaume de Jalisco.* Ce pays, séparé du Tonalan par quelques *tactuanazgos* indépendants, était, comme lui, gouverné, au moment de l'arrivée des Espagnols, par une reine, tutrice de son fils mineur. Le Jalisco était limité, au nord, par le rio Santiago qui le séparait de la sierra du Nayarit, et occupait plus ou moins la région aujourd'hui comprise dans les cantons de Tepic et de Mascota. Par les récits fort concis de la conquête, on voit que le royaume de Jalisco possédait un certain nombre de *tactuanazgos* tributaires, mais il est impossible, faute de documents circonstanciés, de deviner, parmi les nombreux fiefs

1. Guadalajara fut fondée par Cristobal de Oñate, sous le nom de *villa de Espiritu santo*, sur le plateau de Nochistlan, en 1530. Le site de cette ville qui, dans la suite, acquit une si grande importance, fut transféré, en mai 1533, à Tonala, et, la même année, à Tlacotlan. Ce ne fut qu'en octobre 1541 qu'un nouveau transfert établit la ville dans la vallée d'Atemajac, avec cinq cents Espagnols, tous les habitants de Tetlan et un grand nombre de Mexicains et de Tlaxcaltèques faisant partie des troupes amenées par le vice-roi Mendoza. Les Mexicains édifièrent même tout un quartier de la ville qui reçut le nom de Mexicalcingo.

que rencontrèrent les conquérants, quels étaient ceux qui dépendaient de Jalisco. La dénomination de Jalisco vient de la nature du terrain sur lequel la capitale du royaume était placée [1].

Les indigènes de Jalisco parlaient la langue nahuatle. Mais, autour d'eux, des tribus moins civilisées employaient un idiome différent. On les désignait sous le nom de *Tecoxines ou Tecoquines*. Ces Tecoxines, d'après le père Tello, s'étendaient jusqu'aux *tactuanazgos* de Xochitepec, Analco, Hostotipaquillo et jusqu'à la *barranca* de Mochitiltic. Ils étaient de même race que les Indiens Tecos du Michoacan.

La première occupation du pays fut faite par Francisco Cortez, neveu du célèbre *conquistador*. A Jalisco, il reçut un accueil enthousiaste de la part de la reine, venue au-devant de lui pour le recevoir. Pendant son séjour, il fut logé dans un palais, et, en son honneur, on exécuta des danses auxquelles prirent part la noblesse et le peuple. Ce qui émerveilla les Espagnols, plus encore que le degré de civilisation très avancée des habitants, fut la façon dont la ville était édifiée. Un *teocalli* dédié à Teopilzintli (dieu enfant), divinité locale dont j'ai parlé plus haut, excita l'étonnement des conquérants par sa construction très soignée.

Rappelé subitement à Colima, Francisco Cortez ne put faire qu'un très court séjour à Jalisco. Il se contenta alors d'exiger de la reine et de ses vassaux serment de soumission au roi d'Espagne, laissant seulement un interprète indigène, avec ordre d'enseigner la religion chrétienne aux habitants, en attendant que l'on pût envoyer un missionnaire. Après son départ, le pays fut rendu pour ainsi dire complètement à lui-même, jusqu'à ce que Nuño de Guzman, rival et ennemi de Fernand Cortez, voulant s'approprier les pays qui avaient fait leur soumission au neveu du grand *conquistador*, vint détruire complètement le royaume de Jalisco. La capitale fut réédifiée, quelques années après, sur un autre emplacement; mais la

1. (*Xalli*, ponce blanche, *co*, suffixe, post-préposition, signifiant sur, dans, etc.). On désigne au Mexique sous le nom de Jal ou Xal (du nahuatl Xalli) des terrains constitués par des graviers de ponce blanche. Cette formation géologique, que l'on désigne habituellement sous le nom de cendre volcanique, occupe dans certaines localités du plateau mexicain des couches d'une puissance considérable. La propriété très meuble de cette terre, sa porosité et sa perméabilité lui donnent, en certains cas, une fertilité prodigieuse.

fondation de Compostela et de Tepic arrêta l'essor de la nouvelle ville, de sorte qu'aujourd'hui l'antique cité florissante de Jalisco n'est plus représentée que par un faible village situé à quelques kilomètres de Tepic [1].

Quant aux indigènes désignés sous le nom de *Tecoxines*, qui représentaient jusqu'à un certain point la population rurale du royaume de Jalisco, ils furent dispersés après la répression de l'insurrection générale du Chimalhuacan. Pour cela, le *conquistador* Cristobal de Oñate transféra le siège de la ville de Tepic dans la vallée de Cactlan, sur la rive gauche de la rivière Molaloba, afin de constituer un *presidio* au cœur même du pays de ces Indiens insurgés.

Le troisième grand État de la partie centrale du Chimalhuacan était le *royaume d'Aztatlan*, situé dans la Terre-Chaude, sur les vastes plaines, basses et peu accidentées en général, comprises entre les contreforts de la sierra du Nayarit et les rivages de l'océan Pacifique. Du nord au sud, il s'étendait depuis Colhuacan (Cuyacan) jusqu'au rio Santiago. D'après le récit de Garcia del Pilar qui accompagna Nuño de Guzman dans son expédition, c'était, avant la conquête espagnole, le pays du Chimalhuacan le plus peuplé et le plus avancé en civilisation. Les édifices, les temples et les constructions étaient bien supérieurs à ceux que jusqu'alors on avait rencontrés dans les régions que l'on avait soumises. Le pays était gouverné par *Xonacatl-Oriz*, vieillard réputé par sa sagesse et sa connaissance de l'histoire ancienne du pays. Son règne prit fin avec la destruction d'Aztatlan, la capitale du royaume qui était sa résidence. Son successeur fut Xoatamatl, *tactuan* d'Acaponetlan.

Le royaume était divisé en quatre provinces ou *tactuanazgos* :

1° *Tzapotzinco*, gouverné par *Pantecatl*, fils du monarque Xonacatl. Ce *tactuan*, instruit par son père, laissa un récit de l'histoire ancienne du pays et des différentes pérégrinations des Nahuas à travers le territoire. Mêlé aux révoltes qui surgirent pendant le

1. Le nom de Xalisco ou Jalisco fut donné, après la guerre de l'Indépendance, à toute une province mexicaine, occupant une grande partie de ce qui fut, au début, la province de Nueva Galicia. Cette province ayant ensuite été, à une époque récente, divisée pour former le territoire de Tepic, le village de Jalisco demeura dans les limites de la nouvelle division, c'est-à-dire en dehors de la province à laquelle il donna le nom.

cours de la conquête de son pays, il n'en demeura pas moins finalement l'allié des Espagnols qui reconnurent ses mérites et ses services.

2° *Centispac*, qui était gouverné par *Ocelotl* et ses quatre fils : *Tlamatsolen*, *Coatl*, *Tuili*, *Cocolixicotl*. Ocelotl était, comme nous l'apprennent les historiens, un homme intelligent, instruit, de manières graves, de haute stature, de forme athlétique, de couleur claire. Lors de l'arrivée de Nuño de Guzman à Centispac, il était vêtu d'une tunique de cotonnade et d'un manteau de peau de jaguar bordé de pendentifs d'or et de perles. Une couronne de plumes et d'ornements précieux couvrait sa tête. Ses pieds portaient des sandales également très ornées. Deux de ses fils, Tuili et Cocolixcotl, servirent de guides à Nuño de Guzman. Tlamasolen succéda à son père qui mourut deux mois après l'arrivée des Espagnols. La capitale du *tactuanazgo* de Centispac avait, selon les récits de la conquête, un population de 18.000 habitants.

3° *Acaponetlan* (Acaponeta), dont la capitale était située sur la rivière du même nom. Son gouverneur ou *tactuan* était *Xaotamatl*, qui succéda au roi d'Aztatlan.

4° *Colhuacan* (Cuyacan), qui était le *tactuanazgo* le plus septentrional, confinait avec le territoire des Indiens de Sinaloa.

La majorité des habitants civilisés du royaume d'Aztatlan était de race nahuatle et en parlait la langue. Mais, comme dans le Tonalan et le Jalisco, plusieurs tribus parlant une langue différente se réncontraient sur toute l'étendue du territoire. Ainsi, dans la province méridionale de Centispac, habitaient les *Torames*. Au nord, plusieurs tribus d'idiomes différents, dont on ignore le nom, habitaient des villages au bord des estuaires et des lagunes, où elles vivaient principalement du produit de la chasse et de la pêche.

Francisco Cortez, après avoir soumis le royaume de Jalisco, avait pensé terminer sa conquête par le royaume d'Aztatlan, dont on lui avait vanté les richesses et la culture, mais, rappelé à Colima, il ne put donner suite à ce projet. Ce fut donc Nuño de Guzman qui le mit à exécution.

Au début, ce *conquistador* se comporta vis-à-vis des indigènes avec modération. Partout où il passait, il recevait, de la part des *tactuanes* et des populations, un accueil enthousiaste ; de nombreux présents d'or et de perles lui étaient offerts. Il se contentait, comme

l'avait fait Francisco Cortez à Jalisco, d'exiger des indigènes leur soumission au roi d'Espagne. Mais les choses ne tardèrent pas à changer. La vue de si grandes richesses tenta la cupidité du *conquistador* et de ses compagnons. Avant d'arriver à Aztatlan, la capitale, Nuño fractionna son armée et envoya des détachements parcourir et soumettre tout le reste du pays.

Cette armée, composée de divers éléments, tous étrangers à la région, commit, parmi les paisibles populations, de telles atrocités qu'elle finit par les exaspérer au point qu'un soulèvement devint menaçant. Nuño saisit cette occasion pour dévaster le pays et, considérant que les représailles auxquelles se livraient les indigènes constituaient un acte de rébellion contre la domination du roi d'Espagne, déclara les infortunés indigènes coupables de trahison et ordonna leur destruction. La répression fut terrible ; les Espagnols firent un véritable carnage et supprimèrent par le feu les villes et les villages. Les survivants, au nombre de 10.000, sous la conduite de leur *tactuan* Xoatamatl, vinrent se prosterner aux pieds de Nuño de Guzman, implorant sa clémence et acceptant la suzeraineté espagnole. Nuño de Guzman se calma. Ceux qui avaient échappé au massacre purent revenir s'établir sur les ruines de leurs anciennes cités, jusqu'à une nouvelle calamité qui acheva la destruction complète du pays. Ce fut un de ces orages dévastateurs, comme il en survient parfois dans ces parages, à l'époque estivale. La pluie dura six jours, fit déborder les rivières et détermina une inondation de plusieurs mois, transformant ces plaines naguère encore si florissantes, si fertiles et si bien cultivées, en un vaste marais.

Les indigènes qui avaient échappé au massacre et ensuite à ce fléau, s'enfuirent de la sierra du Nayarit et vouèrent une telle haine aux Espagnols que ceux-ci, pendant l'espace de deux siècles, ne purent arriver à les soumettre.

Le royaume d'Aztatlan, si riche et si puissant jusque-là, demeura ainsi complètement anéanti et ne put se repeupler que longtemps après. On fut obligé, pour la colonisation, de fonder de nouveaux villages dans la vallée d'Acaponeta.

Les Espagnols eurent, ainsi que leurs alliés, fort à souffrir de cette terrible inondation. Une grande partie de l'armée fut détruite, et la faible portion qui survécut ne se sauva qu'en gagnant les éminences. Nuño de Guzman fut obligé de demander secours à Mexico,

afin de pouvoir continuer sa conquête. Ce secours lui arriva, deux mois après, sous la conduite de Juan Sanchez de Olea, avec des armes, des munitions et des vivres. Nuño de Guzman termina sa conquête, en faisant l'expédition de Culhuacan, pays qui fut ensuite complètement détruit, dévasté, au point qu'aujourd'hui on ignore l'emplacement de la capitale de cet ancien *tactuanazgo*. La conquête du royaume d'Aztatlan fut la dernière expédition de Nuño de Guzman. Après avoir pris et détruit Culhuacan, il envoya une partie de son armée, sous les ordres de Pedro Chirinos, de Jose Angulo, de Cristobal de Oñate, faire de nouvelles conquêtes dans les régions plus septentrionales, puis revint à Jalisco pour l'organisation du gouvernement des pays conquis, laissant un colonie d'Espagnols à Culhuacan, sous les ordres de Gutierez.

Entre ces trois grands États prépondérants et les *tactuanazgos* tributaires, la partie centrale offrait, en outre, un certain nombre de *tactuanazgos* complètement indépendants, gouvernés par des chefs.

Les principaux de ces États de second ordre étaient au nombre de quatre :

En commençant par l'est, on rencontrait les *tactuanazgos* de *Cuitzeo* et de *Chapalac*. Le premier, situé sur la rive nord du lac de Chapala, était délimité à l'est et au nord par le rio Santiago qui, en cet endroit, sort du lac de Chapala en décrivant une courbe accentuée. A l'ouest, il confinait avec le *tactuanazgo* de Chapalac.

Le *tactuanazgo de Chapalac* occupait, lui, tout le reste du rivage nord du lac. Son territoire coïncidait avec le territoire actuel de Poncitlan, Chapalac, Ajijic, Jocotepec. La capitale était bâtie sur l'emplacement où s'élève aujourd'hui la petite ville de Chapala. La population de cette capitale était, à l'époque de la conquête, estimée à 18.000 habitants.

Les deux *tactuanazgos* de Cuitzeo et de Chapalac devaient, en grande partie, leur importance et leur prospérité au voisinage du lac, lequel, en même temps qu'il fertilisait le sol, assurait de grandes ressources aux indigènes pour la pêche.

Le *tactuanazgo* de Chapalac fut visité pour la première fois, en 1523, par le *conquistador* Alonzo de Avalos et les missionnaires Padilla et Bolonia. Alonzo de Avalos, à la tête des troupes rassemblées à Colima, après avoir parcouru une partie du Chimalhuacan méridional, pénétra dans le pays par l'ouest, en visitant successive-

ment les villages de Jocotepec, Ajijic, Chapalac, Poncitlan. Partout il rencontra une population industrielle et pacifique, adonnée à l'agriculture et à l'industrie; partout on voyait des champs bien cultivés. Actuellement encore, dans les villages indigènes, tels que Ajijic et Mercala, on rencontre des indigènes, d'ailleurs profondément métissés, qui ont conservé, en même temps qu'une certaine indépendance, des vestiges de l'ancienne industrie, ainsi que l'antique mode de culture. Chapalac, la capitale, avait un *teocalli* fameux dédié à la divinité Tlacateotl. Ce temple était placé sur une colline, au pied de laquelle jaillissent des sources thermales, réputées à l'arrivée des Espagnols. Le dieu Tlacateotl, comme il a été dit plus haut, était le même qui, auprès du lac de Tzacoalco, était connu sous le nom de Iztlaçateotl; le même aussi, d'après le Père Tello, que Huizilipochtli; mais, ici, on ne lui rendait pas un culte sanguinaire comme sur le plateau de l'Anahuac.

Quant au *tactuanazgo* de Cuitzeo, ce fut le *conquistador* Nuño de Guzman qui l'occupa, en 1530, après avoir eu à subir une certaine résistance de la part des habitants. La capitale de Cuitzeo était située sur la rive droite du rio Santiago, à l'emplacement qui aujourd'hui se nomme *Paso de Cuitzeo*.

Le troisième *tactuanazgo* était celui de *Xochitepec*. Il occupait ce qui est aujourd'hui la Magdalena et se trouvait entre Tepic et Eztatlan. La capitale de ce *tactuanazgo* était située, d'après ce que l'on croit, à l'endroit où se trouve le lac de la Magdalena. Au moment de l'arrivée des Espagnols, le pays était gouverné par le *tactuan* Guaxicar, chef guerrier et intrépide, originaire de la sierra du Nayarit. Ce chef, au début, accueillit pacifiquement les étrangers, lors des expéditions de Francisco Cortez et de Nuño de Guzman; mais dans la suite, au moment de l'insurrection générale de tout le Chimalhuacan, il se révéla comme un des plus terribles promoteurs du soulèvement.

Le quatrième *tactuanazgo* indépendant était celui de *Eztatlàn*, dont la superficie correspondait, dans sa majeure partie, aux cinquième et douzième cantons de l'État de Jalisco, dans la division politique actuelle. Cette région fut occupée, pour la première fois, par Francisco Cortez qui la donna en charge à Juan Escarcena. Ce dernier, obligé de suivre son chef dans son expédition, ne vint occuper son poste que quelques années après, à la suite de Nuño de

Guzman. Dans l'intervalle, les missionnaires Francisco Lorenzo et Andres de Cordova furent envoyés de Mexico et s'établirent à Eztatlan. Ce furent eux qui reçurent le *conquistador* et lui procurèrent les ressources pour continuer son expédition vers Jalisco. Ces deux missionnaires périrent aux mains des troupes de Guaxicar, lors de l'insurrection générale. On ne sait que fort peu de chose sur le *tactuanazgo* d'Eztatlan et sur ses habitants. Néanmoins, l'envoi des missionnnaires démontre sa grande importance.

Au nord du rio Santiago, on ne rencontrait que peu de centres civilisés. Les nomades de ces parages n'avaient tout au plus comme points d'attache que de misérables villages situés presque toujours sur le sommet des montagnes. Les groupements où se trouvaient des populations de langue nahuatle, menant la vie sédentaire et jouissant d'un certain degré de civilisation, occupaient en somme deux circonscriptions géographiques assez nettes, celle du nord-ouest et celle du nord-est. Dans le nord-ouest, les centres étaient répartis le long des cours d'eau les plus importants, c'est-à-dire dans les vallées du rio Juchipila et des rios Xeres et Tlaltenango. Sur le trajet du rio Xeres et du rio Tlaltenango se trouvaient les *tactuanazgos* de *Colotlàn*, de *Tlaltenàngo* et du *Teul*. Ces trois *tactuanazgos* furent visités pour la première fois par Almendez Chirinos, sous la conduite de Xiconaque, *tactuan* d'Acatic, qui lui servait de guide et d'interprète. Partout le *conquistàdor* fut accueilli pacifiquement. Partout il rencontra des villages à peu près identiques à ceux de la partie centrale du Chimalhuacan.

Le plus remarquable de ces *tactuanazgos* était Le Teul, dont la capitale se trouvait édifiée sur une colline, terminée par un plateau qui dominait les environs. C'était un camp retranché, garanti contre les incursions et les attaques des tribus nomades par une enceinte de murailles. Au centre de cette place fortifiée à laquelle on accédait par des gradins aboutissant à une entrée étroite, se dressait un *teocalli* fameux, lieu de pèlerinage pour les populations environnantes. Auprès de ce temple, sur une place publique, jaillissait une source dont les eaux, recueillies dans un réservoir en maçonnerie, assuraient une provision suffisante au cas de siège prolongé. Le Teul, d'après la tradition conservée par les indigènes de la sierra du Nayarit, avait une origine assez ancienne. Ville sainte, il avait fait partie d'un vaste empire détruit lors des migrations nahuatles. Une des

dernières tribus nahuatles édifia un nouveau *teocalli*, où l'on fit des sacrifices humains, ce qui, comme on l'a vu, exaspéra les indigènes qui secouèrent le joug des oppresseurs et finirent par reconquérir leur indépendance, pour la garder jusqu'à l'arrivée des Espagnols. Lorsque les missionnaires vinrent s'établir au Teul pour y fonder un couvent, la population indigène fut évaluée à 6.000 âmes. Les habitations étaient édifiées autour de la place publique.

Entre la vallée du rio Juchipila et le rio Verde, on rencontrait un certain nombre de centres et de villages, offrant un état de prospérité analogue à ceux qui se trouvaient situés sur le trajet des vallées dépendant du rio Bolanos. Les principaux étaient : *Xochipilan*, *Nochistlan*, *Teocaltitzin*, *Acatic*.

*Xochipilan* (*Juchipila*) était situé entre le village moderne de Juchipila et celui d'Apolzolco. Il se trouvait édifié à peu de chose près dans les mêmes conditions que le Teul, c'est-à-dire placé sur une colline en forme de table, où l'on accédait par une entrée étroite facilement défendue. Le *tactuanazgo* de Xochipilan comprenait, en plus de sa capitale, un certain nombre de villages, tels que : *Apotzolco*, *Xalpan*, *Teocaltic*, *Ahuanocho*, *Metahuaxco*, *Atotonilco*, *Mazahuac*, *Mezquitlan*, *Xayahuatl*, *Apolco*, *Tenayocan*, *Cospalan*.

*Nochistlan*, situé au pied de la sierra escarpée du même nom, sur la rive gauche d'un affluent du rio Verde, fut célèbre, au moment de la conquête, par la résistance héroïque des indigènes. A l'arrivée de Cristobal de Oñate, les habitants de Nochistlan se réfugièrent, au nombre de 6.000, sur une montagne voisine de la ville, où ils établirent un retranchement. Après un combat acharné de part et d'autre, les Indiens furent mis en déroute. Il y eut un grand nombre de morts. Les Espagnols firent un certain nombre de prisonniers qu'ils réduisirent à l'esclavage. Une partie des assiégés parvint cependant à s'échapper et à gagner une position inaccessible. Le *conquistador*, pour se rendre maître de la situation, fut obligé de les contraindre par la famine. A bout de ressources, ils abandonnèrent leur pays et se retirèrent sur le territoire du *tactuanazgo* de Xochipilan. Le camp retranché construit par Cristobal de Oñate, en vue de la pacification de la contrée, fut le point de départ de la première colonie espagnole fondée dans le Chimalhuacan. C'est cet établissement d'Espiritu Santo ou de Guadalajara, plusieurs fois changé de site, dont il fut question plus haut.

*Teocaltitzin* (*Teocaltech* ou *Teocaltiche*), à proximité du rio Verde, était, à l'époque de la conquête, célèbre par son *teocalli*, qui, comme le Teul, attirait les pèlerins indigènes. Les vestiges de ce temple existent, paraît-il, encore à proximité de la ville moderne de Teocaltiche. Ce canton fut occupé pacifiquement une première fois par Almendez Chirinos, et ensuite par Cristobal de Oñate. Mais comme il ne présentait que fort peu de ressources, le *conquistador* n'y séjourna pas et partit pour Nochistlan, où la population en armes l'attendait pour lui disputer le passage.

*Acatic* était le centre le plus civilisé, le plus méridional de la région nord du Chimalhuacan. Comme pour les deux précédentes villes, on ne connaît, pour ainsi dire, rien de leur état et de leur importance au moment de la conquête. On sait seulement que ces villes parlaient la langue nahuatle, quoique placées sur un territoire occupé par les tribus *texuexes*, tribus à moitié sauvages et nomades, partiellement tributaires du royaume de Tonala, sur l'autre rive du rio Santiago.

Enfin le *tactuanazgo* de *Coynan* ou *Coaynam* venait immédiatement au sud de celui d'Acatic. Il s'étendait au nord jusqu'à la sierra de los Altos. Il avait comme frontière, à l'ouest, l'ancien royaume de Michoacan, dont la limite s'étendait de Ayotl (Ayo) à Chicuahuatenco (La Barca). A l'est, ses limites s'étendaient jusqu'au rio Santiago (à l'endroit où ce fleuve sort du lac de Chapala), qui le séparait du *tactuanazgo* de Cuitzeo. La capitale, d'après les historiens, avait une population de 15.000 âmes. Elle était située sur la rive gauche du rio de Sula, dans la vallée de Coynan (*El Valle*), au point aujourd'hui appelé la « Cienega del pastor». Cette ville se trouvait à peu près dans les mêmes conditions que Nochistlan, c'est-à-dire qu'elle était entourée de murailles et adossée à une montagne d'où les Indiens pouvaient se défendre. Elle fut complètement détruite par le vice-roi Mendoza, lors de l'insurrection générale, de sorte qu'aujourd'hui on n'en rencontre plus de traces. Le *tactuanazgo* comprenait, en outre, un certain nombre de villages importants, tels que *Atotonilco*, *Ocotlan*, *Ayotl*, *Chicuahuatenco*, etc.

Tout le territoire septentrional du Chimalhuacan pouvait, à l'époque de l'arrivée des Espagnols, être considéré comme étant en décadence. Sans revenir trop longuement sur des faits historiques

déjà connus, on peut rappeler ici que les dernières invasions des Nahuas, au cours de leur pérégrination vers le plateau de l'Anahuac, avaient fait un séjour plus ou moins prolongé dans cette contrée et y avaient fondé des villes. Certaines de ces villes, après le départ des envahisseurs, avaient continué à prospérer ; d'autres avaient été ruinées et détruites par les populations secouant le joug des oppresseurs.

Au nombre de ces cités anéanties s'en trouvait une assez importante et dont les ruines, désignées sous le nom de *La Quemada*, furent signalées par Clavigero, et, la première fois, par Marcos Esparsa, dans un rapport fait au gouvernement de Zacatecas [1].

Antérieurement aux invasions nahuatles, le pays, d'après la tradition rapportée par Pantecatl, et, aussi, d'après celle des Indiens actuels de la sierra du Nayarit, formait un assez vaste empire. D'après le Père Fluvia (*Affanes apostolicos*), cet empire s'étendait au nord jusqu'à Mazapil, et d'autre part, on apprend par la chronique des missionnaires que le Père Nicolas de Anda, naturel de Teocaltiche et missionnaire de Tonalisco, une épidémie ayant décimé sa mission, la repeupla avec des familles indiennes qu'il alla chercher à la sierra du Nayarit, parce qu'il avait appris que les premiers fondateurs du village étaient sortis du Nayarit. Ces deux faits indiquent vaguement la délimitation que devait occuper l'empire primitif des Nayares. Il comprenait plus ou moins les vallées fertiles et naturellement irriguées, dans lesquelles les tribus nahuatles s'étaient momentanément établies.

La sierra du Nayarit, d'après les historiens, ne faisait pas partie de la confédération du Chimalhuacan, mais formait une enclave dans le territoire des *tactuanazgos* chimalhuèques, qui la circonvenaient presque de toute part. A l'occident, c'était le grand État d'Aztatlan dont le massif montagneux était séparé par le rio San Pedro ; au sud, celui de Xalisco et de ses *tactuanazgos* tributaires

1. Ces ruines ont été l'objet de mémoires importants, tels que ceux de Guillemin Tarayre (*Archives de la Commission scientifique du Mexique*, t. III, p. 358) ; de Fégueux (*Revue d'ethnographie*, 1882, p. 119), et de Burkart (*Aufenthalt und Reisen in Mexico*, Stuttgart, 1836) Les ruines de La Quemada sont situées au nord de la vallée de Juchipila, à peu de distance de la ville moderne de Villanueva, et à environ cinquante kilomètres de Zacatecas, par conséquent, près des confins septentrionaux du Chimalhuacan.

limités par le rio Santiago; à l'orient, les territoires septentrionaux du Chimalhuacan, dont le rio Bolanos établissait la frontière.

La sierra du Nayarit, à cause de ses profonds ravins et de ses escarpements abrupts, constituait une contrée naturellement fortifiée, dans laquelle les indigènes purent conserver leur indépendance et résister victorieusement contre les envahisseurs qui avaient conquis une partie de leur pays. Les Nahuas tentèrent vainement de s'en emparer en pénétrant par la vallée du rio Cora ou rio Jesus Maria; mais, là, les naturels, ayant construit sur les pentes des retranchements, leur opposèrent une telle résistance qu'ils furent obligés de battre en retraite. Ces retranchements, signalés pour la première fois par le Père Ortega dans son *Historia del Nayarit*, existent encore aujourd'hui et sont situés entre le village de San Juan Peyotan et le village *cora* de Santa Teresa Kuaimargosa.

La sierra du Nayarit, sur laquelle on n'insistera pas ici, son étude ayant fait l'objet d'un mémoire spécial[1], servit de refuge aux vaincus au moment de la conquête espagnole. C'est par elle que ces infortunés purent non seulement échapper à l'esclavage, mais encore garder longtemps leur liberté. Lorsque le conquistador Nuño de Guzman annihila le royaume d'Aztatlan, les indigènes qui purent échapper au massacre se réfugièrent sur la partie occidentale de la sierra, et ceux qui vivaient sur le territoire de la région septentrionale du Chimalhuacan, après avoir vainement et héroïquement combattu pour leur autonomie, se retirèrent sur le versant oriental, où ils se confondirent peu à peu avec leurs hôtes, adoptant leur manière de vivre.

Le Chimalhuacan méridional qui comprenait seulement les trois *tactuanagos d'Autlan*, *Tzapotlan*, *Tzaulan*, s'étendait du nord au sud, entre le royaume de Jalisco et celui de Colima. A l'est, il était limité par le Michoacan, à l'ouest, par l'océan Pacifique. Cette contrée qui, après la conquête de Francisco Cortez de Buenaventura, fit momentanément partie de la « provincia de Avalos », était très peuplée et ses indigènes, relativement très avancés, accueillirent bien les premiers conquérants, leur fournissant les contingents, les provisions nécessaires pour leurs expéditions.

1. *Nouvelles Archives des Missions scientifiques et littéraires*, t. IX, 1899, p. 571.

Le *tactuanazgo* le plus septentrional, celui d'Autlan, comprenait comme étendue ce qui représente, dans la division politique actuelle, le canton d'Autlan jusqu'au nord de la vallée d'Ameca. La capitale Autlan occupait le même emplacement que la ville moderne de « Autlan la Grana ». Il comprenait un certain nombre de centres importants, tels que Cocolan (Cocula) et Ameca.

Le *tactuanazgo* de Tzaulan (Sayula) qui faisait suite au précédent vers le sud, comprenait le territoire du canton actuel de Sayula. La ville moderne de Sayula, bâtie sur le bord du lac du même nom, a pris la place de l'antique capitale. Parmi les centres remarquables que ce *tactuanazgo* offrait à l'époque de la conquête, se trouvait Acatlan, construit au nord du lac, à peu de distance du village actuel de Santa Ana Acatlan, et Tzacoalco. L'importance de ce dernier était due à un *teocalli* fameux et à des salines qui constituaient la grande richesse du pays. Ces salines, situées à l'entour d'un lac et encore aujourd'hui exploitées, avaient été, depuis des temps assez reculés, un sujet permanent de guerre entre les puissances voisines, qui s'en disputaient la possession. Le lac de Sayula offrait également des salines ; mais ses eaux, moins salées que celles du lac de Tzacoalco, donnaient un produit moins riche. Sur les rives de ces deux lacs se rencontrent aujourd'hui des poteries, vases ou cuves de terre cuite d'une certaine dimension, peu profondes, de forme elliptique, qui devaient probablement servir à la purification du sel.

Enfin venait Tzapotlan (Zapotlan) qui était le *tactuanazgo* le plus méridional non seulement de la contrée, mais aussi de toute la confédération chimalhuèque. Comme les deux précédents, il répondait exactement pour l'étendue à la division politique actuelle. La capitale, après l'installation du conquistador Nuño de Guzman, fut momentanément appelée *Ciudad Guzman* et elle a persisté jusqu'à nos jours. Les principaux centres de ce *tactuanazgo* étaient *Zapotitlan*, *Tamazolan* (*Tamazula*), *Tochpan* (*Tuxpan*). Ce dernier village est, de tout l'antique Chimalhuacan, le seul où l'usage de la langue nahuatle se soit conservé jusqu'à aujourd'hui. La contrée où se trouvaient les trois villes de Tzacoalco, Sagula et Tzapatlan formait une longue vallée bordée par des chaînes de montagnes. Les dépressions de cette vallée constituaient des dépôts lacustres où venaient se déverser les produits des torrents à la saison des pluies. Cette

partie méridionale du Chimalhuacan était, à l'arrivée des Espagnols, tributaire du roi de Colima qui avait placé dans les principales villes des troupes et des administrateurs, afin de maintenir la soumission des indigènes et de percevoir des impôts. La domination de Colima s'était établie sur la partie méridionale du Chimalhuacan à la suite de guerres avec le Michoacan, dont les habitants avaient toujours convoité la possession des fameuses salines de Tzacoalco. Une première fois, la victoire resta du côté des États du Chimalhuacan; mais, à la suite de dissensions intestines, la désunion avait fini par s'établir entre les États confédérés. Les Tarasques du Michoacan crurent alors le moment favorable pour étendre leur influence et se rendre maîtres de tout le Chimalhuacan. Dès les premiers engagements, l'armée du Michoacan fut victorieuse, et les chefs chimalhuèques se virent, après leur déroute, sur le point de faire leur soumission, lorsque le roi de Colima, venant au secours des vaincus, réussit à rétablir l'union parmi les *tactuanazgos*, rallia les chefs et forma plusieurs corps d'armée qu'il disposa pour la résistance.

Dans le sud, les troupes furent placées sous la direction des chefs des villages de Autlan, Tzaulan, Cocolan, Tochpan, Tzapotitlan, Cotzatlan, Tamazolan, Chapalac, Tzapotlan. Tous ces chefs, avec les combattants qu'ils avaient rassemblés, se réunirent à Tzacoalco, afin de combattre sous la protection de la divinité locale, Ixtlaçateotl. L'issue de la guerre fut favorable aux confédérés. Les Tarasques, ayant été cernés aux environs de Tzacoalco, furent obligés de se rendre. La victoire fut attribuée à l'intervention d'Ixtlaçateotl que les vainqueurs proclamèrent protecteur des salines, en lui élevant un *teocalli*. Vaincu dans les autres parties du Chimalhuacan, Tanguaxan Bimbicha, roi du Michoacan, se vit contraint d'abandonner ses projets de conquête, et le Chimalhuacan redevint indépendant. Mais le roi de Colima, pour prévenir des désordres dangereux, s'empara de vive force des trois *tactuanazgos* qu'il rendit tributaires de son domaine.

Cet état de choses, cette usurpation facilitèrent considérablement la conquête espagnole à ses débuts, car les habitants du Chimalhuacan méridional, asservis au Colima, virent dans les Espagnols des alliés contre le joug des oppresseurs.

## IV

### *Conquête espagnole du Chimalhuacan et son itinéraire.*

La conquête du Chimalhuacan ne fut pas le fruit d'une seule entreprise. Interrompue à deux reprises par suite des circonstances, cette conquête, pour aboutir à la soumission complète et définitive du pays, dut faire l'objet de trois expéditions.

La première expédition fut ordonnée par Fernand Cortez auquel l'existence du Chimalhuacan avait été révélée, par l'ambassade que Tanguaxan, roi du Michoacan, lui envoya après la destruction de Mexico. En même temps que ce souverain faisait sa soumission au *conquistador*, il venait offrir les ressources nécessaires pour entreprendre la conquête d'un pays avec lequel il était lui-même souvent en guerre. Fernand Cortez, dont le rêve était de parvenir aux régions riveraines des mers du sud, où il espérait conquérir des pays beaucoup plus riches que ceux qu'il venait de soumettre, confia l'entreprise de l'expédition à Juan Alvarez Chico et à Alonso de Avalos en 1522.

Ces deux *conquistadores*, après s'être organisés à Tzinzuntzan, capitale du Michoacan, résolurent de commencer leur entreprise par la conquête du royaume de Colima qui se trouvait au sud du Chimalhuacan.

Le début ne fut pas heureux pour Alvarez Chico, car, au moment où, avec ses troupes, il pénétrait dans la souveraineté de Colima, il fut surpris dans une profonde *barranca* par les Indiens, et fut complètement battu. Même, il ne dut son salut qu'à une fuite opportune vers le Michoacan.

Alonzo de Avalos, plus habile que son compagnon, pénétra dans les *tactuanazgos* de Tzapotlan et de Tzaulan, tributaires du roi de Colima. Là il forma avec les indigènes une alliance, leur persuadant qu'il était venu pour les aider à retrouver leur indépendance. Il se fortifia dans cet endroit et attendit des secours et des renforts.

Lorsque Fernand Cortez apprit le désastre de Alvarez Chico, il envoya immédiatement Gonzalo de Sandoval, avec une troupe choisie, pour venir en aide à Alonzo de Avalos, qui, n'ayant pas perdu de temps, était parvenu avec ses alliés à former une armée. Aussitôt l'arrivée de Gonzalo Sandoval, les alliés envahirent le royaume de Colima. Le roi de Colima vint à leur rencontre, mais après un combat acharné, fut mis en déroute et se réfugia dans les montagnes du *tactuanazgo* de Autlan. Ainsi les Espagnols et leurs alliés restaient maîtres de Colima. Profitant de la pacification, Gonzalo Sandoval fit une expédition le long des côtes afin de reconnaître toute la région, mais n'ayant pas trouvé les richesses qu'il espérait, il revint, en 1523, à Mexico.

Après ce départ, le roi de Colima réunit de nouvelles troupes et avec Capaya, *tactuan* de Autlan, il rentra dans sa capitale. Les Espagnols et leurs alliés se retirèrent de nouveau dans les *tactuanazgos* de Tzapotlan et de Tzaulan, où ils se fortifièrent de façon à pouvoir attendre de nouveaux secours. Fernand Cortez envoya, alors, Cristobal de Olid qui s'occupait au Michoacan de la levée des subsides, et son propre neveu, Francisco Cortez de Buenaventura, accompagné des deux missionnaires Juan de Padilla et Miguel de Bolonia, avec ordre de commencer à fonder une colonie. Cristobal de Olid attaqua et vainquit les indigènes de Colima. Puis, après les avoir obligés à faire leur soumission, il revint à Mexico où Fernand Cortez le chargea d'une expédition au Honduras.

Francisco Cortez de Buenaventura fut alors chargé d'organiser la nouvelle colonie, pendant que Alonzo de Avalos, accompagné des deux missionnaires, visitait toutes les populations voisines, telles que celles des *tactuanazgos* de Tzapotlan, de Tzaulan, de Chapalac. Partout il reçut un excellent accueil des *tactuani* ; mais, jugeant que ses troupes et ses ressources n'étaient pas suffisantes pour s'aventurer dans la reconnaissance de nouvelles régions, il revint à Tzapotlan, d'où il fut rappelé à Mexico.

La conquête se trouva, de ce fait, momentanément suspendue. Elle ne fut reprise que quelques mois après, à l'époque où Francisco Cortez de Buenaventura ayant achevé l'organisation de Colima, prit à lui seul le soin d'achever la soumission du pays. Son but était de se rendre maître du puissant royaume de Jalisco. A cet effet, il partit de Colima avec une centaine d'Espagnols et quelques

troupes indigènes. Il se dirigea vers Autlan, où le *tactuan* Capaya, alliés du roi de Colima dans les précédents engagements avec les Espagnols, tenta de lui barrer le passage. Mais Capaya, vaincu, abandonna la ville qui fut occupée par les conquérants. Après quelques jours de repos, Francisco Cortez continua sa route par les villes de Amecan, Eztatlan, Xochitepec (la Magdalena), Ixtlan, Tuxpan, Ahuacatlan.

A leur entrée sur le territoire qui formait le royaume de Jalisco, les Espagnols furent attaqués. Une troupe sortie de Tetitlan leur barra le passage ; mais après une lutte sanglante, les indigènes furent complètement dispersés, de sorte que Francisco Cortez put arriver avec ses troupes jusqu'à Jalisco, dont la reine, accompagnée de ses conseillers, vint au-devant de lui pour lui offrir sa soumission et l'inviter à entrer dans sa capitale, où de grandes fêtes de réception étaient préparées. Francisco Cortez n'y fit qu'un court séjour, le temps d'assister aux fêtes et faire jurer à la reine et à sa cour fidélité au roi d'Espagne. Il revint vers Colima, laissant seulement dans le Jalisco un interprète instruit par le Père Pedro de Gante, avec l'ordre d'enseigner la religion chrétienne, en attendant que l'on pût envoyer des missionnaires.

Pour revenir à Colima, Francisco Cortez suivit presque continuellement les côtes de l'Océan qui avaient, en partie, été visitées par Gonzalo Sandoval. Il passa par Tzapotiltic, Qualactemba (Guastemba), Mecatlan, Jalpa, Chacala, Valle de Banderas, Tuito, Piloto, Tonatlan, Satira, Contlan, Chola, Chiamila (Chametla), Cuxmalan, Melahuacan, etc. Ce voyage de retour s'effectua sans autre incident que la rencontre, dans une vallée, d'une troupe d'Indiens porteurs d'étendards et de bannières de différentes couleurs, qui firent mine de s'opposer au passage des *conquistadores*. Effrayés par les armes à feu, il n'osèrent d'ailleurs engager la lutte et posèrent les armes. A cause de cet épisode, la vallée fut appelée *Valle de Banderas*, dénomination qu'elle a conservée jusqu'à nos jours. D'autre part, lorsque les Espagnols arrivèrent auprès du village de Tuito, ils en virent sortir un certain nombre d'Indiens dans un costume qui les étonna étrangement. Ces Indiens, le sommet de la tête complètement rasé, étaient vêtus de longues robes à la façon des moines de l'ordre de Saint-Dominique. En outre, ils portaient à la main une croix de bambou. Interrogés au sujet de cet accoutre-

ment, si nouveau et si extraordinaire chez des indigènes qui se trouvaient pour la première fois en contact avec des chrétiens, les gens de Tuito racontèrent qu'à une époque déjà reculée, deux navires étaient venus dans ces parages. L'un d'eux échoua et se brisa sur les côtes. Parmi l'équipage, il y avait quelques hommes portant le costume en question. Les nouveaux arrivés s'étant établis dans le pays et s'étant efforcés de changer les coutumes, provoquèrent une révolution qui se termina par le massacre d'une partie de ces étrangers. Les autres s'enfuirent dans l'intérieur du pays. Les Indiens ne connaissaient du reste le fait que par tradition. Ils purent, néanmoins, montrer à Francisco Cortez quelques clous et une ancre ayant appartenu au navire. Malgré les recherches faites par les Espagnols au sujet de ces étrangers, échoués sur les côtes occidentales du Mexique, on ne put découvrir rien qui mît sur la trace de leur origine. Le Père Tello et les autres historiens pensent que ce devaient être des Anglais, des Flamands ou des Portugais, lesquels se seraient aventurés dans ces parages, bien avant les expéditions maritimes faites en 1512 et 1513 par Vasco Nuñes et Nuño Balboa. Quoi qu'il en soit, à cause de leur coiffure, les Indiens reçurent la dénomination de *Indios coronados*, nom qui persista et servit longtemps à désigner les populations indigènes de la localité. Le retour de Cortez de Buenaventura à Colima marqua la fin de la première expédition. Ce *conquistador* fut rappelé à Mexico pour se joindre à Alonso de Avalos, pendant que Fernand Cortez, qui avait ordonné l'expédition, se dirigeait vers l'Amérique centrale, afin de réprimer diverses insurrections qui venaient d'y éclater. Le pays soumis par Francisco prit le nom de *provincia de Avalos*, nom qu'il conserva jusqu'à ce qu'il fût réuni aux conquêtes de deux autres campagnes espagnoles, pour former la « Nueva Galicia ». La province de Avalos, abandonnée à elle-même, reprit momentanément son indépendance. Ainsi cette tentative ne servit qu'à faire connaître les côtes du Pacifique et à désillusionner les *conquistadores* qui, dans leur imagination, avaient entrevu des pays d'une très grande richesse.

La seconde conquête du Chimalhuacan commença en novembre 1529. Ce fut le *conquistador* Nuño de Guzman qui l'entreprit. Parti de Mexico avec une armée de 500 Espagnols bien armés, et 10.000 auxiliaires tlascaltèques et mexicains, il passa par Toluca et Xilatepec. Là, il envoya Almendez Chirinos à Tzinzuntzan pour

demander à Tanguaxan Bimbicha, roi du Michoacan, un contingent de 10.000 guerriers tarasques. Nuño de Guzman se dirigea ensuite vers Conguripo, où les troupes réunies par Almendez Chirinos vinrent le rejoindre, le 8 décembre 1529. A Conguripo, il resta le temps necessaire pour organiser son armée et pour drainer tout l'or du Michoacan que l'on put recueillir. Il groupa les Espagnols en une troupe de 300 fantassins et 200 cavaliers, les indigènes tlascaltèques, mexicains et tarasques, en vingt sections de 1.000 hommes, avec, chacune, un *tactuan* comme chef, sous la direction de deux lieutenants espagnols qui les disciplinèrent et les organisèrent pour la bataille. Sous prétexte d'organiser son expédition, Nuño de Guzmann avait dépossédé le roi du Michoacan de toutes ses richesses. Ce fait avait exaspéré les Tarasques qui témoignèrent hautement leur mécontentement. Nuño de Guzman, heureux de se défaire du roi du Michoacan qui avait été l'allié de Fernand Cortez, son rival, saisit l'occasion que lui offrait le commencement de rébellion, pour déclarer l'infortuné prince coupable de trahison et le faire mettre à mort.

Nuño de Guzman commença son expédition par la région qui aujourd'hui forme l'État de Guanajuato, mais qui, à l'époque, faisait partie du royaume de Michoacan. Il parlait d'une conquête imaginaire à faire vers le nord. Son but véritable était de s'emparer des pays conquis par les lieutenants de Cortez. De Conguripo, il se dirigea par Pengamo et Guascato, villages appartenant au Michoacan, pénétra dans le Chimalhuacan par Ayotl (15 décembre 1529), village du *tactuanazgo* de Coynan, peu éloigné de Guascato. De là, il envoya une ambassade composée de Tarasques et de Mexicains au *tactuan* de Coynan, afin de lui demander le serment. Celui-ci refusa et se disposa à la résistance; mais les Espagnols ne lui laissèrent pas le temps d'achever ses préparatifs et s'avancèrent immédiatement vers la capitale; ce que voyant, le *tactuan* et les habitants résolurent de se soumettre et vinrent au-devant des troupes alliées pour les convier à entrer dans leur ville.

Nuño de Guzman resta quatre jours à Coynan. De là, il poussa vers Cuitzeo dont il se rendit maître après un combat sanglant. Pour se venger de la résistance et faire un exemple, il détruisit la ville de fond en comble, ce qui terrifia les naturels et lui permit de réduire sans difficulté les autres villages du *tactuanazgo*, ainsi que

ceux de Coynan. C'étaient Atotonilco, Totolan, Otalan, Tzolan (Zula vieja), Xamaïn (Jamay), Chicuahuatenco (La Barca), Itzican, Metzcalan, Atotonilca, Atotonilquillo. Nous suivons alors Nuño à Chapalac et dans tous les villages de ce canton où quelques années auparavant était passé Alonso de Avalos. Partout il avança sans coup férir. Pendant son séjour dans le *tactuanazgo* de Chapalac, il reçut même la soumission volontaire des chefs des villages de Totic, Patoloc, Capaya, Pilili, appartenant au *tactuanazgo* de Tlajomulco, ainsi que celle des chefs de Tlaquepaque (San Pedro), Tolotlan, Coyalan, Tzalatitlan, Atemaxac et Tetlan, villages tributaires du royaume de Tonala.

Nuño de Guzman resta un certain temps sur les rives du lac de Chapala, tout en envoyant ses soldats à travers les pays qui s'étaient soumis et son lieutenant Pedro Almendez Chirinos en expédition dans les régions du nord.

Almendez Chirinos, accompagné d'une troupe de 30 cavaliers et 50 fantassins espagnols, plus 1.000 Mexicains et Tarasques alliés, se dirigea vers Zapotlanejo, Tecpatitlan et Acatic. Après avoir traversé ce *tactuanazgo*, il fit route du côté de Xaloxtotitlan, Mitic, Comanja, et n'y rencontra que des sauvages vivant dans le plus complet dénûment. Il revint à Acatic, afin de pousser sa reconnaissance dans une autre direction. C'est alors qu'il pénétra jusqu'au désert de Zacatecas, où la rencontre d'Indiens errants et sauvages le fit renoncer à ses projets sur ces pays septentrionaux. Il effectua son retour par la vallée qui porte aujourd'hui le nom de *Vallée de Jeres*, où il se trouva en présence de peuples sédentaires et civilisés et de villes assez importantes.

Lorsqu'il arriva à Tlaltenango, la population nombreuse et cultivée de ce centre lui fit un accueil enthousiaste. Il renvoya les guides qui l'avaient accompagné depuis Acatic, parce que, ne connaissant pas le pays, ils ne pouvaient lui servir pour son nouvel itinéraire. Les habitants de Tlaltenango s'offrirent à l'accompagner. Après quelques jours de repos à Tlaltenango, Almendez Chirinos partit avec ses nouveaux guides et traversa du nord au sud la sierra du Nayarit, puis arriva à Centispac et à Jalisco, pour se joindre à Nuño de Gusman.

Pendant ce temps, Nuño de Guzman, resté parmi les populations riveraines du lac de Chapala, au village de Poncitlan, s'occupait

d'affermir sa domination et de réunir des approvisionnements pour continuer sa conquête. De Poncitlan, il envoya une ambassade à la reine de Tonala pour lui demander, selon sa tactique, de faire sa soumission. La reine de Tonala accepta la proposition du *conquistador*, qui fit son entrée à Tonala le 25 mars 1530. L'occupation du royaume de Tonala s'accomplit sans difficulté. Il n'y eut qu'une résistance, celle du village de Tetlan aux portes mêmes de Tonala, dont on a parlé plus haut, à propos de la fête des *Tastoanes*.

Pendant le séjour de Guzman à Tonala, se place la reconnaissance de Cristobal de Oñate, accompagné d'une troupe armée semblable à celle d'Almendez Chirinos, c'est-à-dire 30 cavaliers et 50 fantassins espagnols, 1.000 hommes de contingent indigène. Pour ses débuts, Cristobal de Oñate eut à subir deux combats à Huentitlan et à Teponahuaxco, où les indigènes lui barrèrent la route. Après s'être rendu maître du terrain à la suite de ces deux engagements, Cristobal occupa sans résistance les villages de Toquio, Mezticacan, Teponahuaxco, Itztlahuacan, Coacoalan, Ocotique, Xochitlan, Contlan, Mayonalixco, Huitcolo, Yahualican. Nous le trouvons ensuite à Teocaltitzin (Teocalchiche) soumis par Almendez Chirinos. Il quitta cette ville pour se diriger sur Mochistlan, où les indigènes, au nombre de 6.000, voulurent défendre chèrement leur indépendance, retranchés sur une montagne escarpée, au-dessus de leur village. Mais les troupes espagnoles les prirent au dépourvu et les dispersèrent, réduisant les prisonniers à l'esclavage.

Cependant un groupe de naturels avait pu se réfugier sur une autre butte, et là, il fut impossible aux Espagnols de se rendre maîtres de la position. Oñate fit alors construire un camp retranché en face de cette montagne, en même temps qu'il jetait les premières bases de la colonisation espagnole dans le nord du Chimalhuacan, par la fondation d'Espiritu Santo, changé plus tard en Guadalajara, en souvenir de la ville natale de Nuño de Guzman (avril 1530).

Les assiégés, réduits à la famine, trouvèrent moyen de s'échapper encore, et gagnèrent le territoire du *tactuanazgo* de Xochipilan (Juchipila). Le *conquistador* laissa donc Espiritu Santo sous la garde de son frère Juan de Oñate, avec une garnison suffisante, lui abandonnant le soin d'achever la citadelle et l'établissement nouveau. Il gagna alors à marches forcées la capitale du *tactuanazgo* de Xuchipilan, située sur une éminence, entre le village moderne

da Juchipila et celui d'Apozolco. Après un sanglant combat, il parvint à se rendre maître de la ville fortifiée, réduisit à l'esclavage les prisonniers. Ceux qui purent échapper se réfugièrent dans les *barrancas* du voisinage.

Cristobal de Oñate donna Xochipilan à Fernando Flores et Apozolco à Lipiar. C'étaient ses deux principaux lieutenants. Après quoi, il occupa sans résistance les villages de Xalpan, Teocaltitic, Ahuanocho, Metalahuaxco, Atotonilco, Marahuac, Mezquitlan, Xayahuatl, Apolco, Tenoyocan, Cospalan. Cette expédition terminée, le *conquistador* se dirigea vers le nord-ouest. A Tlaltenango, il fut reçu pacifiquement par le tactuan et les principaux habitants. Comme une partie de la région avait été soumise, peu auparavant, par Almendez Chirinos, Oñate préféra changer son itinéraire de retour et visiter certains points nouveaux. Il alla donc sur le Teul, la ville sainte du Chimalhuacan septentrional. Il y entra sans difficulté, quoique la ville fût bien défendue par des retranchements naturels et des fortifications élevées contre les incursions des hordes sauvages. Au Teul, les Espagnols ne séjournèrent que le temps de se reposer de leurs fatigues et de faire les approvisionnements nécessaires pour le voyage. Comme ses forces étaient restreintes, Cristobald de Oñate craignait un soulèvement de la population. Aussi précipita-t-il son voyage, soumettant toutefois les autres villages des environs, tels que Tzicacaico, Tepechitlan, Xalixporipoco, Eztatlan, Huetzitlan, Tuiz, Analco, Teizoli, et, ayant rencontré le rio Santiago qui coule en cet endroit dans une profonde *barranca*, il fit exécuter une route qui permit à ses troupes de passer sur l'autre rive où se trouvait le village d'Atemanica. Les habitants de cette localité, croyant leur pays inaccessible aux Espagnols du côté du fleuve, s'étaient retranchés pour leur barrer la route. Mais, voyant avec quelle facilité ces derniers étaient descendus par les flancs de la *barranca*, ils s'effrayèrent et abandonnèrent leur position, pour aller chercher un refuge sur la montagne de Tochinchan.

Cristobal de Oñate leur envoya des émissaires pour les persuader d'abandonner leur projet de défense. Ils se laissèrent convaincre et vinrent se mettre à la disposition du *conquistador* qui les accueillit généreusement et les engagea à quitter les rochers où ils s'étaient retirés. Les indigènes acceptèrent, et, avec eux, Oñate fonda la ville de Tequila à l'endroit où elle existe encore aujourd'hui.

Ensuite, passant par les ruines de Jahualolco, Cristobal entra à Xochitepec (La Magdalena) où il fut reçu par le tactuan Guaxicar qui s'était précédemment soumis à Francisco Cortez, lequel le conduisit à Hoxtotipaquitl (Hostotipaquillo) et à Eztatlan, où étaient établis les deux missionnaires, Francisco Lorenzo et Andres de Cordova, que Francisco Cortez avait envoyés à la suite de son expédition. En outre, Cristobal de Oñate retrouva à Eztatlan Nuño de Guzman, arrivé depuis peu de Tonala, en passant par Tlalan (Tlala) où il avait entrevu les ruines d'une cité antique, détruite lors d'une invasion de Tarasques.

Nuño de Guzman resta à Eztatlan environ deux mois (avril et mai 1530). Pendant son séjour, il épuisa avec son armée tous les vivres des indigènes, de sorte que ces derniers, pour se soustraire au joug tyrannique du *conquistador*, abandonnèrent peu à peu la ville et se réfugièrent dans les montagnes. Cet état de choses dura jusqu'à l'intervention de Juan de Escurcena, laissé par Francisco Cortez pour administrer le pays. Il supplia Nuño de Guzman de débarrasser cette infortunée population qui ne pouvait supporter des tributs aussi onéreux.

Alors Nuño de Guzman entre dans le royaume de Jalisco. Comme cette contrée fait partie des conquêtes de son rival et adversaire Cortez, il y dévaste tout. Arrivé à la capitale, il la trouve veuve de ses habitants ; et ces derniers, pour éviter les exactions et les cruautés du *conquistador*, ont pris la fuite et se sont retirés dans la sierra. Pour se venger de l'abandon qui le prive d'un si riche butin, Guzman saccage la ville et la détruit complètement. Sa station suivante fut Tepic où il fut rejoint par Almendez Chirinos qui, depuis peu, venait de terminer l'expédition racontée plus haut.

Tous deux visitèrent ensemble les populations de Xalan (Jula), Xomulco, Ahuacatlan, Ixtlan, Tzoatlan, Mezpan, Amaxotlan (Mascota), Cuachinanco, Tepoztizalaya, Cuatla, Atenquilitl, Michtlan, Amatlan, Tlalpan (Talpa), Guaristemba, Mecatlan. Après quoi, traversant le rio Santiago à peu de distance de son embouchure, ils entrèrent dans la région côtière du Pacifique, où s'étendait le royaume d'Aztatlan. Ils commencèrent par la ville d'Ixcuintlan (Santiago Ixcuintla), située sur une des rives du rio Santiago. Le gouverneur ou *Tlamacazque*, aussitôt qu'il apprit l'arrivée de Nuño de Guz-

man, vint au-devant de lui accompagné de ses capitaines et des notables. Après lui avoir offert de riches présents, il le convia à entrer dans la ville, où tout était préparé pour son entrée solennelle.

Le *conquistador* et ses troupes restèrent une dizaine de jours à Ixcuintlan. Puis, après avoir fait jurer au Tlamacaxque et aux principaux du pays soumission au roi d'Espagne, Guzman se dirigea sur Centispac. Son passage y fut marqué par le même accueil qu'à Ixcuintlan. Les chefs vinrent au-devant de lui et lui firent de très riches présents d'or, d'argent et de perles ; des fêtes et des réjouissances eurent lieu en son honneur. Avant de quitter la ville, Nuño de Guzman divisa son armée en deux fractions. L'une fut envoyée pour parcourir la florissante vallée d'Acaponetlan, pendant qu'avec l'autre, lui-même se dirigeait sur Aztatlan, la capitale de cette importante région.

Ici se placent les heures les plus sombres de la conquête espagnole au Chimalhuacan, et, aussi, les moins honorables de la carrière de Nuño. Accueilli avec plus de confiance et de luxe encore que nulle part ailleurs, le capitaine n'eut plus d'autre idée que de dépouiller ses hôtes. Les déprédations furent telles qu'Aztatlan tout entier se révolta. De là, entre les Indiens et les étrangers, une guerre de rues qui ne prit fin qu'avec la ruine totale de la cité. A ce fléau succéda le cataclysme dont, précédemment, nous avons dit un mot. Peu d'indigènes échappèrent à l'ouragan de six jours et à l'inondation qui suivit, achevant de faire disparaître les ruines d'Aztat'an. Les rares survivants du désastre se réfugièrent au Nayarit. Quant à Guzman et à son armée, ils faillirent eux-mêmes être anéantis. Désespéré, le *conquistador* aurait eu recours au suicide sans les exhortations d'Oñate qui lui persuada d'envoyer à Mexico Juan Sanchez de Olea chercher du secours, des vivres et des munitions. Avant son retour, deux mois s'écoulèrent pendant lesquels les Espagnols vécurent dans la plus profonde misère, chacun cherchant comme il pouvait sa nourriture et subsistant de tout ce qu'il rencontrait.

Lorsque Nuño de Guzman eut reçu les secours qu'il attendait de Mexico, il se dirigea vers Colhuacan (Culiacan), passa par Chiametlan, Maturen, Piaxtlan et Mazatlan. Le pays de Colhuacan se soumit sans difficulté. Après quoi, ayant poussé jusqu'à Navito où il fut accueilli pacifiquement, Nuño résolut de revenir à Jalisco,

afin de se consacrer au seul soin d'organiser l'administration du Chimalhuacan. Pour les pays situés plus au nord, il chargea ses lieutenants du soin de les soumettre. Ainsi Pedro Chirinos fut envoyé à la conquête de Petatlan ; José Angulo, à Topia et Panuco ; enfin Cristobal de Oñate dut aller soumettre les régions de Aldato, Hosbal et Capicato. Avant de regagner Jalisco, Guzman laissa à Navito une colonie castillane sous les ordres de Gutierez.

Pour l'organisation et l'administration de sa conquête, Nuño de Guzman commença par fonder un certain nombre de centres de colonisation espagnole, répartissant les terrains avec leurs habitants entre ceux qui l'avaient accompagné. Ce travail l'occupa pendant la majeure partie de l'année 1531. Pendant ce temps, il envoyait au roi d'Espagne un rapport détaillé sur son expédition, en ayant soin d'ailleurs de passer sous silence les atrocités auxquelles il s'était livré, au détriment des Indiens. Il proposait que le pays conquis, à l'exception d'Aztatlan et de Jalisco (auxquels il donnait le nom de « Nueva Galicia »), fût appelé *Castilla nueva de la mayor España*, désignation pompeuse, choisie pour diminuer celle de *Nueva España* que Fernand Cortez avait donnée au Mexique. Enfin Nuño de Guzman demandait que la faculté lui fût accordée d'exproprier et de réduire à l'esclavage les habitants.

Le Conseil des Indes ne voulut pas accéder à de telles prétentions. Il ordonna que le nom de Nueva Galicia s'étendît à toute la contrée, interdit formellement l'esclavage et n'accorda au *conquistador* que la faculté de fonder une capitale où bon lui semblerait. Nuño recevait du reste le titre de gouverneur de la nouvelle colonie. Il s'occupa alors de créer diverses villes, afin de consolider la soumission du pays. Guadalajara, qui avait été fondée l'année précédente par Cristobal de Oñate, sur le plateau de Nochistlan, reçut le titre de cité. La Purificacion fut fondée en 1532 par Juan Fernandez de Hijar dans la vallée de Xochimilco, et, la même année, Chametlan par Cristobal Barios; Culiacan, par Diego Proano; Compostela, par Nuño de Guzman. Cette dernière ville qui fut momentanément la capitale de la Nueva Galicia, fut dotée par son créateur de tous les privilèges dont jouissait la ville de Compostela en Espagne. Elle était édifiée à proximité de la mer. Guzman voulait suivre les découvertes sur le Pacifique que Fernand Cortez rêvait d'exécuter. Nuño de Guzman resta à la tête de la Nueva Galicia jusqu'à ce qu'il eût

été rappelé en Espagne, pour s'expliquer au sujet de ses atrocités, et remplacé par Perez de la Torre.

Le nouveau gouverneur entra en charge avec beaucoup de modération, s'efforçant d'atténuer l'effet des actes de son prédécesseur et de développer l'agriculture. Perez de la Torre se révéla comme un organisateur et un administrateur émérite. Au bout de cinq années de ce régime de douceur, le pays commença à devenir très prospère.

Mais le souvenir des exactions accomplies sous la domination de Nuño de Guzman et l'établissement définitif des conquérants, suscitèrent, vers 1538, une terrible insurrection de la part des indigènes qui voyaient leur indépendance à jamais perdue. Et cette rébellion motiva une troisième conquête du pays.

L'insurrection commença par le pays de Xochitepec que gouvernait le *tactuan* Guaxicar, lequel, lors de l'expédition de Francisco Cortez de Buenaventura et celle de Nuño de Guzman, avait si bien accueilli les Espagnols. Ce *tactuan* qui, d'après les historiens, était d'origine cora, leva une armée dans les villages de son *tactuànazgo*, notamment à Ahuacatlan, Xoxtotipaquiltl (Hostotipaquillo), Xocotlan, et construisit un retranchement dans la barranca de Mochitiltic.

Dès ce commencement d'insurrection, limité encore au seul *tactuanazgo* de Xochitepec, le gouverneur Perez de la Torre alla attaquer les insurgés à la *barranca* de Mochitiltic. Après un combat acharné, la victoire resta aux Espagnols, grâce à la supériorité de leurs armes. Mais Perez de la Torre fut blessé mortellement et se retira à Tetlan où il expira quelques jours après, laissant le commandement à Cristobal de Oñate.

En suite de ces événements, comme une insurrection générale devenait imminente, le vice-roi Antonio de Mendoza nomma comme gouverneur intérimaire Francisco Vasquez Coronado, et, comme juge, Luis Gallindo. Il ordonna en même temps que tous les Espagnols qui vivaient disséminés sur tout le territoire de la Nueva Galicia vinssent se réunir à la ville de Guadalajara que l'on venait de transporter au « Valle de Tlacatlan ». Le calme se rétablit durant deux années. Cependant Guaxicar, réfugié dans les montagnes, s'efforçait de provoquer le soulèvement de tout le pays. De leur côté, les Espagnols se fortifiaient et se préparaient à une

nouvelle conquête. C'est ainsi que Vasquez Coronado, par l'ordre d'Antonio de Mendoza, partit pour le nord, afin de conquérir le royaume chimérique de Cibola, avec les forces dont il disposait à Compostela, sa résidence, grossies de 300 aventuriers espagnols que le vice-roi lui avait envoyés de Mexico. Pendant son absence, Cristobal de Oñate fut chargé du gouvernement.

L'insurrection recommença à Xochitepec et se propagea par Tepic (ce qui obligea Cristobal de Oñate à transporter le siège de cette dernière ville à la vallée de Tactlan, où elle existe actuellement). Elle gagna ensuite Guaynamota, Jalisco, Aztatlan, et arriva jusqu'à Coluacan ; elle se propagea également dans la région septentrionale du Chimalhuacan, où le Teul, Nochistlan, Xochipilan, Teocaltizin se soulevèrent aussi. La partie occidentale marcha sous la conduite de Guaxicar et la partie septentrionale sous celle de Tenamaxtli ou Diego Zacatecas. Seule, la région orientale, c'est-à-dire le royaume de Tonala et ses dépendances, resta fidèle aux Espagnols. Les indigènes du Tonalan prêtèrent même leur concours aux *conquistadores*. Quant au Chimalhuacan méridional qui dépendait de Mexico par la conquête de Francisco Cortez de Buenaventura, il resta momentanément paisible.

Le premier combat avec les révoltés s'engagea au Cerro del Mixton où s'étaient retranchés un grand nombre d'Indiens. Après une lutte acharnée où ils laissèrent de nombreux morts, les Espagnols furent obligés de regagner Guadalajara que l'on acheva de fortifier, afin de le rendre capable de supporter un long siège. Oñate enjoignit à tous les Espagnols établis sur le territoire d'avoir à envoyer des secours à Guadalajara. Mais comme l'insurrection s'était généralisée, il ne fut pas obéi, car les intéressés devaient d'abord songer à se défendre eux-mêmes.

A ce moment, le *conquistador* Pedro de Alvarado, gouverneur de Guatemala, se trouvait au port de la Natividad, afin de faire des approvisionnements pour aller à la découverte de la Californie. Il apprend l'insurrection et la position critique de Oñate, par Juan Fernandez de Hijar qui administrait la colonie de La Purificacion, et prend aussitôt la résolution de secourir les Espagnols du Chimalhuacan. En route, il reçut, du reste, une demande pressante de secours que lui envoyait Cristobal de Oñate. Il hâta sa marche, passant par Tonala et Tetlan, où il rencontra des indigènes qui

avaient eu fort à souffrir des insurgés, mais qui, malgré leur misère, purent lui fournir des vivres pour subsister jusqu'à Nochtitlan. Cristobal de Oñate alla au-devant de Alvarado et le rencontra au passage du rio Santiago, à l'endroit qui est aujourd'hui nommé « paso de Ibarra », en mémoire de la traversée de Miguel de Ibarra. Aussitôt arrivé, le conquérant du Guatemala, malgré les remontrances d'Oñate, voulut attaquer les indigènes dans leurs retranchements. Il s'avança jusqu'au pied de la montagne de Nochistlan (24 juin 1541), pénétra avec sa troupe par une brèche du mur de défense, mais fut assailli par une telle grêle de pierres et de projectiles qu'il fut obligé de battre en retraite. Dans sa fuite, il fit une chute de cheval et fut blessé grièvement. Il fut transporté à Atenquitl (Atenguillo), d'où Oñate, qui était venu à son secours, le conduisit à Guadalajara où il mourut peu de temps après des suites de ses blessures, le 4 juillet 1541, en recommandant à ses soldats qu'ils n'abandonnassent pas le Chimalhuacan.

Cette victoire ranima l'ardeur et le courage des indigènes qui se crurent dès lors certains de reconquérir leur indépendance. Les vainqueurs convoquèrent immédiatement tous les *tactuanes* à venir se joindre à eux, pour secouer le joug castillan. Tous, à l'exception de ceux de Tonala, répondirent à cet appel, et l'insurrection devint tout à fait générale. Les contingents septentrionaux marchaient sous la conduite de l'intrépide chef Tenamaxtli ; ceux de l'ouest sous le commandement de Guaxicar et ceux de l'orient sous Coynantecatl, *tactuan* de Coynan. Les autres *tactuanazgos* fournirent leurs contingents, ou restèrent sous les ordres de leurs *tactuanes* respectifs.

Mais alors se répandit la nouvelle de la marche du vice-roi avec une force armée. Les insurgés s'efforcèrent d'arriver à temps pour assiéger la ville de Guadalajara avant son arrivée. A cet effet, ils envoyèrent garder par des troupes tous les passages, du côté du rio Santiago, afin de couper la retraite aux Espagnols. Cette tactique aurait probablement réussi, si le *tactuan* d'Eztatlan, pour s'attirer les faveurs castillanes n'eût trahi ses frères, en avisant Oñate du projet des insurgés et ne lui eût, en même temps, livré les Indiens qui défendaient le passage de Matalan. Cristobal de Oñate s'empressa d'achever les travaux de retranchements, tout en assurant sa retraite vers Tonala, à toute éventualité. Sur ces entrefaites, un habitant de Tonala, nommé Francisco Ganganilla, ayant découvert

que certains guerriers des villages d'Atemajac, Tenquixtlan, Copalan et Ixcatlan s'étaient entendus avec les insurgés pour barrer le passage aux Espagnols vers la rivière, fit appréhender une trentaine de ces guerriers qu'il rendit prisonniers à Cristobal. Le reste de la population, décidé par cet acte d'initiative, s'incorpora à l'armée espagnole. Pourtant, les insurgés avaient envahi la ville de Guadalajara et s'efforçaient de prendre la forteresse. Ils tentèrent à plusieurs reprises divers assauts qui faillirent être funestes aux défenseurs. Le *conquistador*, voyant que la situation devenait de plus en plus critique, résolut un suprême effort pour se dégager. Il fit une sortie avec ses troupes de cavalerie et d'infanterie, laissant la forteresse à la garde des femmes et des blessés. Après un combat acharné, les Indiens furent complètement repoussés ou massacrés. Les survivants se retirèrent au Nayarit, à Nochistlan, au Mixton et au Teul.

Mais, même après cette victoire si difficilement obtenue, tout était à craindre. Aussi Cristobal de Oñate transporta-t-il le siège de la ville de Guadalajara dans la vallée d'Atemajac, afin de se trouver près de ses alliés de Tonala. Il envoya, en même temps, un message au vice-roi Mendoza, l'avisant de tout ce qui s'était passé. Le vice-roi envoya aussitôt un premier secours. Peu de temps après, il partait lui-même avec 500 Espagnols et 30.000 Mexicains et Tlascaltèques. Pour se rendre au Chimalhuacan, il suivit la même route que Nuño de Guzman quelques années auparavant. En pénétrant dans le pays, il avisa Cristobal de Oñate de son arrivée. Celui-ci, en réponse, l'informa de sa situation, lui disant que Compostela, Culiacan, la Purificacion étaient assiégés; qu'à Nochistlan et au Nayarit les Indiens s'étaient fortifiés; qu'en outre, à l'entrée du pays, les habitants de Coynan s'étaient retirés dans des camps retranchés sur les hauteurs voisines.

Le vice-roi marcha directement sur la ville de Coynan, en passant par Ayotl et Atotonilco. En arrivant près de la ville, il vit les montagnes aujourd'hui connues sous les noms de Los Edificios, El Bueyero, Mirandillas, Panzacola, San Aparicio, couvertes d'ouvrages et de défenseurs. Mendoza établit son camp en face de la forteresse du Cerro de San Aparicio et envoya aussitôt aux assiégés une ambassade, pour les sommer de se rendre, sous peine de mort ou d'esclavage. Ceux-ci répondirent qu'ils préféraient la mort à l'humiliation du joug que les Espagnols voulaient leur imposer.

Sur quoi, le vice-roi ordonna l'assaut du Cerro de San Aparicio; mais la défense fut si héroïque et si désespérée que les Espagnols et leurs alliés furent obligés de battre en retraite. Ils auraient même probablement renoncé à de nouvelles tentatives, si le hasard n'était venu à leur secours. Ayant remarqué que les assiégés manquaient d'eau derrière leurs remparts et que, pour se la procurer, ils étaient obligés de venir pendant la nuit à la rivière, ils firent revêtir à des indigènes le costume des habitants de Coynan et leur firent porter des vases remplis d'eau. Ceux-ci pénétrèrent facilement dans les lignes ennemies et livrèrent une bataille corps à corps avec les insurgés. Mendoza, voyant que le stratagème avait réussi, s'élança avec ses troupes à l'assaut de la montagne qu'il finit par occuper.

Après ce coup de ruse et de force, la ville de Coynan fut complètement détruite. Le vice-roi poursuivit alors sa route par Atotonilco, la Mesa de los Altos, le Cerro Gordo, Acatic et Mercalan où il sépara ses forces. Arrivé à Nochistlan, Mendoza, après avoir réuni ses troupes à celle de Oñate, se prépara à assiéger la ville où se trouvait le fameux chef Tenamaxtli avec tous les insurgés. Il leur envoya d'abord Miguel de Ibarra, afin de faire trois sommations, promettant aux insurgés la vie sauve s'ils consentaient à faire leur soumission. Cette offre ne fut pas acceptée. A la troisième sommation, Tenamaxtli, irrité, engagea même le combat. Les Indiens firent aussitôt pleuvoir sur les Espagnols des nuées de pierres. Le vice-roi donna alors le signal de l'assaut. D'abord repoussé par la valeur des Indiens, pour s'en rendre maître, Mendoza fut forcé de les contraindre par la faim. Leur nombre dépassait, d'après les historiens, le chiffre de 50.000. Ils épuisèrent donc rapidement leurs provisions d'eau et de vivres, de sorte qu'au bout de vingt jours, un certain nombre s'éclipsèrent. Les autres, réduits à l'impossibilité de se défendre, furent massacrés ou réduits en esclavage.

Après la prise du Peñol de Nochistlan, les *conquistadores* marchèrent sur la forteresse du Mixton, la principale place de l'insurrection, le refuge de ceux qui étaient parvenus à échapper aux précédents désastres. Parmi eux, se trouvait encore l'héroïque Tenamaxtli. Ils avaient du reste assez d'approvisionnements et d'armes pour être redoutables pendant de longs jours et ils luttèrent avec acharnement. Chaque jour, ils venaient attaquer avec impé-

tuosité les troupes espagnoles qui cernaient la montagne. Lorsque les vivres commencèrent à s'épuiser, une troupe de guerriers appartenant au village du Teul, désespérant du succès de la lutte, passa dans le camp espagnol avec armes et bagages, et mit les *conquistadores* au courant de l'état précaire des défenseurs. Mendoza, ainsi renseigné, ordonna un assaut général. Le combat dura toute la journée, sans amener le résultat que l'on attendait. Les Espagnols et leurs alliés massacrèrent beaucoup de combattants et firent un certain nombre de prisonniers, mais furent contraints de regagner leurs positions, sans avoir gagné du terrain. Le jour suivant, l'attaque recommença avec la même audace sans plus de résultats. Le vice-roi voyant que le siège pouvait se prolonger encore longtemps, pensait déjà à abandonner la partie, lorsqu'un certain nombre d'insurgés, réduits à toute extrémité, vint se soumettre aux Espagnols. Les missionnaires Segovia et Bolonia, émus de pitié, supplièrent Mendoza de s'apaiser et de vouloir bien renoncer à toutes représailles. Ils s'offrirent à entrer seuls dans la forteresse, afin d'exhorter les Indiens à la capitulation. La majorité de ces infortunés se rendit au conseil des « padres ». Seul, Tenamaxtli, accompagné d'un petit nombre de fidèles, put se soustraire à la reddition et se retira dans la sierra du Nayarit.

L'insurrection alors s'apaisa peu à peu. La prise du Cerro del Mixton avait achevé de décourager les habitants du Chimalhuacan. Un certain nombre de ceux qui étaient parvenus à s'échapper et à conserver leurs armes, se réfugièrent, il est vrai, dans la *barranca* de Tepeyacan (Tepeaca), mais, poursuivis par les Espagnols, ils ne firent pas de résistance et se dispersèrent.

Le vice-roi voulait en finir complètement avec les rebelles, en allant les attaquer dans leur dernier retranchement du Nayarit ; mais Cristobal de Oñate lui fit abandonner ce projet. Il se retira alors à Eztatlan, en passant par Tequila et Ameca, d'où, après une courte halte, il retourna à Mexico.

Son départ marque la fin de la troisième conquête du Chimalhuacan. Le pays, presque complètement pacifié, commença alors à entrer dans la voie de l'unification, sous le gouvernement militaire de Francisco Coronado et de Cristobal de Oñate, qui dura jusqu'en 1549, c'est-à-dire jusqu'à l'établissement du gouvernement civil de l'audience de Guadalajara.

# ÉTUDE SUR LES
# INDIENS DE LA RÉGION DE RIOBAMBA

PAR M. LE DOCTEUR RIVET,
Médecin de la Mission géodésique française de la République de l'Équateur.

---

Les Indiens dont il est parlé dans cette note, habitent la vaste vallée interandine qui a pour centre *Riobamba*, pour limites, à l'E. et à l'O. l'énorme barrière des deux Cordillères, au N. la masse du *Chimborazo* et de l'*Igualata*, au S. les hauteurs de Tiocajas. En distinguant ainsi un premier groupe d'Indiens, situé dans la région que nous venons de définir géographiquement, nous n'entendons pas affirmer que les individus de cette contrée diffèrent absolument de ceux des contrées voisines. Ce serait une affirmation prématurée ; car une classification rationnelle de la race indigène de l'Équateur ne pourra être établie sur une base sérieuse que le jour où l'étude des différents centres aura été faite par la comparaison des mœurs et des mesures anthropométriques. Mais, dès à présent, nous semble-t-il, les Indiens de Riobamba ont suffisamment de traits communs, soit dans les coutumes, soit dans le caractère, soit au point de vue physique, pour être réunis en un groupement distinct, au moins provisoire.

## I

L'Indien de Riobamba est en général de très petite taille. Les jambes sont courtes par rapport au buste ; la tête est grosse, couronnée de cheveux noirs, épais, drus et raides, coupés relativement courts ; la face est large, aplatie, les pommettes assez saillantes ; le front, assez haut, large, carré, et non fuyant ; les sourcils sont noirs,

peu abondants, les yeux grands, brun foncé, assez souvent légèrement bridés; le nez est large et gros, un peu épaté et écrasé ; les lèvres sont plutôt épaisses, sans moustaches ; la bouche est grande; les dents sont implantées droit dans l'alvéole, souvent cariées; le menton est rond, sans prognathisme, et dépourvu de barbe ; la peau est brun clair, comme recouverte d'un hâle épais; les extrémités sont fines ; les mains et les pieds, petits ; les bras, peu musclés comparativement aux jambes.

Le costume de l'Indien est des plus sommaires. Il porte constamment le *poncho* court, qui le garantit à la fois du froid et de la pluie ; une chemisé de toile blanche, puis le *calzoncillo*, c'est-à-dire une culotte large, de même tissu, qui descend à mi-mollet, retenue à la taille par une ceinture de corde ; un chapeau de feutre gris à larges bords. Le plus souvent, l'Indien marche pieds nus. Quelquefois, il protège la plante du pied à l'aide d'une plaque de cuir nommée *ochota*, maintenue par une corde qui passe entre le gros orteil et le deuxième orteil. D'autre part, deux cordes enserrent le talon, toutes se réunissant nouées sur le dessus du pied.

La femme porte une *manta*, sorte de châle carré de même tissu que le *poncho*, souvent de couleur vineuse, qu'elle fixe fréquemment sur le devant de la poitrine par une grande épingle de cuivre (*tupu*) ; un *anacu* ou jupon de drap grossier, analogue à celui de la manta ; enfin, une chemise de toile blanche. Une sorte de camisole en drap, sans manches, recouvre la poitrine. Le chapeau est le même que celui de l'homme. Un collier de corail à plusieurs rangs, de grandes boucles d'oreilles, en corail aussi, qui tombent jusque sur l'épaule, constituent tout l'ornement de cette simple toilette. Dans certaines bourgades, la coutume semble vouloir que les jeunes filles ne portent de boucle qu'à une seule oreille ; mais cet usage n'est pas général. La bague est peu répandue. C'est un haut anneau de cuivre un peu analogue à nos chancelières. La femme porte les cheveux longs, réunis à la nuque en une espèce de natte, appelée *guanguo*. Les cheveux, tressés à leur extrémité seulement, sont étroitement serrés, dans toute leur longueur, par les tours successifs d'une corde, puis par un ruban solidement serré également, de façon à donner à l'ensemble une grande rigidité, ce qui est considéré comme une élégance. Tel est dans toute sa simplicité, dans toute sa rusticité, le costume de l'Indien.

Son habitation est tout aussi sommaire, aussi peu confortable. C'est une case qui mesure environ 25 mètres carrés, basse, et ne renfermant qu'une seule chambre, avec le sol pour plancher. La charpente en est constituée par les tiges arborescentes de l'*agave americanum*, liées entre elles à l'aide de cordes faites avec les fibres de cette même plante. Les murs sont en torchis de terre sèche. Le toit, analogue aux toits de chaume de France, est fait de *paja*, l'herbe séchée du *paramo* (*stipa ichu*), très analogue au diss algérien, ou, plus souvent, aux environs de Riobamba, avec le *sig-sig* (*arundo nitida*), commun dans ces plaines arides. Quelques planches mal jointées servent de porte, et la maison est terminée. Il n'y a naturellement ni fenêtres, ni cheminée. Le foyer installé au milieu de la chambre se compose de quelques pierres non équarries; la fumée sort par la porte et les interstices du toit. Comme lit, il n'y a, le plus souvent, qu'une natte formée de joncs entrelacés, nommée *estera*, ou quelques peaux de moutons étendues à même sur le sol, où l'Indien dort tout habillé, roulé dans son *poncho*. Parfois, dans un coin de la chambre, quatre piquets soutiennent un sommier fait de bambous entrelacés, de façon à éviter le contact humide de la terre. Le plus souvent, il n'y a pas de sièges. Quelquefois le tronc desséché de l'agave sert à cet usage; mais l'Indien préfère la position accroupie. Sur un siège un peu élevé, il est gêné, et, même lorsqu'il peut faire usage d'une chaise, il aime mieux s'asseoir à la turque.

Les ustensiles, comme les meubles, sont peu nombreux : quelques vases en poterie grossière, pour faire cuire les aliments, quelques coupes (*totumas*), faites avec une espèce de calebasse coupée en deux, ou avec les fruits du *ucate* (*crescentia cujete*), vidés de leur pulpe, pour boire la chicha, et une amphore pour conserver l'eau suffisent aux besoins de ce modeste ménage. Dans chaque case enfin, on trouve le *machete*, l'arme nationale de l'Indien, sorte de lame de sabre large et légèrement recourbée à son extrémité, longue de 45 centimètres environ, munie d'une courte poignée sans coquille. Bien en main, agissant par son tranchant et par son poids, instrument de travail précieux, le *machete* est aussi une arme terrible entre les mains de l'Indien, qui le manie avec une grande habileté et avec beaucoup de force. Il n'est pas rare de voir, au cours des rixes qui terminent trop souvent les

orgies indiennes, ces malheureux, affolés par l'alcool, se faire à l'aide de cette arme des blessures horribles et profondes.

L'Indien aime à protéger sa maison par une haie qui ménage une cour entourant la case de tous côtés. C'est le *patio*, où s'ébattent enfants et animaux domestiques. Le plus souvent, la haie est faite d'une ceinture d'*agave americanum*, aux feuilles acérées et menaçantes; plus rarement, comme du côté de Licau, c'est une barrière compacte d'*euphorbia Latazi*, dont les rameaux charnus, d'un beau vert, renferment un latex abondant, ce qui lui vaut le nom caractéristique de *lechero* (*leche* = lait). La caractéristique de l'ensemble est une saleté repoussante. Habitation et habitants, tout est malpropre. Bêtes et gens mélangent leurs ordures. Les puces et les poux sont les hôtes habituels de la case. L'indigène est, d'ailleurs, tellement accoutumé à cette vermine qu'il la mange sans répugnance, avec plaisir même, semble-t-il. Quelque misérable qu'elle soit, l'Indien est cependant profondément attaché à sa demeure. Il s'en éloigne rarement. On cite le cas d'Indiens travaillant loin de leur foyer, faisant, après une rude journée de fatigue, pendant la nuit, un long chemin pour le revoir, et revenant, le lendemain matin, pour accomplir la tâche quotidienne. D'un seul coup d'œil ils ont vu tout ce qu'ils aiment et aussi tout ce qu'ils possèdent, leur famille, leur maison, leur champ et leurs animaux.

Car la case, ainsi que je l'ai dit plus haut, sert également d'abri aux animaux domestiques. Parmi ceux-ci, en première ligne, vient le chien, fidèle compagnon de l'Indien. Chaque habitation en renferme trois ou quatre, pauvres bêtes aussi misérables que leur maître, n'appartenant à aucune race, étiques, efflanquées, faméliques, mais gardiens redoutables toujours en éveil. Eux-mêmes ils doivent assurer leur subsistance, se nourrissent des ordures les plus infectes, errant par les ruelles, lamentables et hargneux. Aussi fréquent que le chien est le cochon d'Inde, le *cuy*. Chaque hutte en renferme de véritables bataillons, et, si un étranger y pénètre, c'est aussitôt un bruit de fuite précipitée, une véritable déroute des petits animaux, cherchant asile dans quelque coin obscur. La chair du *cuy* est, en Équateur, très appréciée, même des blancs. Pour l'Indien, c'est le régal de choix, réservé aux jours de fête. Le porc vit en liberté autour de la case, subsistant, comme le chien, des ordures de la rue. Agile, prompt à la fuite, vagabond, il

diffère essentiellement du porc européen, si lourd et d'habitudes si sédentaires. L'Indien pauvre possède, en outre, quelques poules, et c'est toute sa fortune. L'Indien plus aisé a, en plus, un âne ou un lama qui lui servent de bêtes de charge, quelques moutons dont il file la laine, et, plus rarement, une vache ou un cheval. Par la peinture rapide de cette triste habitation, il est aisé de comprendre quelle existence de misère, de privations de toutes sortes, existence inférieure au point de vue moral et au point de vue physique, mène le malheureux propriétaire. Si l'on ajoute que la nourriture de l'Indien est aussi sommaire que sa case est lamentable, on comprendra mieux l'état de dégradation d'un peuple soumis depuis des siècles à pareil régime.

Race frugale comme la race arabe, la race indienne a une alimentation presque absolument végétale. Le maïs en est la base essentielle. L'Indien le mange soit cuit à l'eau (*mote*), soit grillé (*cucai*), soit sous forme de farine. Pour préparer celle-ci, la femme brise les grains entre deux pierres, et, par ce procédé grossier, obtient un produit relativement blanc et fin. Lorsque l'Indien travaille hors de sa maison, il emporte dans un petit sac qui ne le quitte jamais, appelé *costalillo*, le maïs grillé. Il le mange en grignotant un morceau de sel gemme et de piment rouge (*aji*). Bouilli, le maïs constitue l'élément essentiel d'une soupe qui renferme, en outre, soit de la pomme de terre, soit de la *yuca* (variété de manioc), de la criblure de riz, du poireau (*cebolla*) et du piment rouge, et, quelquefois, quelques rognures de viande. Avec le maïs, la farine d'orge (*mashca*) est certainement l'aliment le plus apprécié des Indiens. Ils la mangent souvent sans aucune préparation; d'autres fois, ils la mélangent avec l'eau ou avec la *chicha*, boisson dont nous parlerons dans un instant, faisant ainsi une espèce de bouillie appelée « rasgado », dont ils se montrent très friands, et qui est, paraît-il, excessivement nutritive. Avec le lait des brebis, on fabrique des fromages qu'on sale et fait sécher. Les boissons habituelles sont l'eau et la *chicha*. Cette dernière joue un rôle primordial. C'est la boisson nationale; elle est de toutes les fêtes; c'est la récompense promise au travailleur, le vin de l'Indien. C'est une boisson fermentée, faite avec le maïs, trouble et pâteuse, de saveur douceâtre et rafraîchissante, un peu analogue au cidre ou au poiré. La *chicha* se prépare dans la case même. Les grains de maïs sont

mouillés et placés dans une espèce de corbeille (*canasta*), à l'humidité, jusqu'à ce qu'ils présentent un début de germination. A ce moment, on les met sécher au soleil, puis on leur fait subir une cuisson légère dans un peu d'eau. Ceci fait, on écrase le maïs dans son eau de cuisson entre deux pierres. Le liquide pâteux ainsi obtenu est ensuite brassé et trituré à la main, puis soumis à la fermentation.

Capable, avec ce seul breuvage, d'exécuter des travaux extrêmement pénibles, l'Indien ne peut rien s'il en est privé. Il est certain que la *chicha* prise sans modération est une cause déplorable d'alcoolisme, mais il est également certain qu'elle est beaucoup moins nocive que l'eau-de-vie dont le naturel de Riobamba fait malheureusement un énorme abus. Sous ses différents noms (*aguardiente*, *mallorca*, *anisada*), cette eau-de-vie, produit détestable de la fermentation de la canne à sucre, est le véritable poison qui intoxique cette race, et qui, si l'on n'y remédie, la conduira à la pire déchéance.

L'Indien prend ses repas de la façon la plus simple et la plus primitive. L'usage de la table est inconnu : la famille s'assied en cercle à la turque autour du plat, et chaque membre, à tour de rôle, y puise sa nourriture à l'aide d'une cuiller en bois banale. Une remarque que font tous les étrangers, et en effet frappante, c'est que l'Indien au travail mange très souvent. Chaque fois qu'il a un instant de repos, il grignote quelques grains de maïs. Se nourrissant dans de pareilles conditions, il semble que l'Indien doive être peu résistant au travail. Il est, en réalité, d'une endurance remarquable, capable de fournir des efforts énormes. Comme l'Arabe, avec lequel il a plus d'un trait commun, c'est un marcheur infatigable. Dans ce pays de montagnes, aux chemins durs, pénibles, défoncés, il couvre des distances incroyables, marchant douze heures de suite, avec une charge pesante sur les épaules. Arrivé à l'étape, il mâche quelques poignées de maïs, boit quelques verres de chicha, dort sur le sol, exposé au froid de la nuit, roulé dans son maigre *poncho*, et repart le lendemain.

Par contre, l'Indien est peu résistant à la maladie. L'impaludisme, spécialement, aboutit vite chez lui à la cachexie. Mais c'est surtout la petite vérole qui fait, en particulier parmi les enfants, d'énormes ravages. Sans cette horrible maladie, la population indigène serait

le triple de ce qu'elle est. On ne veut pas, en effet, entendre parler de vaccination. D'ailleurs, d'une façon générale, l'Indien ne se soigne pas, ou se soigne très mal. Ignorant le médecin, se traitant avec des remèdes d'un empirisme douteux, s'il a quelque fièvre, il se baigne dans l'eau glacée. Mais le grand remède consiste à *limpiarse con un cuy*. On prend un cochon d'Inde noir et on frotte vigoureusement tout le corps du malade avec le pauvre animal, jusqu'à ce que mort s'ensuive (la mort de l'animal, bien entendu). On dit alors que les mauvaises humeurs ont été enlevées par le cochon d'Inde qui en est crevé. La même opération peut se faire avec un œuf. En dehors de ces remèdes vulgaires, quelques Indiens connaissent les vertus de certaines plantes dont ils se transmettent le secret de père en fils. Méfiant à l'égard du médecin, l'Indien se laisse, par contre, très souvent exploiter par certains sorciers ambulants, appelés *ojiveño*. L'*ojiveño* arrive grave et solennel, un gros anneau passé dans le nez, regarde fixement le premier individu de la maison qu'il rencontre, et lui annonce qu'il voit dans ses yeux le germe d'une maladie mortelle. L'Indien supplie l'*ojiveño* de le guérir, et, moyennant une somme relativement forte, celui-ci y consent. Alors, commence une série de passes mystérieuses, accompagnées de paroles sans aucun sens. Puis, tout d'un coup, l'*ojiveño*, mettant la main dans la bouche du patient ébahi, en tire soit un serpent crevé, soit un crapaud ou un lézard. C'est le germe du mal. Le prétendu moribond, guéri et mystifié, paye la somme fixée. Malgré ses remèdes merveilleux, malgré ses secrets, malgré l'*ojiveño*, l'Indien devient rapidement un vieillard. Organisme vite usé, il meurt jeune.

Tel est le genre de vie de l'Indien pris isolément ; telle est son ethnographie individuelle. Nous allons maintenant étudier ses rapports avec ses semblables et avec les blancs, tels qu'ils nous sont apparus dans la vallée de Riobamba.

## II

L'Indien évite le voisinage du blanc, qu'il craint et déteste, non sans raison, d'une haine sourde et vivace. L'Équateur offre peut-être ce spectacle unique de deux races, ayant vécu côte à côte,

pendant trois siècles, sans se pénétrer, sans fusionner. En dépit de ce long contact, les Indiens ont conservé leurs coutumes particulières, leur langue primitive. Actuellement encore, un grand nombre d'entre eux ne parlent et ne comprennent que le *quichua*, la langue des Incas du Pérou, introduite par ceux-ci lorsqu'ils firent la conquête du royaume de Quito sur les Shiris, un demi-siècle avant l'arrivée des Espagnols. De l'Espagnol, ils n'ont accepté que la religion, et combien déformée, défigurée par de vieux souvenirs des cultes primitifs! Encore aujourd'hui, les centres habités par les Équatoriens sont absolument distincts des centres habités par les Indiens.

Pour la région de Riobamba, les villages indiens les plus importants sont : Cubijies, Licto, Yaruquies, Galte, Licau, Calpi, Colta, Punin, Quimiac, Pungala, Sicalpa, Columbe, tandis que Guano, Guamote, San Andrés, Cajabamba, Chambo, Riobamba sont presque exclusivement composés d'Équatoriens. Les villages présentent une organisation vraiment originale. Dans chacun d'eux, les Indiens ont un chef qui s'est imposé de lui-même, sans entente, sans vote, soit par son habileté, soit par sa force. Ce chef s'appelle le *mayoral*. Les Indiens, par un combat tacite, obéissent strictement à ses ordres. L'un de ces *mayoral*, celui de Licto, a même son histoire : on l'appelle le général Saenz. Lors de la dernière révolution qui amena le général Alfaro au pouvoir, Saenz entraîna à sa suite plusieurs milliers d'Indiens et joua un grand rôle dans la lutte entre libéraux et conservateurs. En récompense de ses services, il reçut du nouveau Président de la République le titre de général, général sans emploi naturellement. Actuellement encore, il est le véritable roi des Indiens de la région de Riobamba, entouré de respect, écouté dans ses conseils, obéi dans ses ordres, et jouit d'un pouvoir incontesté. Dans chaque *hacienda* où, comme nous le verrons tout à l'heure, travaillent un grand nombre d'Indiens, il y a également un *mayoral*. D'ailleurs le besoin de se donner un chef est inné dans la race. Chaque fois qu'un groupe d'Indiens, si petit soit-il, accomplit un travail en commun, fatalement, au bout de quelques jours, l'un d'entre eux, le plus fort ou le plus malin, impose son autorité à ses camarades, les dirige et les commande.

Dans le cercle plus étroit de la famille, le père est le maître. L'Indien se marie jeune, entre 17 et 20 ans, poussé par le désir

d'avoir un foyer et d'être chef de famille. Il considère sa femme non pas comme une esclave, mais comme une servante, bien qu'il ait pour elle une véritable affection. Celle-ci serait, d'ailleurs, tout étonnée qu'il en fût autrement, et a pour son mari un attachement vraiment extraordinaire, même s'il la bat, même s'il est ivrogne. Voici un fait, entre mille, qui en est la preuve. Le mari ne paraissant plus à la maison depuis quelque temps, la femme le cherche et le rencontre à peu près ivre-mort, dans une de ces orgies dont les Indiens sont coutumiers ; elle le fait sortir comme elle peut ; il tombe, elle le relève et dirige sa marche au prix de mille difficultés ; mais il retombe bientôt, complètement privé de sens. La femme, au lieu de l'abandonner, l'arrange du mieux qu'elle peut, s'assied à ses côtés et passe toute la nuit, veillant sur lui pour qu'il ne lui arrive pas malheur. Au réveil, l'ivrogne, encore ivre, l'aura battue ; ce qui n'empêchera pas qu'à la première occasion la femme ne lui prête la même assistance.

La manière dont cheminent le mari et la femme donne l'idée exacte de leurs relations : ils ne marchent pas de front ; ils s'en vont de cette démarche si spéciale de l'Indien, démarche trottinante, le corps penché comme dans un éternel mouvement de fuite ; la femme suivant le mari pas à pas, portant la partie de la charge la plus lourde, si celle-ci peut se diviser, ou la portant tout entière dans le cas contraire. Au retour du marché, si le ménage possède une bête de somme, c'est le mari qui l'utilise. La femme marche à pied. Voilà une ressemblance de plus avec l'Arabe.

Avant le mariage, les relations irrégulières ne sont pas rares ; après, l'adultère est beaucoup moins fréquent que chez les blancs. L'Indien, pour se marier, fait peu attention à l'âge de sa fiancée. Par exemple, un homme de 20 ans se mariera sans difficulté avec une femme de 35 ou 40 ans. Une particularité curieuse, c'est la quasi-indifférence de l'Indien, relativement au choix de la future, quand il est décidé à se marier. Parfois il va trouver le prêtre, lui demandant de lui désigner une compagne, et, si celui-ci refuse, il lui suffit de trois ou quatre heures pour choisir sa fiancée. En général, cependant, le mariage est précédé de négociations plus longues. C'est le garçon qui fait les premières démarches. La mère, pour ne pas perdre l'aide de sa fille, fait quelques difficultés. On discute longuement, mais enfin l'entente a lieu, et l'on se rend chez le

curé. Là recommencent les débats. Parents des fiancés et fiancés restent parfois deux, trois heures dans le *patio* du presbytère, parlant et criant tous à la fois, tandis que le prêtre, habitué à ces disputes, reste enfermé dans sa chambre, attendant la fin. Quand le tumulte s'est apaisé, le *padre* reçoit les indications nécessaires et fixe l'heure et le jour du mariage. Alors le parrain du garçon, la marraine de la fille (les témoins en France) prennent la direction des opérations. Ils réunissent l'argent des frais ; ils louent, chez un professionnel de l'endroit, les beaux habits que revêtiront pour la cérémonie les fiancés (et qui ne sont en réalité que leurs vêtements ordinaires, mais d'une étoffe plus fine) ; ils s'occupent enfin de lever les dispenses d'empêchements matrimoniaux, s'il y a lieu, etc... La cérémonie religieuse n'a rien de particulier. Une fois terminée, le reste de la journée se passe à s'enivrer et à danser entre voisins et amis des deux familles. La danse n'a rien de bien original. L'Indien danse seul, sans compagnon ni compagne, pirouettant sur lui-même, tantôt les bras levés au-dessus de la tête, avec une mimique plus ou moins élégante, tantôt faisant voltiger autour de sa tête un foulard. L'installation du nouveau ménage est vite faite. L'Indien a, en général, de nombreux enfants qu'il aime beaucoup et élève assez bien, usant même à leur égard d'une certaine sévérité. Autant que le lui permet son état misérable, il cherche à leur donner le maximum de bien-être matériel. Chaque naissance est l'occasion de beuveries, de *bebidas*. On la célèbre comme une fête. L'enfant, dans le milieu infect de la case, s'élève un peu comme il peut, sans soins de propreté, sans hygiène. Aussi la mortalité est-elle considérable. Pendant les premiers mois, l'enfant est enveloppé dans un maillot aussi serré que le *guango*. La mère, très attachée à son nourrisson, ne s'en sépare pas. Où qu'elle aille, à l'église, au marché ou au travail des champs, elle l'emporte avec elle, serré sur son dos dans la *manta*. Plus grand, l'enfant passe son temps à moitié nu, soit dans la case, soit dans la petite cour qui l'entoure, au milieu des animaux domestiques, dans l'ordure et la vermine. A huit ans environ, il travaille, partageant les fatigues du père, malheureusement déjà grand amateur de *chicha* et d'*aguardiente*. L'affection mutuelle que se portent les époux n'empêche pas que les veufs, surtout les hommes, ne se remarient très promptement après trois mois, deux mois et même quinze jours. En cela, l'Indien

obéit surtout à la nécessité où il se trouve d'avoir une femme pour soigner ses enfants et son ménage, puisqu'il travaille toute la journée à l'extérieur.

La grande majorité des Indiens, en effet, vit du travail de la terre et de la vente des produits du sol. Quelques-uns, il est vrai, tiennent de petits établissements, des *tiendas*, où se vendent la *chicha* et l'*aguardiente*, mais il s'agit d'une infime minorité, de sorte que l'on peut dire que la race indienne est essentiellement rurale. Parmi les Indiens, il y a lieu d'établir tout d'abord une première classification entre l'Indien *concierto*, l'Indien *apegado* et l'Indien libre ou *suelto*.

L'Indien *concierto*, de beaucoup le plus fréquent et aussi le plus malheureux, est celui qui travaille pour le compte d'un propriétaire blanc, dans les grandes *haciendas*, si fréquentes en Équateur, immenses étendues de terrains, englobant parfois des montagnes entières. En l'absence du maître qui, le plus souvent, habite la ville ou le village le plus proche, la ferme est régie par un représentant de celui-ci, le *mayordomo*. Un *escribiente* tient les comptes de l'exploitation.

Dans la région de Riobamba, il n'existe que des fermes d'élevage et de culture (*haciendas de ganado*, *haciendas de sembrados*). Le contrat entre l'Indien *concierto* et le propriétaire est des plus simples. L'Indien s'engage à travailler cinq jours par semaine, pour le compte de l'*hacienda* ; en échange il reçoit une parcelle de terre (*hansi-pungu*) de 80 mètres carrés environ (*una cuadra*), où il peut bâtir sa case et qu'il peut cultiver pour sa propre subsistance, le samedi, jour de liberté. En outre, il reçoit un salaire. Une loi, due au libéralisme du général Alfaro, a réglementé depuis quelques années seulement le contrat : celui-ci doit être fait devant le juge du canton et doit être renouvelé chaque année. A cette occasion, le compte de l'Indien est réglé devant le juge également. Enfin l'Indien doit être payé 2 réaux par jour (1 fr. 00 équatorien — 0 fr. 50 français). Auparavant, le contrat signé par les témoins et l'Indien ou le plus souvent par son mandataire, était fait sur papier libre par le majordome, et pour un temps illimité, et l'Indien s'engageait à faire tout ce qui lui serait ordonné. Au cas où il n'accomplirait pas cet engagement, il déclarait « renoncer à toutes les lois qui le favorisent, se soumettre seulement aux lois qui le con-

damnent ». De plus, c'était le majordome qui tenait les comptes de chaque Indien, sans vérification, sans contrôle, puisque ces malheureux, en général, ne savent pas lire. Enfin, la paie journalière n'était que de un *medio* (25 centimes équatoriens, 12 centimes 1/2 de France), ou de un *real* (25 centimes français par jour). Malheureusement, la loi bienfaisante et humanitaire d'Alfaro n'a jamais, d'une façon générale, été appliquée, au moins en ce qui concerne la paie, et, dans presque toutes les haciendas, c'est l'ancien tarif qui subsiste, les autres dispositions, par elle seules, ne pouvant guère changer ni améliorer le sort de l'Indien.

En effet, celui-ci ne reçoit jamais l'argent de son travail. Le système de la paie, journalière, hebdomadaire ou mensuelle, n'existe pas. Les comptes ne se règlent qu'en fin d'année. Le majordome inscrit au compte de chaque *concierto*, d'une part, le prix des journées de travail, d'autre part, les amendes qu'il lui inflige et les avances qu'il lui fait, soit en grains et légumes pour sa subsistance (car la récolte de la parcelle de terre est insuffisante pour alimenter toute une famille), soit en toile ou en étoffe pour se vêtir, lui, sa femme et ses enfants (*socorro*), soit en argent à l'occasion des fêtes religieuses et des orgies qui les accompagnent. Fatalement, en fin d'année, l'Indien se trouve être débiteur du maître pour lequel il travaille. Si, à ce moment, il désire changer d'*hacienda*, il doit ou bien solder cette dette, ce qui lui est matériellement impossible, ou trouver un propriétaire nouveau qui, en le prenant à son service, se charge du remboursement. Cette avance est, bien entendu, portée à son compte dans la nouvelle *hacienda*. Il traîne ainsi sa dette avec lui comme un véritable boulet. Et chaque année, elle va grossissant. La loi d'Alfaro n'a donné à l'Indien d'autre avantage que d'en connaître le montant exact, mais la chaîne subsiste, dont chaque jour les anneaux se resserrent, qui unit l'Indien à la terre où il vit.

Dans un certain nombre d'*haciendas*, la dette du père est reportée, à sa mort, sur le fils, et, de cette façon, force est aux enfants de suivre le sort accepté par le père. Ainsi se trouve reconstituée, dans un pays libre, une servitude qui diffère bien peu de celle qui, au moyen âge, liait le serf à la terre du seigneur. Dans les haciendas où cette coutume injuste a été abolie, on lui en a substitué une autre, qui, sous une apparence moins brutale, conduit au même

but. Quand un enfant naît, le maître de l'hacienda fournit les quelques langes destinés à le couvrir, que le père ne peut acheter, faute d'argent. Cette dette est portée au compte du nouveau-né. Si celui-ci meurt, le maître perd son avance; s'il vit, devenu grand, l'enfant paiera de son travail la dette contractée à sa naissance. Ainsi le malheureux Indien travaille, peine jusqu'à sa mort, sans avoir même la consolation de voir ses enfants plus heureux que lui, émancipés de cette vie de misère.

Tous les matins, à 4 heures, le fils, après le père, sera réveillé par le cri du *mayoral* : « Puri ucta! » (venez vite). A cet appel, les *conciertos* se rassemblent à l'*hacienda*, hommes, femmes et enfants, et là, tous, en présence du majordome, disent la prière du matin et récitent le chapelet. Puis le majordome fait l'appel de tous ceux qui sont susceptibles de travailler, et, l'appel terminé, commence, en présence de tous, la distribution des punitions. Armé du *latigo*, fouet à cinq lanières en nerf de bœuf, le majordome en distribue cinq, dix, vingt coups, suivant le cas, à ceux qui se sont absentés, les jours précédents, ou qui ont commis quelque faute la veille. Et l'on part au travail, sauf le samedi, jour où l'Indien peut travailler pour son propre compte. Le travail du matin se fait en commun, et tous, hommes, femmes et enfants y participent : c'est la *faena* ou la *minga*, comme disent les Indiens en *quichua*. A 11 heures, heure du déjeuner, chacun tire de son *costalillo* le maïs, et, accroupis en rond, les Indiens prennent leur maigre repas. Ensuite, le travail reprend jusqu'à 6 heures, mais non plus en commun. Tous se dispersent par l'*hacienda*, chacun allant accomplir sa tâche suivant les instructions du maître et ses attributions. Malheur à celui qui travaille avec mollesse ou négligence! il reçoit immédiatement une amende, et, le lendemain matin, sera fouetté devant tous.

L'Indien *concierto* est, en plus, soumis à certaines servitudes. Chacun, à tour de rôle, doit, avec sa femme, aller servir, à la ville, le maître; à l'*hacienda*, le majordome et l'*escribiente*. Pendant un mois, l'homme et la femme deviennent *huasicama*, c'est-à-dire que le mari veille à l'écurie et nettoie la cour (*coral*) où vivent les animaux domestiques, soigne les chevaux, fournit la maison de bois et d'eau, en un mot y accomplit tous les ouvrages pénibles, tandis que la femme veille à la basse-cour et remplit l'office d'une fille de

ferme. Dans un certain nombre d'haciendas, chaque ménage doit, également à tour de rôle, et pendant un mois, venir à la maison du maître comme *platocama*. Le mari sert à table et la femme est employée à la cuisine. N'avais-je pas raison de comparer, tout à l'heure, cette vie du *concierto d'hacienda* à celle que menaient les serfs du moyen âge sur les terres seigneuriales ? Je ne sais laquelle paraîtra, à la comparaison, la plus misérable, la plus digne de pitié.

L'Indien *apegado* sert de transition entre le *concierto* et l'Indien *libre*. Ainsi que son nom l'indique, il ne reçoit aucune paie. En échange du lopin de terre que lui donne le propriétaire de l'*hacienda*, il doit travailler un ou deux jours par semaine pour le compte de celui-ci, soumis au même régime et aux mêmes peines que l'Indien *concierto*, mais, au moins, libre, les autres jours, de s'employer comme il le veut. Malheureusement, on est obligé de constater que l'Indien *apegado*, ainsi d'ailleurs que l'Indien *suelto*, que l'on rencontre, en particulier, dans la grande plaine aride et sablonneuse qui entoure Riobamba, ou dans les gros villages que nous avons énumérés plus haut, a une vie à peu près aussi précaire que celle de l'Indien d'*hacienda* et qu'ils ne cherchent guère à user de leur liberté pour s'élever et rendre leur existence plus supportable, plus humaine.

Pour vivre, l'Indien *suelto* se loue comme manœuvre, comme *peon*, soit dans les *haciendas* voisines, soit dans les villes. En dehors de cela, sa principale ressource consiste dans la vente des produits naturels du sol qu'il cultive. Avec les fibres de l'*agave americanum*, vulgairement appelée *cabuya*, si répandue dans toute la vallée interandine, et dont la culture a l'avantage de ne demander aucun soin, il fabrique des cordes solides, des sacs qu'il va vendre au marché. La préparation que l'Indien fait subir à la plante, pour en extraire les fibres est la suivante : il coupe les feuilles de la base, les mouille et les laisse, pendant quelques jours, se putréfier dans un lieu humide; en un mot, il leur fait subir une espèce de rouissage. Puis, à l'aide d'un instrument en bois, analogue à un grand couteau à dos large, muni d'un manche court, il enlève la région charnue de la feuille ; il l'écrase, en exprime l'eau et les parties inutiles par des mouvements de va-et-vient dans le sens des fibres. Celles-ci sont alors recueillies, lavées, puis séchées. Outre ses pro-

priétés textiles, la *cabuya* joue un grand rôle dans la vie de l'Indien. Aucune partie de la plante ne demeure inemployée. La tige constitue la charpente des cases, le tronc desséché fait les sièges informes dont j'ai parlé plus haut; la plante elle-même forme une excellente clôture. Le suc alcalin qu'elle renferme remplace le savon pour le lavage du linge, et même est employé comme boisson, sous le nom de *chahuarmisqui*. C'est en quelque sorte la plante indienne par excellence. Après lui avoir demandé son abri pendant la vie, c'est lié sur une tige de cabuya que le malheureux indigène ira dormir son dernier sommeil.

En dehors de la *cabuya* et de ses produits, les principales ressources de l'Indien sont la vente des œufs, de quelques fromages, de l'herbe *alfa-alfa* (*medicago sativa*), du bois mort, du maïs, de la pomme de terre, de la *yuca*, de quelques légumes et, enfin, des animaux domestiques. Il recueille la laine de ses moutons. Le filage est, pour l'Indienne, ce qu'est le tricot pour nos paysannes de France. Elle file même en marchant, lorsqu'elle se rend au marché, avec son enfant ou une charge sur les épaules. L'appareil est, d'ailleurs, des plus simples : une baguette fine, extrêmement légère, faite avec la tige d'une plante spéciale, appelée *cixe*, alourdie à l'une de ses extrémités par un petit poids, le *piruro*. Un morceau de plomb, ou tout simplement une pomme de terre, constitue le fuseau. L'Indienne fait tourner celui-ci de la main gauche avec une rapidité extraordinaire, tandis que sa main droite prépare le fil qui va s'y enrouler, la laine brute étant maintenue sous le bras droit.

Une autre industrie de l'Indien est la fabrication des *esteras*, nattes faites avec un jonc flexible, nommé *totora*, que l'on rencontre en abondance dans le voisinage des lagunes.

Chaque semaine, l'Indien se rend au marché de la ville. Il marche souvent toute la nuit, pour y amener des produits dont la vente ne lui rapportera que quelques *medios*. Rien n'est plus pittoresque que cette arrivée. Par les chemins qui mènent à la ville, en petits groupes, arrivent les Indiens, les uns poussant devant eux, avec des cris bizarres, un âne étique et résigné, ou un lama aux grands yeux égarés; la femme filant, son nourrisson dressant sa petite tête falote, non étonnée, déjà vieille, du repli de la *manta* où il est installé; le mari, tantôt les mains libres, tantôt confection-

nant quelque corde de cabuya ; les autres, courbés sous une charge souvent énorme, maintenue sur le dos par une corde liée sur le devant de la poitrine. L'Indien ne sait et ne peut porter de lourds fardeaux que de cette façon.

Tout ce monde bruyant et sale, presque gai, insouciant à coup sûr, s'installe sur la grande place ; les produits sont étalés à terre sur des nattes ou sur un tapis de cabuya. Quelques misérables lambeaux de toile formant tente, protègent la marchandise et le marchand accroupi au soleil de midi. Puis, parmi un grouillement pittoresque de *ponchos* et de *mantas* de toutes couleurs, au milieu d'une cacophonie de cris quichuas et espagnols, c'est un brouhaha d'acheteurs, autour des petits étalages, disposés sans ordre, sans méthode, tandis que, sans souci du public, les mères allaitent leurs enfants, font la chasse à la vermine dont ils sont couverts, ou préparent le repas. La journée finie, vers le soir, c'est le retour vers la case lointaine, l'éparpillement dans la campagne. Les voix se sont épaissies ; la démarche s'est alourdie ; l'alcool a obscurci tous ces pauvres cerveaux, et, bien avant dans la nuit, retentissent des appels, des chants d'ivrognes, égarés par les chemins, poursuivis longtemps par les hurlements furieux des chiens du voisinage. Et l'Indien rentre à sa case, ivre le plus souvent, ayant dépensé en un jour la plus grande partie de son modeste gain, fruit du travail de toute une semaine.

## III

Il ne nous reste plus, pour terminer ce petit travail, qu'à étudier la religion de l'Indien, ses croyances, ses superstitions, ses préjugés, son culte des morts, la façon dont il célèbre les principaux actes religieux de sa vie.

La religion joue un rôle primordial dans la vie de l'Indien. Telle qu'il la pratique, elle est la résultante d'une foule de traditions ancestrales et de notions nouvelles introduites par la conquête. L'Indien est catholique, mais en se convertissant au christianisme au XVI^e siècle, il transporta dans le culte nouveau toutes ses habitudes de culte idolâtrique, de sorte qu'aujourd'hui encore, malgré

les efforts de tant de générations de prêtres, son catholicisme, sauf de rares exceptions, reste tout empreint de souvenirs païens. Là, comme pour la langue, comme pour les coutumes, le vaincu a résisté victorieusement au vainqueur. Il adore Dieu, la Vierge, les Anges et les Saints, comme il adorait autrefois le soleil et les idoles. Le nom seul a changé, le culte conserve le même caractère.

L'Indien a une religion essentiellement et grossièrement matérielle, presque fétichiste. Les images de piété, les chapelets, les médailles ne sont pas pour lui un simple symbole, mais ont par eux-mêmes une puissance mystérieuse. Ils ont remplacé les amulettes des autres temps, mais ont conservé la qualité de fétiches de celles-ci. Il n'est pas rare même que gris-gris et scapulaires voisinent sur la même poitrine. L'un et l'autre n'ont-ils pas la même valeur aux yeux de l'Indien?

Fanatique, comme tous les peuples primitifs, et instruit, d'ailleurs, par des maîtres qui ignorent la tolérance, l'Indien est capable de toutes les atrocités, quand il peut croire que la religion est en danger; et celui qui, pour lui, incarne l'idée religieuse, le prêtre est entouré par lui d'un respect absolu. Malheureusement, dans ce respect, il y a autant de crainte, peut-être plus de crainte que d'amour. Car le prêtre pour l'Indien est un peu sorcier. C'est le magicien qui peut se mettre en rapport direct avec la divinité, et c'est aussi un maître armé d'une puissance occulte, plus redoutable par son mystère que le fouet du majordome, encore que les prêtres n'aient pas toujours dédaigné les moyens brutaux de domination. En effet, ce n'est pas par la douceur que la religion nouvelle a été imposée aux païens vaincus, mais, sauf de rares exceptions, par la force et la terreur. Par la voix de ses apôtres, Dieu a terrifié ces âmes simples plus qu'il ne s'est montré pitoyable et doux. Le premier missionnaire, et, depuis lors, le clergé presque tout entier, s'est plu davantage à la description des châtiments divins qu'à la description des récompenses paradisiaques. Par eux, le Christ s'est révélé un maître plus puissant, aussi dur, aussi peu miséricordieux que le patron d'*hacienda*, au lieu de faire entendre au pauvre martyrisé le cri d'amour et de consolation. Par l'intermédiaire de ses prédicateurs, il a courbé le malheureux terrifié sous le coup d'une menace plus terrible et plus impitoyable. Je sais, du reste, qu'il y a dans le clergé équatorien de louables exceptions, des âmes chari-

tables et humaines, mais la majorité des prêtres n'a su apporter à l'Indien qu'une terreur de plus.

Tous les dimanches, arrivent en foule, parfois de très loin dans la campagne, les Indiens. Ils ont revêtu leurs plus beaux vêtements, *ponchos* et *mantas* éclatants, rouges, bleus, groseille. Ils se rendent au presbytère, au *convento*, apportant souvent au prêtre, qui, des légumes, qui, des provisions, qui, du bois, ou bien, parfois, se mettant à sa disposition pour exécuter les durs travaux de la maison; puis cette *faena* terminée, tous se rendent à l'église pour la messe de midi, et là, les malheureux s'agenouillent sur la pierre même, dans cet asile du miséreux, fait par lui et pour lui, où les chaises sont réservées aux blancs, balbutient des prières, s'appliquent à des signes de croix compliqués, tandis que s'accomplit le mystère dont ils ne peuvent comprendre le sens, attentifs seulement aux manifestations extérieures du rite, semblables, dans leur attitude dévote et recueillie, aux saints agenouillés qui encadrent l'autel, aussi insensibles qu'eux au charme véritable du sacrifice. Seul, parfois, le gémissement d'un enfant, serré dans quelque *manta*, s'élève, jetant dans le silence, comme une protestation, le cri de l'innocence.

L'Indien a la folie des fêtes religieuses. Il les célèbre avec une grande solennité, mais d'une manière toute extérieure et sans esprit chrétien, comme il célébrait autrefois la fête du soleil, au temps des Incas. Elles sont surtout pour lui une occasion de se livrer à la boisson. Chaque fête, surtout les plus importantes, la Semaine sainte et Pâques, la Fête-Dieu, la Noël, la Toussaint et la fête locale de la *Merced*, est suivie d'une orgie de huit jours. Pour chaque fête, les Indiens désignent l'un d'entre eux qui paie les frais d'ornementation de l'église. Cette espèce d'organisateur a le nom de *prioste*.

Pendant la messe où tous assistent, le *prioste* fait brûler des plantes odoriférantes devant l'autel; puis, la cérémonie finie, il s'en retourne à sa maison, suivi de tous ses amis et connaissances, et là commence la vraie fête, la seule qui compte pour les Indiens, la *funcion* ou l'*obligacion*, comme ils disent. Le *prioste* a fait dresser dans son *patio* une espèce de grande tente d'*esteras*, avec des bancs pour les invités et un nombre plus ou moins considérable de barils de *chicha* ou d'*aguardiente*. Enfin, il a fait venir trois ou quatre musiciens avec tambour, fifre et grosse caisse, qui joueront sans

repos, tant que la fête durera, toujours le même air monotone et bruyant. Alors arrivent de tous côtés les *jochantes*, c'est-à-dire ceux qui contribuent à la fête, et celle-ci commence. Pendant huit jours, on boit et on danse. Chacun apporte son écot, la *jocha* (une poule, un baril, un cochon d'Inde), à charge pour le maître de la maison de payer la même *obligacion*, quand ce sera le tour du *jochante* de donner une fête. Cette obligation est pour les Indiens un devoir sacré. Un Indien qui y a failli est un maudit; il n'aura personne à son enterrement pour lui dire : « Que la terre te soit légère ! » et, avant sa mort, il sera l'objet de l'exécration publique. L'obligation se paie avec intérêt, suivant le temps qui s'est écoulé entre les deux fêtes. Et ainsi vont les fêtes, toujours plus orgiaques. Les Indiens ont un désir ardent de faire des fêtes qui éclipsent toutes les fêtes antérieures. Cette folie pousse certains malheureux à travailler une année entière, en se refusant tout l'indispensable avec acharnement, même le dimanche (étrange contradiction) ! Alors vient la fête, les voilà *priostes*, et, en huit jours d'orgie, le fruit d'une année de travail est englouti !

Certaines fêtes s'accompagnent de cérémonies vraiment païennes. La Fête-Dieu, par exemple, est signalée par la chorégraphie étrange des *Danzantes*, véritable ballet héliaque dont Stübel a donné la description [1]. Pour la fête des Innocents, l'habitude est de courir par les rues, en une mascarade qui rappelle un peu notre mardi-gras. Les Indiens, au siècle des Incas, offraient aux morts des liqueurs et des aliments, pour que ceux-ci pussent boire et manger. Leurs descendants ont conservé cette coutume. Le Jour des Morts, ils s'asseoient au milieu de l'église, une bouteille de *chicha* ou d'*aguardiente* devant eux; autour d'eux, de petits pains qu'ils arrosent consciencieusement. Ils donnent à manger aux âmes, tout en priant pour elles : offrande et prière, paganisme et christianisme !

Les Indiens ont en effet un grand culte des morts. Le décès d'un parent s'accompagne de cérémonies intéressantes. En général, à cause de leur pauvreté, les Indiens n'usent pas de cercueil. Ils ficellent le cadavre sur une planche ou sur un *chahuar-quiru*, c'est-à-dire une claie faite de la tige arborescente de la *cabuya*. Le défunt ainsi ficelé est couché au milieu de sa cabane. Tout autour,

1. Cf. *Die Volkauberge von Ecuador*, Berlin, 1897.

les parents allument des chandelles ; l'on apporte un ou plusieurs barils de *chicha*, et la veillée (*velorio*) commence pour durer toute la nuit. Tous les voisins y assistent. Alors c'est vraiment une orgie en règle. Le lendemain, on jette le cadavre en travers du dos d'un âne, pour aller à l'église et, de là, au cimetière qui est parfois à deux ou trois heures de distance. Rien de plus lugubre que ce cortège. Le cadavre oscille, les pieds et la tête montant et descendant alternativement, comme les plateaux d'une balance, par suite du mouvement de la marche, tandis que, par derrière, les femmes, les parents, sur un ton de mélopée étrange et monotone, plainte et chant funèbre tout à la fois, célèbrent naïvement les vertus du mort et déplorent sa disparition. Au cimetière, pendant que la fosse se creuse, les gémissements psalmodiés continuent ; puis, une fois le corps descendu dans la tombe, le plus proche parent s'approche et, pleurant, jette sur le corps quelques poignées de terre, et après lui, les proches et les amis du défunt font de même. La fosse comblée, tous s'en vont, et, coutume singulière dont ils ignorent eux-mêmes le sens, se baignent dans le premier ruisseau qu'ils rencontrent. Parfois, ils renouvellent cette cérémonie huit jours de suite.

D'ailleurs, les superstitions de toutes sortes abondent chez les Indiens. Le sorcier, l'*adivino*, joue un grand rôle parmi eux. Ont-ils perdu, ou leur a-t-on dérobé quelque objet? Ils vont le consulter. Il se fait payer cher, mais jouit d'un prestige incontesté. Pour le garder, il use de ruse. De temps à autre, il vole lui-même une poule, un mouton, un *poncho*, etc... et le cache dans un endroit déterminé, une *quebrada* éloignée, par exemple. Le propriétaire ne tarde pas à venir demander les lumières du sorcier. Celui-ci suspend un grand linge blanc, devant lequel il place une bougie allumée, et commence une série d'incantations en vertu desquelles la flamme doit s'incliner dans la direction du lieu où se trouve l'objet perdu ou volé. Au bout d'un certain temps, le malin adivino souffle adroitement sur la flamme, de façon à lui donner l'inclinaison voulue ; puis, l'œil perçant, regarde à travers la muraille dans la direction donnée, et, d'un ton solennel, inspiré, indique le point précis où l'intéressé, ravi, va retrouver son bien.

L'Indien a une grande foi dans les songes et certains signes extérieurs. Voir en rêve un serpent, mauvais augure. Certains chants

d'oiseaux sont favorables. D'autres annoncent un malheur. Quand un chien pleure, c'est signe de mort prochaine ; quand les cochons d'Inde s'agitent beaucoup dans la case, ce sont les morts qui reviennent. Mardi et vendredi sont jours néfastes. Avant de se coucher, parfois, l'Indien met dans un trou de sa case de la viande, de la nourriture « pour que la maladie de la nuit ne le saisisse pas ! » Il n'est pas rare de rencontrer des Indiens qui invoquent encore les montagnes. Ainsi, quand un Indien part en voyage, il se recommande à *Taita Chimborazo* et à *Mama Tingurahua*, les deux géants de la Cordillère, près de Riobamba. Comme les Incas et, rapprochement curieux, comme les indigènes du sud de Madagascar (*Baras*, *Antandroy* et *Antanosy*), les Indiens, arrivés au terme d'un mauvais passage, jettent à côté de la route un petit caillou, pour rendre grâce au génie du lieu qui les a protégés. C'est là l'origine des petits monceaux de cailloux assez régulièrement disposés qu'on rencontre, çà et là, dans les *puertos* dangereux. En voyage également, de temps à autre, pour se rendre favorable je ne sais qui ni quoi, l'Indien fait un nœud dans les touffes de paille du *paramo*. Coutumes étranges, dont l'origine se perd vraisemblablement dans la nuit des temps; vestiges mystérieux d'un passé qui ne l'est pas moins !

Tels sont, dans leurs grandes lignes, le genre de vie, l'état social, les croyances de l'Indien. On comprendra mieux, après cet exposé rapide, cet être, à la fois si simple et si complexe, ses défauts et ses vices; on verra dans ceux-ci une conséquence logique et nécessaire des misères supportées et non le signe d'un naturel primitivement mauvais, et l'on comprendra que l'abjection de ces malheureux doit exciter non pas la répulsion, mais une immense pitié !

Descendant d'une race sans cesse opprimée, chargé d'une hérédité de trois siècles de mauvais traitements et de vie misérable, l'Indien a l'allure et le caractère des êtres longtemps asservis. Son regard garde, reflet indélébile du passé, l'hébétude de l'esclave. Sa politesse excessive est empreinte de servilité. Craintif et sournois, il n'a pas conscience de sa dignité d'homme; il est incapable de fierté devant le fort, inaccessible à la pitié devant le faible; il ignore la fraternité. Privé de tout confort et, le plus souvent, de l'indispensable, il résiste rarement à la tentation de dérober ce qui le tente. Il est rare qu'un Indien sorte d'une maison sans emporter,

caché sous son *poncho*, quelque menu objet qui a attiré son attention, un clou, un morceau de corde. Par contre, vis-à-vis de ses congénères, il est honnête. La case de l'Indien n'a pas de serrure. Quand le maître est absent, elle reste ainsi ouverte, preuve de la confiance réciproque.

L'Indien est menteur de naissance, un peu à la façon des enfants toujours maltraités et battus. Ne connaissant aucune des jouissances élevées de la civilisation, il use et abuse de la seule jouissance qui s'offre à lui : le bien-être artificiel que donne l'alcool. On peut affirmer sans exagération que tout Indien, homme ou femme, est plus ou moins alcoolique.

Futile, incapable de s'attacher à un travail suivi, de produire un effort continu, l'Indien est un serviteur volage, irrégulier, disparaissant dès qu'il a amassé quelque argent et même sans prétexte. Son immoralité ne tient pas à une nature vicieuse originellement. Vivant de la vie de la bête, il a, de celle-ci, toute l'impudeur inconsciente. D'ailleurs, la promiscuité de la case, où toute la famille vit en commun, en est la cause première. Intelligence obscure, non encore éveillée ou plutôt étouffée par la misère, atrophiée par l'alcoolisme, l'Indien est incapable de s'élever à une conception abstraite. Sa religion est grossièrement anthropomorphique. Son goût artistique est nul. Quelques figurines informes en constituent la seule manifestation. Moqueur, malicieux, doué d'un réel talent d'imitation, il ne sait que mimer les actes auxquels il assiste et qui le frappent, sans y ajouter rien de personnel. Capable d'accomplir et de bien accomplir une tâche, même assez compliquée, pourvu qu'elle soit sans cesse identique, il ne peut faire une besogne qui demande quelque initiative.

Moins paresseux qu'indolent, l'Indien voit seulement dans le travail le moyen d'assurer sa précaire existence et non de la rendre plus humaine, d'améliorer son sort. Son idéal de bonheur est étroit. Il ne cherchera jamais par lui-même à l'élargir. Livré à ses seules forces, esclave de la routine, il vivra comme a vécu son père, dans la même misère, dans la même ordure, sans chercher à s'émanciper par un effort intelligent, analogue en cela aux bêtes dont l'industrie reste immuable, ou, du moins, il se perfectionne si lentement que nous ne pouvons nous en rendre compte.

Attaché comme tous les peuples primitifs à sa case misérable,

l'Indien reste là où il est né, inquiet, dès qu'il s'éloigne de son foyer. L'esprit d'aventure et l'esprit d'innovation qui, dans un peuple, développent le commerce, produisent la richesse et la prospérité, lui font défaut. Le progrès se déroule autour de lui, sans qu'il cherche à en profiter, sans même qu'il semble s'en apercevoir, impassible et immuable, conservant sa langue primitive que trois siècles de domination espagnole n'ont pas fait disparaître, construisant ses habitations avec les mêmes matériaux, sur le même modèle que ses premiers ancêtres, portant le même costume, usant des mêmes procédés de culture et de fabrication. La description de La Condamine, écrite il y a un siècle, est encore exacte de tous points aujourd'hui. Peut-être, à force de patience et de douceur, serait-il possible d'éduquer, d'élever graduellement cette race stationnaire et figée, de la sortir de sa vie purement animale, en un mot d'en faire une race d'hommes. Quelques loyales tentatives isolées, essayées dans ce but, ont échoué; mais, peut-être, cet insuccès tient-il plutôt à la méthode employée, à un découragement hâtif, qu'à l'impossibilité d'agir sur ces malheureux.

---

# NORDENSKJÖLD AMÉRICANISTE

Par M. Henri Froidevaux,

Membre de la Société des Américanistes.

---

Quand, au moment où elle s'est constituée, la Société des Américanistes de Paris a nommé membre correspondant le baron Adolphe-Erik de Nordenskjöld, ce n'est pas à l'illustre explorateur des régions arctiques qu'elle s'est proposé de rendre hommage, mais au savant qui a exécuté sur une terre de l'Amérique boréale, le Groënland, deux voyages intéressants à divers titres, et dont plusieurs publications se classent parmi ces livres de chevet auxquels est toujours obligé de se reporter l'historien de la géographie du Nouveau Monde.

C'est pour étudier les glaciers du Groënland occidental que le professeur Nordenskjöld s'est, en l'année 1870, lancé pour la première fois à l'intérieur de cette partie avancée des terres américaines du nord. Parti du fiord d'Auletsivik, près de la baie de Disco, tandis qu'Édouard Whymper avait déjà, quelques années auparavant (1867), choisi le fiord de Jakobshavn comme point de départ pour une expédition du même genre, Nordenskjöld, plus heureux que son devancier, parvint à franchir la lisière des glaciers ; s'étant avancé jusqu'à près de 80 kilomètres vers l'est, en compagnie du botaniste Berggren, il constata (comme l'avait déjà fait le Dr J.-J. Hayes en 1860, en partant du port Foulke) que tout le pays, à perte de vue, était couvert d'une épaisse couche de glace dans la direction de l'est, sans qu'aucune montagne, aucun rocher en vînt interrompre la blanche monotonie.

Fallait-il en conclure que tout l'intérieur du Groënland est recouvert de glace ? Pour plusieurs raisons, Nordenskjöld ne le pensait pas. Les glaciers devaient, selon lui, ne former qu'une ceinture sur le littoral de la « Terre Verte » ; après s'être dépouillés de leur

humidité en traversant cette ceinture, les vents marins devaient arriver plus secs et plus chauds à l'intérieur du pays, où il ne devait pas par conséquent se former de glaces. C'est pour soumettre cette théorie au contrôle de la réalité et pour mener à bonne fin d'autres recherches d'ordre scientifique que Nordenskjöld entreprit, en 1884, — c'est-à-dire après le mémorable voyage de la Véga (1878-1879) et la découverte du Passage Nord-Est, — un nouveau voyage à l'intérieur du Groënland.

A l'intérêt que présentaient ces études scientifiques se joignait d'ailleurs, pour l'illustre savant d'origine finlandaise, un intérêt aussi considérable d'ordre historique et archéologique. Il s'agissait de rechercher l'emplacement de ces anciennes colonies scandinaves, de ces fermes assez nombreuses que l'histoire traditionnelle rapporte avoir existées pendant plusieurs siècles, et jusqu'au XIIIe siècle encore, sur la côte occidentale et surtout sur la côte orientale du Groënland. Hans Egede, Peder Olsen-Walloe et bien d'autres, au XVIIIe et au XIXe siècle, en avaient déjà trouvé de nombreux vestiges ; et Graah, en 1829, après avoir cherché jusque par 63° 18′ de latitude nord les traces des anciens établissements scandinaves, avait estimé, comme naguère Eggers, qu'il fallait poursuivre les investigations sur l'Österbygd, non sur la côte orientale, mais bien sur la côte occidentale du Groënland, sur l'emplacement de Julianeshaab. Ce n'est pas là, toutefois, que Nordenskjöld a découvert quelques débris de ces établissements, mais bien sur le littoral oriental, au sud du cercle polaire arctique, auprès du port auquel il a donné le nom de « port du roi Oscar II » ; les vestiges qu'il y a relevés, la présence de la *potentilla anserina*, fréquente en Scandinavie, mais ne se rencontrant au Groënland qu'à proximité des établissements européens, indiquent d'une manière certaine que ce point a été naguère habité, sinon d'une manière permanente, du moins de temps à autre, par des Scandinaves. Toutefois, très prudemment, Nordenskjöld se refusa à y voir les ruines du gärd d'Eric le Rouge ; c'est ailleurs, près de N. Kagsiarsuk, que le capitaine Daniel Bruun devait, en 1894, retrouver les restes de Brattahlid.

A tous les autres points de vue, l'expédition dirigée au Groënland par le baron de Nordenskjöld en 1884 a donné des résultats en contradiction formelle avec les théories du savant voyageur ; aussi n'a-t-il pas hésité, après s'être avancé jusqu'à environ 180 kilomètres

à l'est de la baie d'Auleitsivik, à emprunter au Dr Hayes l'expression de « Sahara de glace » et à s'en servir à son tour pour caractériser l'intérieur du Groënland. Quelle confirmation éclatante Frithiof Nansen a, en 1888, donné à cette opinion nouvelle énoncée par Nordenskjöld dans ses premiers rapports, puis de nouveau contredite par lui dans son ouvrage intitulé *La seconde expédition suédoise au Grönland* (page 114, note 2), il n'est pas besoin de le rappeler ici ; mais il convient par contre de signaler que ces recherches archéologiques et historiques ont contribué à donner une activité nouvelle aux remarquables travaux que les Danois avaient, depuis longtemps déjà, commencés sur le sujet, et dont les derniers résultats sont consignés dans les *Meddelelser om Grönland*.

Ces études scientifiques, historiques et archéologiques, faites sur les lieux mêmes, ainsi que ses recherches comparatives sur les Tchouk-tchis et sur les Esquimaux de Port-Clarence (juillet 1879)[1] suffiraient pour mériter au célèbre explorateur arctique la reconnaissance des Américanistes; des recherches sur certains points de l'histoire de la géographie et de la cartographie, et la publication des deux importants recueils qui s'appellent le *Fac-simile Atlas* et le *Periplus* ajoutent encore aux services rendus par lui à nos études. Ces reproductions, ici des principales cartes gravées des xve et xvie siècles, de l'époque de transition entre le moyen âge et la Renaissance, là des principaux portulans que nous avons conservés du moyen âge, et aussi de vieilles cartes marines gravées, pour ne pas être spécialement destinées aux Américanistes, constituent cependant pour eux de précieux instruments de travail, tirant une partie de leur valeur de leur juxtaposition même, en tirant plus encore des substantielles notices dans lesquelles Nordenskjöld a abordé les problèmes les plus délicats peut-être de toute l'histoire de la cartographie.

Ce côté un peu spécial de la carrière scientifique de l'illustre explorateur, le grand public ne le connaît guère ; c'est cependant pour nous, Américanistes, celui qui nous touche directement. Aussi n'avons-nous pas hésité à y insister quelque peu. Là comme ailleurs, en effet, Adolphe-Erik Nordenskjöld s'est fait une place ; nous avions le devoir de le rappeler.

1. *Voyage de la Véga*, trad. Rabot et Lallemand, t. II.

# LE CONGRÈS DE NEW-YORK

Par M. Léon Lejeal,

Délégué du Ministère de l'Instruction publique
et de la Société des Américanistes au XIII^e Congrès international.

---

Comme il avait été décidé, en 1900, à Paris, le XIII^e Congrès des Américanistes s'est tenu du lundi 20 au samedi 25 octobre 1902, à New-York. La charge de réunir nos assises internationales sur le sol du Nouveau Monde, déjà exercée, lors du Congrès de Mexico, par l'Amérique latine, revenait légitimement, cette fois, à l'Amérique anglo-saxonne. Quant au choix de New-York, il se motivait assez par le nombre et la valeur des institutions que l' « Imperial City » a consacrées à la science américaniste. C'est l'Université Columbia qui possède aujourd'hui le plus d'étudiants en ethnographie et antiquités américaines [1] : cinquante cinq, m'a-t-on dit, pour la dernière année scolaire, groupés autour de M. Franz Boas qui, il y a sept ans, inaugurait cet enseignement avec deux élèves. D'autre part, cette « North Pacific Coast Expedition », qui a renouvelé ou complété toutes nos données sur l'Amérique du Nord-Ouest, fut une entreprise purement new-yorkaise. Enfin, les lecteurs de ce *Journal* n'ignorent pas le bel essor pris, en ces derniers temps, à l'*American Museum of Natural History*, — « the Natural », comme disent là-bas les gens du peuple qui le connaissent et le fréquentent. — par les collections américanistes.

Ainsi rien de plus juste qu'une telle désignation. Ceux qui l'avaient mise en avant se doivent féliciter de leur initiative. Elle a soulevé, des deux côtés de l'Atlantique, l'unanime assentiment. En

1. Depuis que ces pages ont été écrites, Columbia University s'est enrichi d'une nouvelle chaire, plus spécialement archéologique. Sur cette fondation nouvelle, voir la Chronique du présent numéro.

Europe, l'Allemagne, l'Angleterre, la France, la Hollande, l'Italie et la Suède, soit par leurs gouvernements, soit par leur sociétés spéciales, ont répondu à l'appel. Outre mer, le Dominion, la plupart des États latins (sauf le Brésil et le Chili, dont l'abstention, en pareil cas, étonne autant que celle de l'Espagne) étaient aussi représentés. Aux États-Unis, le succès tint du triomphe : trois cents adhésions, dont la liste comprenait, à côté des professionnels les plus qualifiés, des savants voués à d'autres études, des membres de l'enseignement, des publicistes, des hommes d'affaires, des gens du monde (et, parmi ceux-là, beaucoup d'adhérentes qui assistèrent, en grand nombre, aux réunions). En outre, et le fait est peut-être aussi caractéristique que l'empressement du public cultivé, l'autre public, le *grand* public, — celui qu'on rencontre, trop souvent, ailleurs, assez indifférent aux événements scientifiques, — n'a marchandé, en la circonstance, ni son intérêt, ni sa sympathie. J'en veux pour preuve le soin avec lequel, pendant plus d'une semaine, à l'époque où le procès Molyneux battait son plein, passionnant l'opinion, la presse de l'Union tout entière trouvait des loisirs et de la place pour recueillir nos faits et gestes, voire nos.... photographies. On vérifie là, à mon sens, l'assertion de Bourget ; on sent l'unanime instinct de ce peuple, qui se lasse d'être appelé un peuple jeune et qui cherche, en remontant vers le passé, non point à se fabriquer des titres de noblesse ou des traditions, mais à resserrer le lien qui l'attache à son sol natal. Par la même tendance s'expliquent, et la réception somptueuse faite là-bas aux Américanistes européens (ces choses-là sont, du reste, courantes au Pays du Dollar), et la franche cordialité que nous témoignèrent tous nos confrères des deux Amériques. C'est de cet accueil surtout que nous leur sommes reconnaissants. Pour ma part, je ne me souviendrai d'eux que comme on pense à des amis trop lointains.

Notre séjour en Amérique s'est divisé en deux périodes distinctes : la session proprement dite à New-York, durant la troisième semaine d'octobre ; puis, à partir du lundi 27, une excursion collective, favorisée par l'incomparable douceur de « l'été des Indiens » et qui nous entraîna successivement à Philadelphie, Washington, Pittsburg, Cincinnati, Chicago. Dans la première de ces villes, sous la conduite de M. Clarence Moore, nous visitâmes les collections de l'Académie des sciences naturelles, et, guidés

par le Dr St. Culin, le Musée universitaire d'ethnologie et d'archéologie, plus attrayant encore aujourd'hui qu'autrefois, grâce à l'issue des deux expéditions Wanamacker. A Washington, MM. W. J. Mac Gee et Holmes voulurent bien nous faire les honneurs du Musée national, de la « Smithsonian Institution » et du Bureau d'Ethnologie, — ce berceau de la science américaniste en Amérique (comme le définissait si heureusement mon compagnon de voyage, le professeur Karl Von den Steinen). A Pittsburg, nous attendait le Dr Holland, qui nous montra les richesses toute récentes, mais considérables déjà, du *Carnegie Museum*. A Chicago, le *Field*, — dernier reste, mais combien digne de rester ! — de la grande « World's Fair » de 1893, nous offrit ses séries uniques d'ethnographie de la Race Rouge, classées par M. Georges A. Dorsey. Entre temps, l'initiative du Dr Miles, fondateur de la « Ohio Archaeological Society, » nous avait valu une journée de campagne exquise et très profitable pour l'archéologie, au pied du vénérable *mound* de Fort-Ancient, près de Columbus. En outre, malgré les soucis de la grève de Pennsylvanie, — question brûlante ! — le président Roosevelt nous avait, avec beaucoup de bonne grâce, accordé audience. Revenue à New-York, la petite caravane repart, un peu amoindrie, pour Boston et Cambridge, à l'appel du professeur Putnam qui nous introduit au *Peabody Museum*, caché sous la verdure d'un des plus beaux parcs de Harvard College. Enfin quelques-uns d'entre nous se donnent le plaisir de pousser jusqu'à Salem, attirés par le spectacle de la vie provinciale aux États-Unis et par les vitrines où M. Morse, conservateur du *Musée de marine des Indes orientales*, a groupé toute une suite de comparaisons curieuses entre l'art décoratif de l'Amérique ancienne et celui de l'Extrême-Orient. Mais chacune de ces étapes fournirait aisément la matière d'un article particulier. Et c'est le Congrès, ce n'est pas notre pèlerinage de 3.200 kilomètres aux sanctuaires majeurs de l'Américanisme, que je me suis chargé de raconter.

Le Congrès, sous la présidence d'honneur du duc de Loubat et la présidence effective de M. Morris Jesup [1], a tenu deux séances régu-

1. Rappelons ici la composition du Bureau :
*Vice-Présidents :* MM. Putnam (États-Unis) ; Juan B. Ambrosetti (République

lières par jour, dans le très beau « Lecturer Hall » de l'*American Museum*. En général, la séance du matin durait de dix heures et demie à une heure, précédée d'une promenade à travers les galeries, où le « curator » compétent fournissait aux visiteurs les renseignements nécessaires sur le département confié à sa garde. Là encore, nous avons beaucoup appris, beaucoup vu de nouveautés. La seconde séance, après *lunch*, nous menait de deux heures à cinq heures et même cinq heures et demie. Laborieuses journées, on le voit, — mais que réconfortaient, qu'égayaient d'amicales soirées, offertes, à tour de rôle, par les organisateurs du Congrès et les principaux « officiers » du *Museum*.

La physionomie des débats relève de l'anecdote. Je me borne donc à noter, entre des orateurs si différents par l'origine, la bizarrerie des contrastes. Elle s'accuse surtout entre ceux des États-Unis et ceux de l'Amérique espagnole. La facilité de parole est égale chez les uns et chez les autres. C'est ordinairement d'abondance et sans notes qu'ils font, tous, leurs communications. Mais l'homme de science anglo-saxon parle avec sobriété, sans recherche d'effet. Une pointe d'esprit ou, plutôt, d'*humour* est le seul ornement. Voici, par contre, le congressiste de Mexico ou de Lima, grandiloquent, verbeux, périodique et sonore, même lorsqu'il emploie l'anglais ou le français. Et la prolixité de celui-ci nous repose de la concision des autres.

Quant aux résultats de ces longues séances qui importent ici beaucoup plus que leur aspect, nous avons pu, tout de suite, apprécier l'utilité d'une disposition prise par le Bureau, dès son premier colloque. En conformité de cette décision, provoquée par M. de Loubat, chaque vice-président national fut prié de résumer, à son jour de présidence, les principaux événements accomplis en son pays, dans le domaine de l'Américanisme, pendant les deux ans écoulés depuis la session de Paris. Pareil compte rendu fut demandé aux délégués des grands

Argentine) ; Chavero (Mexique) ; Von den Steinen (Allemagne) ; Stolpe (Suède) ; Lejeal (France). — Chacun de ces vice-présidents fut, à son tour, appelé à présider une séance générale du Congrès. Le même honneur fut fait au représentant de la Hollande, M. L. Van Panhuys, et au délégué anglais, A. P. Maudslay. — *Secrétaire général* : M. Marshall H. Saville. — *Trésorier* : M. Harlan I. Smith.

musées et sociétés de l'Union, pour les progrès récents de l'établissement qu'ils représentaient. A cette méthode nous avons dû quelques excellents exposés, féconds en vues d'ensemble, et que j'espère bien retrouver dans le Recueil des Actes de la Session. On devine quels précieux détails peuvent renfermer le bilan des opérations du Bureau d'Ethnologie, dressé par l'ethnologiste « en charge » lui-même, M. J. W. Mac Gee, ou le récit de l'expédition Jesup, présenté par ses deux chefs, MM. Boas et L. Krœber.

Vers la fin du Congrès, le Bureau eut à se concerter de nouveau, pour examiner les questions prévues à l'article 13 du règlement international. D'après ce texte, il n'avait à s'occuper que du sort de la XV^e^ session, — session américaine, — de 1906. C'est Buenos-Ayres qui la recevra [1]. Mais le Bureau de New-York a tenu à s'associer au vœu du Congrès de Paris qui chargeait l'Allemagne du soin de la XIV^e^ convocation. Il a appris avec plaisir la formation d'un comité préparatoire allemand, composé de MM. le comte Linden, Von den Steinen et Eduard Seler, et le choix de Stuttgart comme siège probable de la réunion de 1904. De plus, il a exprimé le vœu que La Haye, ou Amsterdam, et Lisbonne réclamassent prochainement leur tour. Œuvre essentiellement française, l'œuvre des Congrès est donc, plus que jamais, assurée de l'avenir. La *Société des Américanistes de Paris* ne peut qu'enregistrer le fait avec satisfaction.

La tâche pratique du Congrès ainsi résumée, on est assez embarrassé pour indiquer ce qu'il aura laissé dans l'ordre de la doctrine, quand on considère le nombre total des mémoires déposés [2]. Aucune des assemblées précédentes n'en avait autant reçu. A en distraire la dizaine d'envois qui, en l'absence des auteurs, n'ont pas été lus, comme le veulent les statuts, nous avons eu plus de quatre-vingt-dix communications à entendre, — en douze séances ! Louable en ce qu'elle prouve l'activité laborieuse des adhérents, cette surabondance est à déplorer comme cause de temps dépensé et d'attention dispersée, parfois, en pure perte. Combien de fois le « chairman » en fonctions ne fut-il point obligé par l'implacable horloge d'étrangler une discussion intéres-

1. Motion de Don Juan B. Ambrosetti.
2. Exactement cent deux !

sante, pour faire place à d'insignifiants travaux, portés à l'ordre du jour. Et malgré ces rigueurs, de l'encombrement quelques chercheurs consciencieux ont été finalement victimes, qui, le samedi soir, à l'heure de la clôture, n'avaient encore pu dire ce qu'ils s'étaient dérangés pour venir dire. Il y a là un inconvénient sérieux contre lequel les prescriptions réglementaires sont impuissantes, à New-York comme en Europe. La commission d'examen, destinée, dans tous les congrès, à écarter du grand jour de l'audition publique les élucubrations fantaisistes, ne peut exister que sur le papier. Où trouverait-elle, dans le très court délai qui sépare de l'ouverture d'une session le dépôt des mémoires, le moyen d'examiner consciencieusement ceux-ci ? Et cette impossibilité matérielle mise de côté, quels commissaires oseraient s'attribuer la compétence nécessaire pour connaître de toutes les questions qui forment le champ de l'Américanisme ?

Le mal dont il s'agit ne comporte qu'un remède : le développement de notre esprit scientifique. A la longue, tous comprenant, parmi nous, que les faits américains demandent à être examinés en eux-mêmes et pour eux-mêmes, personne n'osera plus aborder d'ambitieux sujets, tels que « le *Phénicianisme* des langues américaines (!) » ou la « *Non-parenté* (sic) du japonais et de certaines langues asiatiques avec les langues du groupe Maya », ou encore « le Culte du Soleil dans l'Inde, la Perse et le Mexique anciens ». On évitera également de découvrir l'Amérique, c'est-à-dire de reprendre des études déjà faites sur des points connus et qui ne peuvent rien apporter de nouveau. Ici, nous pensons à certain mémoire féminin sur la confession et les rites pénitentiels dans l'Anahuac, qui n'était guère qu'une compilation, au surplus habile et agréable, de Sahagun et de Torquemada ; nous pensons à un autre centon, assez indigeste celui-là, des chroniques hispano-péruviennes, intitulé : « *Cuzco, la cité céleste* ». Quant au travail sur le « Pétroglyphe de Smith-Ferry (Pennsylvannie) », assez mal accueilli par de certains auditeurs, il ne méritait pas semblable sévérité, puisqu'il révélait au moins un monument inconnu jusqu'ici. Le tort de l'auteur (que quelques-uns lui firent durement sentir), c'est de s'être exagéré l'importance de sa révélation et d'avoir ignoré [1] la longue série de sculptures et

1. Son silence à ce sujet a paru d'autant plus singulier en pareil lieu que

pictographies sur pierre, retrouvées, cataloguées, analysées depuis trente ans par les spécialistes. Pour écrire un bon mémoire, il n'est pas indifférent de connaître la littérature du sujet choisi. Fuyons aussi les dissertations tendancieuses à trop visible allure de thèse. Celles-là ne sont point toujours, cependant, ennuyeuses ou inutiles. Celle du Dr Juan Ferraz, sur la langue Quiché, ne nous a, sans doute, point convaincus de l'origine artificielle du Maya-Quiché et de sa fabrication, en quelque sorte volontaire, par des Précolombiens désireux d'un Volapük. Du moins les ingénieux rapprochements phonétiques du linguiste de Costa-Rica, entre la langue Quiché et les différentes familles dialectales du Maya et du Nahuatl, serviront-ils aux philologues, contre l'auteur lui-même. D'autre part, se demander avec M. Culin (*The Ethnic significance of Games in Reference to New and Old World Cultures*) si les civilisations asiatiques n'ont point recueilli quelques éléments américains, n'est-ce pas réagir contre le préjugé néfaste et séculaire qui fait de l'Ancien Monde la source unique et nécessaire de toute civilisation ?

Mieux vaut encore discuter des idées fausses ou des théories contestables que de se quereller sur des mots. Et ce fut bien, je suppose, une querelle de mots, le tournoi oratoire engagé par MM. Mac Guire, Dellenbaugh et A. F. Chamberlain, les trois champions du vocable « Amerind » que les anthropologues de Washington (entre autres le regretté Powell) ont récemment introduit dans la langue scientifique, pour désigner les populations aborigènes du Nouveau Continent. Je renonce à décrire la protestation narquoise du professeur Starr qui se proclama solennellement « anti-amerindian », aux rires de l'assistance ; l'indignation plus grave du professeur Boas, qualifiant de « monstre » le nouveau venu, que M. Holland avait dénoncé comme un nouveau crime du « délire philologique » ; et j'avoue ne pas trop comprendre cette levée de boucliers. Par sa composition, « Amerind » relève de la tératologie, soit ! Mais « Amerind » ne choque pas plus que *sociologie*, cet hybride gréco-latin, et, selon la remarque judicieuse de M. Putnam, l'emploi d' « Amerind » n'a rien de dangereux ni de subversif, pourvu qu'il n'ait point la prétention de nous imposer

l'*American Museum* a récemment acquis et venait d'exposer dans ses galeries du second étage un des plus célèbres pétroglyphes de la Guadeloupe.

comme acquise l'unité ethnique absolue des autochtones américains, sur laquelle les savants sont loin de s'accorder.

Cette longue logomachie ne figure qu'à titre d'intermède dans un ensemble très satisfaisant de « contributions » solides et des plus variées aux études américanistes. L'Amérique moyenne, antique et moderne, continue à captiver l'attention d'un grand nombre de nos confrères, — curiosité trop explicable. Elle avait inspiré, à elle toute seule, trente-deux mémoires qui remplirent un jour entier de notre session (le vendredi 24 octobre). Tous, même des meilleurs, ne pourront, j'en ai peur, être reproduits au Compte Rendu. Aussi pensé-je rendre service au lecteur en retenant ici quelques noms et quelques titres. Pour M. Marshall H. Saville (*The Cruciform Structures at Mitla*) pour MM. Maudslay (*Ruins of Yucatan*) et Starr (*The physical Features of South Mexican Indians*), une mention brève suffira ; car ces exposés nous étaient antérieurement connus, soit par des articles (celui de M. Saville) [1], soit par des livres (ceux de MM. Maudslay et Starr). Il est juste, toutefois, de constater le succès des merveilleux clichés yucatèques, exhibés par M. Maudslay, auprès d'un auditoire familier, pourtant, avec les planches du grand ouvrage, *Biologia Centrali. — Americana*. Même accueil pour les bustes d'indigènes, à l'aide desquels M. Starr a précisé devant le Congrès les conclusions formulées dans son album, paru il y a trois ans (*The Indians of Southern — Mexico*). D'autres mémoires mexicanistes avaient été imprimés d'avance et généreusement distribués par les auteurs. De ce nombre, citons : *The excavations in the Escalerillas Street* (*City of Mexico*) et *Explorations at Mount Alban*, par Leopoldo Batres ; — *Estudio sobre la raza Ayook ó Mixe y la langua hablada por ella* et *Indian Tribes of the State of Oaxaca and their Languages*, par Francisco Belmar ; — *Los signos de los dias en el Calendario de Palemke* par Alfredo Chavero. — M. Belmar s'est, on le sait, donné pour tâche d'appliquer à l'Oaxaca le programme d'ethnographie et de linguistique, jadis tracé par Orozco et Pimentel. La brochure de M. Chavero est une

1. La même remarque s'applique à peu près aux communications de M. G. V. Hartmann (*Archeological Researches in Costa-Rica* et *The Aztecs of Salvador*) et le plus long travail, lu à l'assemblée par le Dr Seler (*The Pictorial and Hieroglyphic Writing of Mexico and Central-America*), est, sur une question qu'il a, plus que personne, contribué à avancer, le résumé de ses publications récentes.

discussion des diverses interprétations auxquelles ont donné lieu les signes diurnaux palenquéens, depuis Pio Perez jusqu'à Gunckel, une comparaison nouvelle des divers systèmes de calendriers usités par les Précolombiens de l'Amérique moyenne ; enfin, une démonstration de l'identité du Calendrier de Palenque avec le comput des Mayas.

Quant à M. Batres, il venait présenter au monde savant, en qualité d'inspecteur du Service mexicain des Monuments Historiques, le procès-verbal des deux séries de fouilles opérées, par l'ordre du président Diaz, en 1900, sous la Calle de Escalerillas à Mexico, et, en 1902, à Monte-Alban. L'intérêt du premier de ces rapports s'augmenta pour nous, à l'examen de plusieurs très-belles pièces en or, en onyx, jade et turquoise, retrouvées pendant les opérations et transportées à New-York. Pour le second compte rendu, il complète les données fournies par Dupaix, Sologuren et Belmar sur Monte-Alban et, jusqu'à l'apparition d'une monographie plus scientifique, il constituera un numéro indispensable de la bibliographie des antiquités zapotèques.

M. Edward H. Thompson, ancien consul des États-Unis à Merida de Yucatan, et qui s'est fait un nom par l'exploration des « Chultunes » de Labná, ne nous a rien, cette fois, révélé comme découverte proprement dite ; mais son étude du temple de Chac-Mulun éclaircit singulièrement la technique de la polychromie Maya. Des ressources purement végétales, l'ignorance de toute combinaison par mélange, deux nuances de bleu, deux verts différents, un rouge franc et un rouge brun, un jaune, un noir et un blanc, tels étaient, selon M. Thompson, les éléments de la palette yucatèque. Le chromiste délayait ses couleurs avec une graisse huileuse, encore inconnue ; il les étendait sur les murailles stuquées à l'aide d'une fine brosse de poil. Cette description, si elle est exacte, assimile, pour les procédés, le peintre américain aux artistes monastiques, — décorateurs d'église, enlumineurs de manuscrits, — de l'époque médiévale, qui lui ressemblent aussi, parfois, pour la naïveté de la manière. Sans discuter ces conclusions, notons, en passant, que les recherches faites sur les fresques de Chichen-Itza par Miss Adela Breton, ont à peu près donné les mêmes résultats. Miss Breton nous avait, en outre, communiqué une intéressante géographie des mines d'obsidienne au Mexique, et, d'un autre Mexicaniste féminin

très apprécié, Mme Z. Nuttall, nous entendîmes, entre divers essais, une note, intitulée : *The ancient Mexican Name of a Constellation according two different Authors.*

Tout aurait-il été dit sur l'ancien Pérou ? Le groupe de ses fidèles était bien restreint, à côté du bataillon mexicain. A la philologie se rattache l'envoi du Dr Max Uhle [1], espèce de classification générale des idiomes parlés, au moment de la conquête, depuis la mer jusqu'à la Montaña. Attiré davantage par l'histoire de l'art, l'auteur du présent article s'est efforcé, à propos de la collection Sartiges du Trocadéro, et, plus spécialement, du beau « Vase à spondyles » qui en est le plus remarquable morceau, d'établir la monographie de l'Aryballe péruvien et de détruire les distinctions excessives, établies par M. Charles Wiener, entre la céramique du pays Chimu et celle des Plateaux. Enfin, notre ami, Gonzalez de la Rosa, obéissant à l'une de ses préoccupations familières, a cherché à démontrer, une fois de plus, l'existence d'une écriture chez les Incasiques et Préincasiques [2]. Et ce serait tout sur le Pérou, si le Congrès n'avait eu aussi la primeur de l'*Alt-Peruanische Kunst* de M. Arthur Baessler, grande iconographie, dont les deux éditions, allemande (Berlin, Asher) et anglaise (New-York, Dodds) paraissent destinées à remplacer sur nos tables de travail les planches insipides de Rivero et Tschudi, voire les albums de Reiss et Stübel. Il faut l'avouer, nos dissertations péruviennes, — qu'on me dispensera d'apprécier ! — ne pouvaient être qu'un hors-d'œuvre, et le second plat de résistance, après le Mexique, nous fut offert par le continent septentrional proprement dit.

Là, comme dans l'Amérique moyenne, la recherche s'étend des temps géologiques à l'ethnographie toute contemporaine. Aux sujets de la première catégorie appartenaient plutôt les lectures suivantes :

Blake (N. P.), *The Racial Unity of the Historic and Prehistoric Aboriginal People of Arizona and New Mexico ;*

Chamberlin (T. C.), *The Lansing Man :*

1. *On the Linguistic Features of Ancient Peru.* Un ordre du jour surchargé a empêché M. Uhle de produire son second mémoire : *Archeological Researches in Peru.*

2. De M. Gonzalez de la Rosa, je tiens à noter ici une autre communication, très goûtée, sur Toscanelli qui reproduit son travail de 1900.

Dorsey (George A.), *The Lansing Skull;*

Holmes (W. H.), *The Lansing Man. — The Relation of the Glacial Period to the Peopling of America;*

Hrdička (A.), *Somatological Notes on the Bones of the Lansing Man. — Physical Anthropology of the Indians of the Southwestern United States (Hyde Expedition);*

Mac-Clurg (Virginia), *The People of the Pueblos;*

Mac-Guire (J. D.), *Anthropology in Early American Writings;*

Moore (Clarence B.), *Archeological Research in the Southern United States;*

Osborn (Henri F.), *On possible Evidence of Early Pleistocene Man in America;*

Pepper (George H.), *Notes on the Art of the Pueblo Bonito (New-Mexico);*

Putnam (F. W.), *On the Archeology of the Delaware Valley;*

Smith (Charles H.), *The Early Civilisation of America;*

Williston (S. W.), *On the Lansing Man.*

De ces treize communications, cinq se réfèrent à ce que j'appellerai les demi-civilisations de l'Amérique ancienne, parmi lesquelles les conférences de M. Pepper sur sa campagne au Pueblo-Bonito, et de M. Clarence Moore [1], sur ses recherches archéologiques en Floride, m'ont surtout frappé. Entre l'art des deux régions, très éloignées et très différentes, les analogies saisissent au premier coup d'œil. Mais, rapprochement plus curieux encore, ces formes, ces décors communs aux deux centres septentrionaux, nous les connaissions de la veille, par la lecture de M. Ambrosetti, le vulgarisateur des antiquités *Calchaqui*. Tel ornement décrit par la turquoise sur les sceptres rituels, faits d'un tibia, que M. Pepper rapporta de « Kiwa-House » (la maison du trésor sacré du Pueblo-Bonito) a sa réplique, non seulement sur la poterie floridienne de M. Moore, mais dans les collections indigènes ante-historiques de Buenos-Ayres et lde la Plata. Ainsi, selon l'expression de M. Ambrosetti lui-même, les anneaux de la chaîne se multiplient et se soudent : chaque trouvaille nouvelle proclame avec plus d'évidence l'affinité des peuples mystérieux qui précédèrent les grands Empires historiques.

Sans sortir de la préhistoire, nous entrons dans des pays de

1. Lue, en l'absence de l'auteur, par M. Putnam.

moindre culture avec M. Mac-Guire. Il a recherché aux sources le détail du matériel anthropologique, entrevu ou recueilli et inventorié par les premiers occupants européens du sol des États-Unis, et il a tenté d'en déterminer la valeur documentaire pour la connaissance de l'aborigène. Car c'est ce dernier qui passionne la majorité de nos hôtes ; c'est lui qui aura eu les honneurs du Congrès. On a raconté plus haut l'interminable colloque engagé sur la façon de le nommer. C'est à lui que nous a ramenés M. Putnam, en exhibant les plus récentes découvertes réalisées dans la vallée de la Delaware. Après « l'homme de Trenton », voici son frère (aîné ou cadet, — *adhuc geologici certant !*), « l'homme de Lansing », sur lequel le programme n'annonçait pas moins de cinq études. Pour ou contre lui, douze congressistes, au moins, prirent la parole, s'escrimant à définir son âge (qui, d'après certains, ne saurait être inférieur à 8.000 ans), ses habitudes, sa parenté avec les derniers Peaux-Rouges contemporains. Bien des allégations contradictoires s'échangèrent.... Une tempête *autour* d'un crâne ! Mais quoiqu'il « parle tout seul » (selon l'amusante boutade de M. Dorsey), ce crâne du Kansas ne me dit rien. J'attendrai, pour en penser quelque chose, que nos anthropologues, Hamy, Boule et Verneau se soient prononcés sur les circonstances de son exhumation et la virginité du loess qui lui servait de lit.

Le défilé des professionnels de l'ethnographie moderne m'a laissé d'autres incertitudes encore plus cruelles. Si ingénieuse qu'elle soit, je suspecte la subtilité qui, de propos délibéré, prétend tout expliquer, comme si bien des faits n'étaient pas inexplicables et ne devaient demeurer provisoirement inexpliqués, en l'état fragmentaire de notre savoir. J'admire comment ce parti pris d'interpréter, appliqué aux cérémonies cultuelles, aboutit à ériger les croyances, très élémentaires et très vagues, d'un clan nomade en religion organisée, en théologie précise et complexe. Et lorsque je vois des observateurs, du reste estimables, recueillir sans contrôle certaines légendes, je me souviens, malgré moi, que notre Charlevoix, il y a trois siècles, les avait écartées déjà pour leur ressemblance avec la prédication des missionnaires [1]. Il y a là des erreurs de méthode

1. Je me permets de renvoyer ici aux deux études sur « a Pawnie Star Cult » et, par contraste, au travail de M. J. W. Fewkes (*The Hopi Earth Mother*).

qui faussent la recherche. C'est une autre erreur, à mon sens, que de s'obstiner à *transcrire*, dans la notation classique, des airs de musique indienne, au lieu de les *enregistrer* phonographiquement[1]. Pour transcrire son « Chant du Vieillard Omaha », M. Arthur Farewell a harmonisé, adapté, *arrangé*, en un mot et, s'il est sorti de là une mélodie exquise, j'en félicite cordialement M. Farewell ; mais je me refuse tout à fait à y chercher avec lui une « Significance » ethnique. Pourquoi, d'autre part, en matière d'iconographie, considérer toute œuvre indigène comme enveloppant, par nécessité, un symbole (dont le sens est à démêler, — d'où des traductions étranges, dignes souvent de Domenech et du *Livre des Sauvages !*) ? Dans la majorité des cas, ne s'agit-il pas plutôt d'une simple reproduction de la réalité, dénaturée par la maladresse de l'artiste ou ses traditions de métier ? Convention et symbolisme, voilà deux choses différentes que nous entendîmes souvent confondre à l'*American Museum*, malgré l'exemple fourni par l'un des exposés de M. Boas (*Conventionalism in American Art*). Au professeur de Columbia il n'est que juste d'associer un jeune gradué de Cambridge, M. Alfred M. Tozzer, qui est allé étudier sur place les « peintures de sable des Navajo ».

Les travaux dignes de rester sont, on le voit, en général, des analyses restreintes, à but modeste. Les philologues du Congrès ont fait le plus grand cas de celle du professeur A. F. Chamberlain (Clarke University). Elle était consacrée à la famille linguistique Algonquine, qui, dans le monde des « Amerind », tint, selon l'auteur, le rôle du grec et du latin dans l'ouest de l'Ancien Monde. J'y joindrai les monographies dues aux principaux missionnaires de la « Jesup North Pacific Coast Expedition », MM. Roland B. Dixon[2], A. L. Krœber[3], Harlan J. Smith[4], John R. Swanton[5] et Waldemar Bogoras. On a particulièrement remarqué et applaudi ce dernier, lorsqu'en des pages richement documentées, il démontra la parenté des mythes, des légendes, des préjugés popu-

1. C'est le procédé qu'avait employé, du reste, M. Thompson pour l'audition de ses « Maya Songs and Conversations ».

2. *The Languages of California* (en collaboration avec L. Krœber).

3. *The Indians of Northwestern California.*

4. *Shall-Heaps of the Lower Fraser-River* (*British Columbia*).

5. *Social Organization of the Haidas.*

laires dans la Sibérie nord-orientale et le Nord-Ouest américain. Désormais, la pénétration réciproque des deux Folk-Lores, les échanges d'idées d'une rive à l'autre de l'Océan, qu'on ne faisait que soupçonner, s'élèvent au rang de vérités certaines. Voilà l'un des plus brillants résultats de la campagne subventionnée par M. Morris Jesup. Aussi le Congrès a-t-il tenu à reconnaître, par un vote en forme, tant de services rendus à la science. Et c'est sur un triple hurrah en l'honneur de son généreux et distingué président que la XIII^e Session a été officiellement close, vers la septième heure du samedi soir. La nuit d'automne tombait lentement sur les arbres jaunis de Central Park. En se hâtant vers le banquet amical de S^t Denys Hôtel, les congressistes échangeaient des serments solennels. Par les « Dieux du Pulque », Herr Eduard Seler promettait à Don Juan Ambrosetti d'être son hôte à Buenos-Ayres en 1906, pendant que Master David Boyle de Toronto allumait sa pipe d'érable et me donnait rendez-vous, pour l'an prochain, à Stuttgart... Il n'y a plus de.... Pyrénées !

Janvier 1903.

---

# ACTES DE LA SOCIÉTÉ

## SÉANCE DU MARDI 3 JUIN 1902

Présidence de M. le Dr E.-T. Hamy, de l'Institut.

Après lecture et adoption du procès-verbal de la dernière séance, M. le Président annonce le décès de M. Thomas Wilson et fait l'éloge de ce savant. Une lettre de condoléances sera adressée à sa femme au nom de la Société, par les soins du Secrétaire général.

M. le Dr Hamy communique une lettre de M. Sophus Bugge sur une inscription runique, qui, découverte en 1817, daterait de 1040 à 1050 et consacrerait la mémoire d'un défunt norvégien qui prit terre vers le Vinlaud.

M. Baz fait quelques observations au sujet de cette communication, dont le principal intérêt réside dans ce fait qu'il est le plus ancien monument commémoratif de la découverte du Vinland par les Scandinaves.

Lecture est ensuite donnée d'une note de M. Beauvois relative à l'ensemble de ses publications.

Après dépouillement des principaux articles publiés dans les plus récents numéros de l'*American Anthropologist* et des *Anales del Museo nacional de Mexico*, M. le Président souhaite la bienvenue à M. le commandant Bourgeois, puis lui donne la parole.

Après quelques mots d'introduction sur les progrès de la trigononométrie jusqu'aux mesures des arcs du Pérou au xviiie siècle, M. Bourgeois raconte les antécédents de la mission actuelle et fait un court exposé de ses travaux. Puis il résume la géographie générale de la région andine et démontre que la Cordillère n'est pas, à l'Ecuador, la ligne de partage des eaux. Il insiste, en passant, sur la recrudescence d'activité volcanique dans le pays, en 1901. Cette action s'est manifestée dans le sens du sud au nord. Peut-être a-t-elle quelque corrélation avec les événements tout récents de la Martinique. Abordant ensuite l'étude des populations, il distingue trois races différentes : les *Castillans* (classe élevée) ; les *Cholos* (métis d'Indiens et d'Espagnols qui constituent les corps de métiers) et les *Indiens* à demi civilisés dans la région interandine, et, dans la forêt, beaucoup plus sauvages. Le commandant insiste sur les mœurs de ces diverses catégories d'habitants. Il termine, en disant quelques mots de l'absence des voies de communication dans le pays et de la construction d'un chemin de fer qui semble devoir atteindre en 1903 la région interandine.

M. le Dr Hamy remercie le commandant Bourgeois de sa communication et propose l'admission du conférencier (parrains : MM. le Dr Hamy et Froidevaux) comme membre de la Société (adopté à l'unanimité).

M. le Dr Verneau demande quelques renseignements ethnographiques. Après réponse du commandant Bourgeois, il est décidé que la Société dressera un questionnaire que le commandant Bourgeois transmettra à ses collaborateurs. Dès maintenant, le médecin de la mission a exécuté à l'Ecuador d'importants travaux dans cet ordre d'idées.

A une demande de M. Marcel, relative aux peintures des Indiens, le commandant Bourgeois répond n'avoir vu que des Jivaros, lesquels ont tous les mêmes peintures sur le visage.

Après avoir souhaité bon voyage à M. Diguet, qui repart pour le Mexique, et consulté la réunion sur la date de la prochaine séance, M. le Dr Hamy donne rendez-vous à ses collègues pour le premier mardi de novembre.

La séance est levée à 6 heures 20.

## SÉANCE DU MARDI 4 NOVEMBRE 1902

Présidence de M. le Dr E.-T. Hamy, de l'Institut.

Après lecture et adoption du procès-verbal de la séance du 3 juin, le Secrétaire général dépouille la correspondance manuscrite et imprimée. Elle comprend une invitation du Ministère de l'Instruction publique à participer au *Congrès des Sociétés savantes* qui aura lieu à Bordeaux en 1903 ; le programme d'un concours historique institué par M. Martorell y Peña et organisé par la municipalité de Barcelone, et de nombreux périodique (*Globus*, *Revista del Instituto Paraguayo American Anthropologist*, *Free Museum of sciences and arts*).

M. Henri Froidevaux présente le volume du *Congrès international des Américanistes de 1900* et en indique le contenu d'une manière sommaire.

M. le Dr Hamy annonce ensuite que la prochaine session européenne du Congrès des Américanistes aura lieu à Stuttgart, en 1904, et indique à la suite de quelles négociations cette ville a été choisie pour siège du futur congrès.

M. Henry Vignaud rend compte sommairement, d'après les journaux américains, de la seconde session américaine (XIIIe de l'ensemble) du même Congrès, qui vient d'avoir lieu à New-York. La Société était représentée par M. Lejeal, délégué officiel du gouvernement français. Un compte rendu détaillé sera demandé à notre collègue dès son retour.

M. le Dr Hamy présente ensuite le premier numéro du tome IV du *Journal* de la Société. Le numéro 2 est sous presse et sera distribué à la fin de l'année.

Le Président annonce ensuite la mort probable du voyageur italien Guido Boggiani, disparu au cours d'une exploration dans le Matto Grosso, au pied

des Andes orientales. Il a sans doute été tué par les Indiens, comme le regretté Crevaux l'avait naguère été, à peu près dans les mêmes parages.

Mention sera faite, au procès-verbal, de cette mort qui est une véritable perte pour nos études, et qui met en deuil la Société italienne de Géographie.

M. le Dr Hamy annonce aussi avoir reçu une lettre du Dr Rivet, médecin de l'expédition de l'Équateur, parlant de l'envoi de collections intéressantes.

M. Henri Froidevaux fait une communication sur les Indiens de l'Équateur au XVIIIe siècle, d'après les travaux inédits d'un missionnaire dont La Condamine rapporta l'ouvrage à Cayenne, et qu'il fit traduire par le Dr Artin. Il donne lecture d'importants extraits de cet ouvrage et en montre l'intérêt.

Après différentes observations de M. Gabriel Marcel et quelques mots de M. Oppert, relatifs au *Manuscrit pictographique américain* de l'abbé Domenech, la séance est levée à 6 heures.

## SÉANCE DU MARDI 2 DÉCEMBRE 1902

Présidence de M. le Dr E.-T. Hamy, de l'Institut

Après lecture et adoption du procès-verbal, M. le Dr Hamy confirme les mauvaises nouvelles qu'il donnait à la dernière séance, du voyageur Boggiani. Une dépêche, transmise par Mr Pigorini au Dr Hamy, annonce que ses restes ont été retrouvés, à une très grande distance dans le nord. Le voyageur fut assommé à coups de massue. Notre président donnera sur ce voyageur et sur ses excellentes monographies, illustrées de forts beaux dessins, une notice qui sera insérée au journal.

M. le Dr Hamy a encore reçu une nouvelle lettre du Dr Rivet, témoignant de son bon vouloir et annonçant l'envoi de collections anthropologiques.

De notre collègue M. Diguet, les nouvelles sont bonnes : notre collègue a exploré de nouvelles villes, absolument inconnues, qu'il étudiera en détail. La mission a fourni jusqu'à présent d'excellents résultats pour l'histoire naturelle.

La correspondance imprimée comprend différents numéros du *Globus*, les *Proceedings* de « l'American Antiquarian Society » (n° 1, t. XV) et de « l'American Philosophical Society » (avril 1902), et une brochure de M. Juan Ambrosetti, offerte par M. Lejeal.

Après quelques mots relatifs à la sentence arbitrale rendue par le roi d'Angleterre dans le conflit chilo-argentin, M. Lejeal a la parole pour son compte rendu de la session de New-York du Congrès des Américanistes. Notre collègue commence par expliquer comment New-York justifiait sa désignation comme siège de la XIIIe session du Congrès, qui s'est tenue du 20 au 25 octobre. Il rend compte des principales communications, relatives au Mexique (MM. Chavero, Batres, duc de Loubat, Seler) au Pérou (MM. G. de la Rosa, Lejeal), puis à

l'Amérique du Nord (MM. Pepper, Moore, Putnam, Harlan Smith, etc.) ; ainsi que des discussions sur les questions de méthode et de doctrine quant à l'objet de l'anthropologie (Starr, Chamberlain) et sur l'art décoratif des peuplades de la Guyane hollandaise (chevalier de Panhuys), qui est imité de l'art populaire décoratif frison, lequel découle lui-même de l'art scandinave. Il résume brièvement les remarques que lui a suggérées la visite des musées ethnologiques de New-York, Philadelphie, Washington, Pittsburg, Chicago, Boston et Cambridge (Harvard University, Peabody Museum).

La session de New-York prouve : 1° l'intérêt sincère porté à New-York à l'Américanisme ; 2° la valeur croissante des communications faites aux congrès. Malheureusement, personne, abstraction faite de M. de la Rosa, n'a étudié ni l'histoire des découvertes, ni l'histoire naturelle du Nouveau Monde.

M. le Dr Hamy remercie M. Lejeal de son bon exposé et constate que, grâce aux invitations faites par les Allemands et par les Argentins, un certain avenir est assuré aux congrès américanistes.

M. de Mier, interrogé sur la continuation des fouilles à Mexico, répond que tout ce qui devait actuellement être fouillé, l'a été.

M. Hébert lit une note sur une nouvelle collection de l'Amérique centrale exposée au Musée d'ethnographie du Trocadéro et relative au Costa Rica (167 pièces).

La séance est levée à 6 heures 10.

## SÉANCE DU MARDI 6 JANVIER 1903

Présidence de M. le marquis de Peralta, vice-président.

Après lecture et adoption du procès-verbal de la dernière séance, le Secrétaire général dépouille la correspondance manuscrite et imprimée. La première se compose d'une nouvelle lettre ministérielle, relative à la tenue, à Bordeaux, de la prochaine session du *Congrès des Sociétés savantes* ; la seconde, des derniers numéros du *Globus*, du rapport préliminaire de la mission américaine sur les éruptions de 1902 à la Martinique et à Saint-Vincent, des deux premiers cahiers du tome XII du *Boletin de la Sociedad Geográfica de Lima*.

M. Lejeal lit un compte rendu du dernier travail de M. Dickson sur les Maidus.

M. le Dr Verneau résume les recherches qu'il a entreprises, surtout à l'aide des collections rapportées par le comte Henry de la Vaulx, sur les races anciennes de la Patagonie :

1° Il étudie d'abord la taille, qu'il a déterminée d'après 341 os longs, provenant notamment du nord de la Patagonie, et conclut que la taille des anciens Pätagons du Rio Negro était plus élevée que chez ceux du Sud ; elle atteignait en moyenne 1 m. 73, alors que la moyenne générale des races humaines est de

1 m. 65. Au Chubut et dans le gouvernement de Santa Cruz, elle variait de 1 m. 65 à 1 m. 70.

2° Le crâne fournit des renseignements positifs. Les 153 pièces étudiées par le Dr Verneau révèlent l'existence de six types principaux parmi les Patagons anciens. Trois groupes de *dolichocéphales* (dont un représenté par un seul crâne) et aussi trois catégories de *brachicéphales*, plus ou moins caractérisés. Le dernier de ces types est celui de l'Araucan, très commun dans toute la Pampa. Les Téhueches, qui se trouvent surtout dans les anciennes sépultures du Rio Negro et qui étaient très grands, avaient le crâne allongé. Quant aux indigènes hauts de 1 m. 65 à 1 m. 70, ils ont été surtout étudiés dans le Chubut et étaient très robustes.

3° L'examen du bassin (23 complets) permet au Dr Verneau d'affirmer que les indigènes de la Patagonie se rapprochaient beaucoup de l'Européen dans la région du Rio Negro, du nègre dans celle du Chubut, et qu'un autre type nettement différencié est celui de l'Araucan.

Au total, les Patagons se distinguent, par une foule de caractères, des autres races de l'Amérique. Comment en discerner les divers éléments? Selon le Dr Verneau, les brachycéphales ont leur origine sur le Chaco; les dolichocéphales, dans le pays de Botocoudos, au Brésil, et doivent être rapprochés de la vieille race de Lagoa-Santa, actuellement bien connue Donc la Patagonie a été peuplée par des indigènes venus du nord, se rattachant à des types fossiles ou subfossiles, et, aussi, de l'ouest, du Chili (type araucan). A côté de ces types normaux, voici le type déformé (déformation aymara en particulier), dont il faut chercher l'origine vers la Bolivie. En outre, on doit signaler un type de crâne unique, très curieux, très bestial, comparé à tort par Topinard au crâne du Néanderthal. Pour Moreno, ce type serait quaternaire, mais rien ne permet de le dire. Si cette hypothèse était fondée, il serait curieux de la noter, car le type des Austratiens néanderthalides des environs de Victoria est le même. Il y aurait là, au point de vue transformiste, un argument de réelle valeur.

En résumé, il y a donc, en Patagonie, des types absolument différents, d'origine généralement septentrionale, comme le pensait déjà naguère M. de Quatrefages.

Le Président, puis M. Henry Vignaud remercient M. Verneau de son exposé, et la séance est levée à 5 heures 50.

---

# NÉCROLOGIE

## Charles MAUNOIR

A la fin de l'année 1901, la mort a cruellement frappé la Société des Américanistes de Paris, en lui enlevant en quelques jours un de ses adhérents de la première heure, un des membres de son Conseil, M. Charles Maunoir, secrétaire général honoraire de la Société de Géographie. S'il lui était impossible d'assister à nos séances et de prendre une part active à nos travaux, du moins M. Maunoir ne cessait-il de témoigner un grand intérêt à notre Société, en se tenant au courant des communications qui lui était adressées, en faisant des dons d'ouvrages à la Bibliothèque, en déplorant que l'étude géographique et scientifique du Nouveau Monde recrutât en France si peu d'adeptes, en faisant profiter de son savoir et de ses recherches, avec une bienveillance inépuisable, ceux qu'il voyait s'adonner à des travaux sur l'Amérique.

M. Maunoir a, d'une autre manière encore, montré quel attrait exerçait sur lui l'étude du continent américain ; dans ces remarquables rapports annuels sur les progrès de la géographie, dont la réunion constitue un répertoire complet de l'histoire des sciences géographiques pendant 25 ans, il a tenu à faire aux questions américaines une très large place, et c'était pour lui une très vive satisfaction que de pouvoir inscrire à l'ordre du jour des séances de la Société de Géographie une communication relative au Nouveau Monde. Comme initiateur, comme vulgarisateur, comme ami des études américanistes, M. Charles Maunoir a donc droit à notre reconnaissance et à notre souvenir.

Henri Froidevaux.

## Thomas WILSON

C'est à M. le Dr Hamy que revenait la biographie de Wilson. Des raisons de famille et de santé l'en ont détourné. Nous remplaçons par quelques brèves indications la notice que notre Président était le plus qualifié pour écrire.

Thomas Wilson, curateur de la section d'archéologie préhistorique au Musée national des États-Unis, membre correspondant de la Société d'Anthropologie de Paris, chevalier de la Légion d'honneur, mort à Washington, le 4 mai 1902,

était originaire de la Pennsylvanie. Sa longue carrière de 70 ans fut d'une étonnante variété. Il s'était destiné à la profession de légiste, en conquérant le diplôme de docteur en droit. Mais il obliqua vers le négoce. Il fit quelques incursions dans le domaine de la politique, après avoir pris une part honorable à la guerre de Sécession. Ensuite, on le vit entrer dans la diplomatie et représenter son pays (1881-86), comme consul à Gand, Nantes et Nice. Enfin, en 1887, il succède à Rau au « National Museum » et garde ces fonctions jusqu'à sa mort. Cette diversité d'occupations qui contraste avec nos existences bien réglées d'Européens, est assez fréquente outre-mer. C'est ce qu'on y appelle un « example of American life ». Mais ce qui est rare, je pense, là-bas comme ici, c'est qu'on puisse être tant de choses, à la fois ou successivement, avec une égale distinction. Et là fut l'originalité de Wilson. Ses services comme homme public furent de premier ordre, marqués par des négociations économiques délicates et heureuses et par d'intéressantes études sur les institutions postales de l'Europe ou sur les mariages entre femmes américaines et citoyens français. Mais le laborieux consul, tout en vaquant aux devoirs de sa charge, cultivait les sciences avec entrain. Pourquoi l'anthropologie eut toujours ses préférences, c'est ce qu'il expliquait, en racontant que, de la maison de son père, à New-Brighton, il avait eu sous les yeux, durant toute son enfance, un *mound*, attirant comme une énigme. Plus tard, mais avant ses missions diplomatiques en Europe, dans les diverses résidences où ses affaires le transportèrent successivement, Ohio, Illinois, Missouri, Iowa, il consacrait tous ses loisirs à l'étude de l'aborigène américain, rassemblant des pièces et provoquant des mesures pour la sauvegarde des monuments. D'ailleurs, comme il l'a dit lui-même avec bonne humeur et modestie, il n'y avait encore là que passe-temps. Ce fut son séjour en Belgique, surtout en France, qui transforma en un véritable homme de science l'amateur qu'il avait été jusque-là. Il se lia avec les chefs de notre école d'anthropologie et acheva, à leur contact, sur le tard, sa formation intellectuelle. Et c'est par lui, quand, fixé à Washington, il se transforma définitivement, officiellement, en professionnel, que les idées et les méthodes de Quatrefages et de Broca se répandirent dans le Nouveau Monde, où elles devaient produire des moissons fécondes. Car le rôle du Dr Wilson, comme conservateur du Musée national préhistorique, fut double. D'une part il augmenta merveilleusement les séries laissées par son prédecesseur. Mais donner une idée de son labeur sur ce point, ce serait raconter en détail la visite que j'eus le bonheur de faire, il y a un an, dans ces galeries d'où la mort venait à peine de l'arracher. D'autre part, il exerçait la plus utile influence par les études qu'il insérait annuellement dans l'*Annual Report of the U. S. National Museum*. Voici le titre des principales :

*A Study of Prehistoric Anthropology. Handbook for Beginners* (1888);
*Anthropology at the Paris Exposition in 1889* (1890);
*Minute Stone Implements from India* (1891);
*The Palæolithic Period in the District of Columbia* (id.);
*The Swastika, the Earliest Known Symbol, and its Migration* (1894);

*Prehistoric Art* (1896);
*Arrow-points, Spearheads and Knives* (1898).

Comme on le remarque, Wilson avait commencé tard à écrire. Il ne nous déplaît pas de constater que la France lui inspira son premier livre (sur Gilles de Retz et Barbe-bleue) et l'un de ses meilleurs travaux (*The Golden Patera of Rennes*, 1894) et de rappeler la part brillante qu'il prit aux discussions de nos divers congrès scientifiques de Paris [1].

Ce n'est pas ici le lieu de discuter la thèse dont il s'était constitué le défenseur, celle de l'homme paléolithique en Amérique. Comme le disait naguère un de ses plus redoutables contradicteurs, M. Boule: « Quoi qu'il en soit de nos opinions personnelles, nous sommes tous remplis d'estime et de sympathie pour l'œuvre de Wilson. »

On me permettra d'ajouter que l'homme valait ici le savant. Né d'une modeste famille agricole, Thomas Wilson s'était élevé aux plus hautes fonctions par son seul mérite et sa prodigieuse activité. De son double atavisme comme descendant d'Écossais et de Quaker, il avait gardé l'enthousiasme chaleureux de l'esprit et la bonté miséricordieuse du cœur.

Léon Lejeal.

## Guido BOGGIANI [2]

C'est une perte cruelle pour l'Américanisme que celle du voyageur italien Guido Boggiani, dont les belles études sur quelques tribus indiennes de l'Amérique du Sud font autorité. Né à Omegna (province de Novare) en 1861, le futur explorateur manifesta de très bonne heure un sens artistique qui le détermina, une fois ses études régulières terminées, à se tourner vers la peinture et le dessin. Sa carrière s'annonçait comme brillante, lorsque, à la fin de 1887, il se rendit dans la République Argentine, d'où bientôt l'attrait de l'inconnu le fit gagner le haut Paraguay; là, de Puerto Pacheco, de Puerto Esperanza et de Puerto 14 de Majo, il mena à bonne fin, sur une tribu indigène de la frontière orientale du Gran Chaco, les Ciamacocos, une longue et sérieuse enquête ethnographique et linguistique. Sur la rive opposée du Paraguay, en territoire brésilien, les Caduvei ou Mbayas appelèrent son attention. Boggiani passa chez eux trois mois entiers, en vivant entièrement de leur vie. De superbes collec-

1. Notamment, en 1900, au Congrès des Américanistes et au Congrès d'Anthropologie (Voir dans le Compte rendu de ce dernier, les Mémoires intitulés : *La plus haute ancienneté de l'homme dans l'Amérique du Nord*, et *Classification des pointes de flèches, des pointes de lances et des couteaux en pierre*.

2. Nous renvoyons nos lecteurs, pour de plus amples détails, à la notice nécrologique (avec portrait) donnée par M. E. H. Giglioli au *Bollettino della Società Geografica Italiana*, décembre 1902.

tions ethnographiques, aujourd'hui conservées au Musée ethnographique de Rome, et deux remarquables monographies des tribus dont il avait le premier étudié les mœurs, les Ciamacocos et les Caduvei, illustrées de merveilleuse manière par Boggiani lui-même, tel fut le butin que l'explorateur rapporta en Italie, après six ans d'absence, en 1893.

Moins de trois ans plus tard, le 1er juillet 1896, Boggiani repartait pour l'Amérique du Sud, attiré par la vie libre et les vastes horizons des plaines de la Plata. Son existence ne fut pas, durant cette nouvelle période de sa vie, moins remplie que pendant son premier séjour. On le voit tantôt dans les forêts, tantôt à Asuncion, la capitale du Paraguay, agir avec la même activité et la même ardeur, réunissant, outre de nombreux documents d'études et de superbes photographies, une importante collection ethnographique pour le Musée de Berlin, fondant la *Revista del Instituto Paraguayo* et y collaborant assidûment, écrivant soit en espagnol, soit en italien, différents mémoires de plus ou moins grande importance, parmi lesquels il convient de citer une étude sur la frontière paraguayo-bolivienne et un *Compendio di Etnografia Paraguaya moderna* qui est peut-être le meilleur travail publié jusqu'à présent sur l'ethnographie du Gran Chaco. Boggiani songeait au retour, quand il entendit parler d'une tribu qu'il désirait étudier de près. Il résolut de se rendre sans escorte auprès des indigènes qui la composaient, afin de gagner leur amitié et de pouvoir les examiner à loisir. Il partit d'Asuncion au mois d'août 1901, puis, à un moment donné, licencia les péons de son escorte et avec un seul homme fidèle, nommé Govilan, il se dirigea vers le campement des Indiens qu'il souhaitait étudier. Depuis lors, on n'entendit plus parler de lui.

Aussi, au bout d'un certain temps, les Italiens demeurant à Asuncion organisèrent-ils, sous la direction de M. Giuseppe Cancio, une expédition de recherche qui parvint d'abord à retrouver les traces du malheureux voyageur, puis enfin à en retrouver les restes eux-mêmes. Comme notre regretté Crevaux a naguère succombé sous les coups des Tobas, victime de son dévouement à la science, Boggiani a péri en travaillant à augmenter notre connaissance des tribus indiennes de l'Amérique du Sud.

C'est pourquoi ni les ethnographes ni les Américanistes ne perdront la mémoire du courageux et savant explorateur, doublé d'un véritable artiste, que fut Guido Boggiani.

Henri Froidevaux.

---

# BULLETIN CRITIQUE

Eugène Beauvois : *La Chrétienté du Groenland au moyen âge* (L. Lejeal). — Fr. Barnum : *Grammatical fundamental of the Innuit Language* (E.-T. Hamy). — R. P. A. G. Morice : *A first Collection of minor Essays Mostly anthropological.* — R. de La Grasserie : *Cinq langues de la Colombie britannique* (Comte de Charencey). — P. Chesnel : *Histoire de Cavelier de La Salle.* — James H. Coyne : *Exploration of the Great Lake* (Gabriel Marcel). — Geo. W. James : *Indian Basketry.* — Désiré Charnay : *Manuscrit Ramirez.* — Ed. Seler : *Die alten Ansiedelungen von Chaculá.* — E.-T. Hamy : *Decades Americanæ*, v-vi (L. Lejeal).

## Eugène Beauvois. *La Chrétienté du Groenland au moyen âge.* Paris, 1902, 47 p. in-8° (Extrait de la *Revue des Questions historiques*, t. LXXI).

Découvert en 983, colonisé en 986, évangélisé en l'an 1000, le Groenland, au point de vue religieux, fut d'abord dirigé par de simples prêtres. Les fonctions épiscopales y étaient remplies, et les sacrements d'ordre et de confirmation, administrés, à de rares intervalles, par des évêques itinérants, des « chorévêques », venus d'Islande ou de Norvège. Mais, en 1124, la chrétienté groenlandaise obtint l'érection à ses frais d'un siège pastoral permanent, établi à Gards, bourgade côtière du détroit de Davis. Ces lointaines origines, M. Eugène Beauvois nous les avait exposées, le lecteur s'en souvient peut-être, dans deux mémoires parus en 1878 et 1892[1]. Il nous donne aujourd'hui, sinon l'histoire du diocèse de Gards, du moins la chronologie de ses titulaires, depuis la première institution canonique, celle d'Arnold en 1125, jusqu'à celle de Vincentius Petri Kampe, en 1519, qui fut la dernière avant le passage de la Norvège au protestantisme. Cette liste nouvelle tient un compte soigneux des documents retrouvés, en ces dernières années, aux Archives Vaticanes par le professeur Luca Jelic de Zara. En somme, grâce à M. Beauvois, revisant et contrôlant M. Jelic, le registre pontifical de Gards est désormais à peu près complet et, au lieu des 18 évêques, indiqués par Gams, il y a vingt ans, dans ses *Series episcoporum*, il en contient actuellement 29, et même 30, très authentiques. Sans doute, dans ces restitutions, tout n'est pas gain pour l'ancienne histoire du Nouveau Monde. Certains de ces prélats et, à partir de 1411, presque tous, s'abstinrent de paraître dans leur ville épiscopale. Mais ceux qui voulurent ou qui purent pratiquer le devoir de la résidence, sont souvent bien intéressants pour nous, soit par eux-mêmes, soit par les vicissitudes de leur carrière. Chaque fois que les textes

1. *Origines et fondation du plus ancien évêché du Nouveau Monde. — La découverte du Groenland au X^e siècle.*

s'y prêtaient, l'auteur les a fait revivre avec son talent accoutumé. On trouvera donc dans la *Chrétienté du Groenland*, un peu plus qu'un travail de pure et simple érudition, une série (forcément fragmentaire, mais curieuse et animée) de petits tableaux ou tout au moins d'esquisses, par où nous apercevons mieux la rude existence de cette Scandinavie transatlantique. On lira avec plaisir les mésaventures d'Arnold, au sujet du droit d'épave. L'élection de Jón II semble caractéristique des conditions matérielles de la colonisation islando-norvégienne, car il fut choisi par le métropolitain de Throndhjen, sur la proposition du roi Sverri, pour administrer l'église de Gards, surtout à cause de son habileté à préparer le vin de Camarines qui, aux époques de disette, remplaçait le vin ordinaire de messe. Je trouve encore dans l'opuscule du savant scandinaviste la traduction d'un bref du pape Nicolas V, bien remarquable (s'il est authentique), puisqu'il explique la décadence constatée des établissements groenlandais, au début du XIVe siècle, par une invasion d'Esquimaux, qui se placerait en 1418. Ces quelques exemples suffisent à montrer l'importance que l'étude en question présente pour l'Américanisme. Et notez que l'auteur a négligé, volontairement peut-être, certaines parties de son sujet, pour nous capitales. Voici une autre lettre pontificale d'Alexandre VI, écrite, sans doute, en 1492, l'année même du premier voyage de Colomb, et qui s'exprime d'une manière précise sur l'état de la chrétienté d'Amérique. Par quelle voie Rome avait-elle eu connaissance de pareils détails, à un moment où les relations de la Scandinavie d'Europe et celle d'outre-mer étaient, ou suspendues, ou singulièrement ralenties? Ce problème n'est pas indifférent pour l'histoire géographique. Je regrette que M. Beauvois ne l'ait pas au moins formulé.

Léon Lejeal.

Fr. Barnum. *Grammatical Fundamental of the Innuit language as spoken by the Eskimo of the Western Coast of Alaska.* Boston, Gonn and C°, 1901, 1 vol. gr. in-8° de xxv-384 p.

Je n'ai pas la compétence nécessaire pour juger de la valeur linguistique de cet ouvrage qui représente huit années de labeur dans les missions des Innuits ou Eskimos occidentaux. J'insisterai seulement ici sur l'intérêt que présente aux ethnologues la classification que l'auteur propose. A son point de vue spécial, les indigènes qui habitent les territoires maritimes, d'Unalaklik à la Pointe Barrow, offrent une variation suffisante de langage pour constituer un dialecte qu'il appelle *Northern Dialect*, dialecte des Innuits du nord, par opposition au *Western Dialect* qui se parle le long de la côte d'Alaska de Nashagak jusqu'à l'embouchure de la rivière Kuskokwom, dans le delta du Yukon et le long de la côte, de l'île Saint-Michel au Norton Sound. C'est ce *Western Dialect* dont M. Barnum s'est plus spécialement occupé et dont il a fait la grammaire que j'ai sous les yeux.

E.-T. Hamy.

R. P. A. G. Morice, missionary to the Western Dennes. *A first collection of minor essays Mostly anthropological.* Quesnel, *Stuart's Lake mission*, 1902, 1 vol. in-8° de 74 p.

Ce volume, ou plutôt, cette brochure contient bon nombre de renseignements nouveaux et précieux concernant les Indiens habitant l'ouest du Dominion Canadien. Nul, d'ailleurs, plus que le R. P. Morice ne se trouvait en état de nous les donner. Une longue résidence, en qualité de missionnaire parmi les sauvages, lui a permis de s'initier à la connaissance, non seulement de leurs idiomes, mais encore de leurs croyances, de leurs mœurs et genre de vie. Sa parfaite compétence en la matière nous est d'ailleurs attestée par la liste même des ouvrages qu'il a antérieurement publiés. Citons entre autres : *The Western Dennes, their manners and customs* (extrait des *Proceedings of the Canadian Institute*); — *The Denne Languages considered in themselves* ; — *Three Carrier myths*, etc., etc.

L'auteur débute, dans le premier chapitre intitulé : *A plea for the poor Digger Indians*, par rectifier certaines idées assez peu exactes que l'on s'était faites sur les peuples en question. Somme toute, il ne semble pas juste de les citer comme occupant l'un des derniers rangs parmi les représentants de notre espèce. Sans doute, leur régime alimentaire qui consiste spécialement en vers, insectes de toutes sortes, racines de plantes sauvages, semble attester chez eux un état peu avancé dans le développement de l'art culinaire ; mais n'est-ce pas le cas de répéter ici le proverbe : *de gustibus non est disputandum*? Qualifierons-nous les Chinois de barbares, uniquement parce qu'ils raffolent des nids d'hirondelles, des pattes de canards, de confitures au piment et de brochettes de musaraignes? Et quelle opinion se figure-t-on qu'ils auraient à leur tour, de notre civilisation, s'ils nous jugeaient uniquement par notre goût pour les huîtres crues ou la façon dont nos amateurs apprêtent la bécasse. La vérité, si nous voulons ne nous point arrêter à ces menus détails, c'est que les Indiens Diggers se montrent très supérieurs, en fait d'organisation sociale, à certaines tribus de race Dennée. Au lieu de vivre, comme plusieurs de ces dernières, dans un état complet d'anarchie, ils reconnaissent des chefs. A l'encontre du Sékanais, qui, lorsqu'il voit un des siens sur le point de mourir, l'abandonne aux tendres soins des ours gris et des loups, décampe et ne s'inquiète guère de sa sépulture, le Digger prend un certain soin de ses malades. S'ils viennent à trépasser, il célébrera en leur honneur des cérémonies funèbres. On découvre chez lui un certain esprit de prévoyance. Afin de pouvoir passer la mauvaise saison, cet Indien si dédaigné a soin d'amasser des provisions de graines et de fruits sauvages, tandis que ses voisins septentrionaux vivent au jour le jour et uniquement de chasse, courant risque de souffrir de la famine toutes les fois que le gibier a fait défaut, etc.

Dans son second chapitre intitulé : *A simple question of provincial ethnography*, l'auteur s'attache encore à relever quelques erreurs assez répandues. Il s'élève contre l'opinion de ceux qui veulent faire des *Tsimshians*, habitants des rives du Pacifique, vers les embouchures des rivières *Naas* et *Skeena*, un peuple de race Dennée. Au fond, les langues de ces deux groupes ethniques ne

se rapprocheraient pas plus les unes des autres que le Selish, par exemple, ne se rapproche du Patagon. Si quelques affinités, tant au point de vue de l'organisation sociale qu'à celui des croyances, ont pu être signalées entre les Carriers de souche Dennée et les Tsimshians, ce n'est qu'affaire de voisinage. Les emprunteurs ont d'ailleurs été les Carriers, si portés, comme tous les gens de leur sang, a subir les influences étrangères. Sans compter les Tsimshians, on peut, dans l'état actuel de la science, arrêter à cinq le nombre des souches ethniques installées dans la Colombie Britannique, à savoir : 1° les *Selish* ou *Salish*, fixés sur la côte, vers le 52°30 de latitude nord et dans le sud-est de l'île de Vanconver ; 2° les *Kwakliuthls*, immédiatement au nord-ouest des précédents, et qui fournissent à la même île de Vancouver la plus grande partie de sa population ; 3° dans l'intérieur du pays, vers le 51° de latitude, plusieurs tribus de race Dennée, dont les ancêtres sont venus de la région située à l'est des montagnes Rocheuses ; 4° les *Koutenaïs*, fixés dans les vallées du Haut Columbia ; 5° enfin, les *Haïdahs*, sans doute apparentés aux Tlinkhits et auxquels on a voulu fort mal à propos attribuer, en partie du moins, une origine japonaise. Ils vivent au sud de Tsimshians, mais au nord des Kwakliuthls.

Notre auteur s'élève d'ailleurs contre l'opinion propagée par certains publicistes sur la supériorité morale à attribuer aux Tsimshians, lorsqu'on les compare aux Selishs. Elle se trouve en réalité démentie par les faits. Ceux de ces derniers, notamment, qui vivent tout à fait sur le littoral sont devenus non seulement des chrétiens, mais encore des hommes remarquablement policés. Ils ont construit, à leurs frais et sans qu'aucune société vienne à leurs secours, de belles églises et maisons d'école. Nous les voyons gagner leur vie honnêtement, soit en travaillant à des scieries, soit en pêchant le saumon pour le compte de maisons de commerce. Bref, ces Peaux-Rouges peuvent marcher de pair avec les meilleurs des représentants de la race blanche.

Bien différent le spectacle offert par les Tsimshians. Restés pour la plupart païens, au moins de fait, ils continuent à se livrer aux pratiques de la sorcellerie, ne songent guère à envoyer leurs enfants à l'école que moyennant rétribution et vivent généralement dans un état de profonde immoralité.

Quelques pages sont ensuite consacrées à l'étude d'une question plus d'une fois soulevée déjà : à quelle race appartiennent les Athnas proprement dits? Contrairement à l'opinion émise par plusieurs ethnographes et voyageurs, le R. P. Morice estime qu'ils ne sauraient être rattachés à la souche Dennée.

Appelons l'attention du lecteur sur le chapitre intitulé : *Carriers and Aïnos at home*, extrait de l'*American antiquarian*. L'auteur y signale de curieuses ressemblances entre les dispositions des habitations chez ces peuples aujourd'hui si éloignés l'un de l'autre. Elles ne semblent pas dues au pur hasard et semblent attester qu'à une époque difficile, sinon impossible à préciser, l'influence des populations du nord-est de l'Asie s'est fait sentir jusque chez certains tribus Dennées.

Un point, toutefois, sur lequel partager la façon de voir du savant auteur ne nous semble guère possible, c'est son explication du nom de *Aïno*. Il y voit un synonyme de « Homo ». Sans doute, bien des populations se sont ainsi dési-

gnées elles-mêmes. Nous pouvons citer, à ce propos, sans sortir du continent américain, les Illinois, les Lenâpes, les Dennés et jusqu'aux mystérieux Xibalbaïdes du sud-est du Mexique. Toutefois, nous ne pensons point que tel soit le cas pour les insulaires du Yézo. Le terme *Aïno*, formé de *Aïgh* ou *Aï*, « arc », et d'une finale adjective *no*, signifie littéralement : les « archers ». Ce peuple tire donc son nom de son arme de prédilection. N'est-ce pas ce qui est arrivé pour les *Saxons*, littéralement : « les hommes au coutelas » ? Nous voyons bien aujourd'hui encore les Américains des États-Unis, qualifiés de « grands couteaux », ou *Mätchi-Mokoman*, par les tribus Algonkines.

Cartographes et explorateurs auront, croyons-nous, à profiter des remarques faites par le R. P. Morice, au sujet des noms à donner aux localités nouvellement découvertes. S'en tenir aux désignations indigènes semblerait, à première vue, le parti le plus sage. Néanmoins, il donne lieu à trop d'erreurs et de confusion. Le plus souvent, celles-ci sont entendues de travers par des oreilles inexpérimentées ou leur sens est rendu d'une façon très défectueuse. Pour nous en tenir à un seul exemple, les cartes officielles appellent certain lac du pays des Carriers, lac *Ootsa-bunkut*. Il y a ici répétition inutile, puisque, déjà, *Ootsa* veut dire « lac » dans le langage de ces Indiens. Au moins faudrait-il dire, simplement, *lac Bunkut*. Des exemples de ce genre pourraient être cités à l'infini. Aussi nous rangeons-nous, sans hésiter, à l'avis de l'auteur, qui préfère employer des noms de personnages connus. Il nous cite comme types d'appellations bien données, celles de la rivière Harrisson, du lac Anderson, etc.

Enfin, le dernier chapitre du volume, et non le moins intéressant, est intitulé *The Denne Syllabary and its advantages*. On sait que les missionnaires des régions occidentales du Dominion se sont accordés à écrire les idiomes des nations par eux évangélisées, au moyen non pas de lettres, mais de syllabes. Ainsi notre *d* majuscule, D, équivaudra à *thae* ; la panse tournée vers la gauche, il se prononcera *tha*. Si elle est dirigée en haut, on devra dire *tho*, et *thou* si elle l'est vers le bas, ᑐ. Ce procédé graphique, moins parfait, peut-être, au point de vue théorique, que le système de l'alphabet latin a, du moins, l'avantage d'être mieux à la portée de l'intelligence des Indiens. N'a-t-on pas vu les enfants Chérokées apprendre beaucoup plus vite à lire, avec le syllabaire inventé par Sékoyah qu'au moyen de nos lettres ?

Ce que nous venons de dire suffira, il faut l'espérer, pour donner au lecteur une idée de l'intérêt qu'offre la lecture des œuvres du R. P. Morice. Elle est indispensable à quiconque s'occupe de l'ethnographie de l'Amérique du Nord.

C^te^ DE CHARENCEY.

Raoul DE LA GRASSERIE. *Cinq langues de la Colombie Britannique* (t. XXIV de la *Bibliothèque linguistique américaine*). Paris, Maisonneuve, 1902, 1 vol. in-8° de 531 p.

On sait la compétence de M. de la Grasserie en tout ce qui concerne les questions linguistiques, et le présent ouvrage n'offre pas, à coup sûr, moins d'intérêt que ceux précédemment publiés par le même auteur.

Il prend aujourd'hui pour objet de ses études cinq idiomes parlés, soit dans la Colombie Britanniqne, soit dans l'Alaska, à savoir :

1° Le *Haïda*, en vigueur dans les îles de la reine Charlotte, presque tout l'archipel du prince de Galles, ainsi que dans tout le littoral opposé de la Colombie et de l'Alaska ;

2° Le *Tsimshian*, au nord de la Colombie Britannique, près des fleuves Nass et Skina, ainsi que dans diverses îles dont la plus méridionale est celle de Roderick ;

3° Le *Kwakliuthl*, qui domine à peu près sans interruption sur la côte, depuis le canal de Gordin jusqu'au cap Mady ;

4° Le *Nootka*, occupant le littoral ouest de l'île de Nootka ainsi que la portion opposée du continent et qui présente un lien de parenté avec le *Kwakliuthl;*

5° Enfin, le *Tlinkit* ou *Kolouche* que parlent environ sept à huit mille Indiens dans la région sud de l'Alaska.

Haïda, Tsimshian et Tlinkit appartiennent visiblement à des familles tout à fait différentes. On ne saurait, non plus, établir d'affinités entre elles et le Nootka ou le Kwakliuthl. Néanmoins, les cinq idiomes en question paraissent posséder quelques caractères communs dont le plus important consiste, sans aucun doute, dans l'âpreté de leur système phonétique et la dureté de leur prononciation. A cet égard, on pourrait les comparer aux dialectes dits *Dioscuriens*, en vigueur dans les gorges du Caucase, ainsi qu'au Tibétain. Peut-être cette circonstance est-elle affaire de climat. Ne serait-ce pas le résultat de la température froide à la fois et humide des régions occupées par les nations qui les parlent ?

Quoi qu'il en soit, M. de la Grasserie nous donne, pour chacun des dialectes dont il s'occupe, une esquisse de grammaire, un vocabulaire aussi complet que possible, et, enfin, lorsque les auteurs lui en ont fourni, des textes avec traduction française interlinéaire.

Évidemment, le présent ouvrage est, par sa nature même, un de ceux qui se prêtent le plus difficilement à un travail d'analyse. Bornons-nous donc à signaler ici quelques points, lesquels nous ont paru d'une importance spéciale.

Ces idiomes présentent, surtout en ce qui concerne la structure du verbe et spécialement le mécanisme de la conjugaison, ce caractère de richesse et de complexité qui distingue la plupart des dialectes américains. Le nom, de son côté, y est susceptible de prendre des signes de temps comme en Guarani, en Algonquin. Toutefois, il semble que ce soit plutôt avec les langues du Mexique et de l'Amérique centrale qu'avec celles du Canada que les parlers étudiés par M. de la Grasserie offriraient une certaine analogie, au moins de génie. Ainsi, le Haïda, le Tsimshian possèdent ce que les grammairiens ont signalé sous le nom de *Particulas para contar*, au sein de la famille Maya-Quiché. Par exemple, le Haïda devra employer les syllabes *gyok, guel*, lorsqu'on parlera d'objets ronds, de mois, de jours. En Nootka, le même rôle se trouve assigné à certaines finales. Mais, sans aller chercher si loin, n'avons-nous pas, sur une moindre échelle à la vérité, quelque chose de fort analogue en français, lorsque nous disons par exemple : « dix pièces de canon » pour « dix canons », — « deux pieds d'arbre » pour « deux arbres », — « sept têtes de bétail » pour « sept bestiaux » ?

Le pluriel est, volontiers, dans les dialectes de la Colombie Britannique, marqué par des préfixes, tout comme en mexicain et dans les autres membres de la famille Nahuatle, tandis que les parlers de souche Algique ou Siousse indiquent normalement ce nombre au moyen de désinences. Signalons à ce propos une coïncidence curieuse, mais, suivant toute apparence, due au pur hasard. En Haïda, tout comme chez les Maoris de la Nouvelle-Zélande, *ga* s'emploie comme préfixe de pluriel. Nous avons par exemple, dans ce dernier idiôme, *ika* « piscis » et *gaika* ; « pisces ». Bien entendu, nous ne prétendons tirer aucune conclusion d'un rapprochement aussi isolé.

En ce qui concerne l'article, tous ces idiomes manifestent une certaine tendance à le confondre avec lesdites *Particulas para contar*, puisqu'il diffère radicalement, suivant qu'il s'agit de personnes ou de choses. Il ne répond donc que de très loin à notre article dans les langues indo-européennes. On pourrait plutôt, peut-être, le comparer aux préfixes *tla* et *te* du mexicain, lesquelles se peuvent joindre, même aux verbes; ex. : *nitepia*, « je garde quelqu'un », par opposition à *nittapia*, « je garde quelque chose », d'une racine *pia*, « garde, garder », qui ne peut guère se rencontrer isolée. C'est ici, d'ailleurs, un point sur lequel nous paraît se manifester le plus clairement la différence de mentalité, au point de vue grammatical, entre Européens et indigènes de l'Amérique. Ces derniers manifestent une invincible répugnance pour l'expression des idées purement abstraites. Il faut toujours pour eux qu'elles soient rendues d'une façon aussi concrète que possible. L'Algonquin, par exemple, dira bien *noch*, « mon père » ; *koch* « ton père », mais ne pourra se servir du mot *och* isolé. Là où nous emploierions le mot « père » tout seul, il sera obligé de dire « pater alicujus », etc., etc. La conjugaison du Haïda nous offre de ceci un exemple bien frappant. *Gung* qui exprime l'idée de porter n'apparaît jamais solitaire. On dira, par exemple, *gunchigunwung* pour « porter un paquet », — *wunwagung* pour « porter sur le dos ». Si toutefois l'on prétend employer le mot « porter », sans indiquer quel est son régime, le dialecte indien dira non pas *gung*, mais bien *gialugung* qui, tout bien considéré, nous paraît répondre à quelque chose comme « aliquid ferre ».

La partie de l'ouvrage de M. de la Grasserie la plus propre, sans aucun doute, à solliciter la curiosité du public savant, c'est celle qui concerne la langue des *Tlinkits* ou *Kolouches*. On sait que cette peuplade diffère essentiellement, au point de vue anthropologique, de la plupart des autres nations du Nouveau Monde. D'après les recherches les plus récentes, elle offre un type mongolique bien caractérisé et ne saurait, par suite, être classée au nombre des Peaux-Rouges. On a donc tout lieu de croire les Kolouches originaires des régions situées de l'autre côté du Pacifique. Malheureusement, leur dialecte est celui au sujet duquel notre auteur a eu le moins de renseignements. Il n'a pu nous donner aucun texte rédigé en cette langue. Autant qu'il est permis d'en juger par le résumé de la grammaire Kolouche, elle nous paraît plutôt américaine par son génie et l'ensemble de sa structure. Toutefois, certains éléments de leur lexique semblent attester encore leur antique parenté avec les races de l'Asie. Bornons-

nous à deux ou trois exemples, qu'une étude plus approfondie nous eût permis, sans doute, de multiplier :

| *Kolouche* | *Dialectes asiatiques* |
|---|---|
| 2, *dek, tek.* | Aïno du Kamchatka, *Depk* |
| 4, *dak'han* | Kamchadale du centre, *Tshaak* |
| NEZ, *Kake* | Koryèke du Tigil, *Kéka* |
| LOUP, *Kowtsch* | Koryèke du Tigil, *Koshah*, chien |
| | Ukeh du Kamchatka, *Kosha*, chien. |

Ajoutons qu'un vocabulaire composé des cinq dialectes que donne M. de la Grasserie à la fin de son livre, semble de nature à faciliter les recherches des philologues et accroît singulièrement l'utilité de la publication.

C^te^ DE CHARENCEY.

P. CHESNEL. *Histoire de Cavelier de La Salle. Exploration et conquête du bassin du Mississipi.* Paris, J. Maisonneuve, 1903, in-8° de 228 pages.

Était-il bien utile de publier une nouvelle biographie de Cavelier de La Salle? Nous ne le pensons pas, alors surtout que le nouvel ouvrage n'est en réalité qu'un résumé des documents jadis publiés par M. Pierre Margry.

Nous ne connaissons pas d'existence plus dramatique, plus fertile en péripéties que celle de cet explorateur de premier ordre. Son ambition, ambition généreuse et patriotique, fut plus haute que ses moyens et ses ressources et, quand il put enfin conquérir à ses idées Louis XIV et Seignelay, il fut indignement, bassement trahi par les auxiliaires qu'on lui avait donnés. Avec celui des Jésuites le nom de Beaujeu doit être cloué au pilori de l'histoire. C'est toute la vallée du Mississipi que La Salle voulait donner à la France, rien que cela; il mourut à la peine!

La gloire de La Salle est assez haute, les services qu'il a rendus assez éminents pour que nous ne voulions pas dépouiller Jolliet et le Père Marquette de l'honneur d'avoir vu les premiers et parcouru le *Père des Eaux*. Nous ne sommes pas ici d'accord avec M. Chesnel, qui n'apporte, d'ailleurs, dans la discussion passionnée de ce fait, aucun document nouveau, aucune observation personnelle. Reproduisant même en partie certain mémoire de La Salle à Frontenac, il le cite inexactement et supprime tout un membre de phrase qui en dénature le caractère et lui enlève toute précision. M. Chesnel n'a fait aucune recherche dans les bibliothèques et les archives publiques ou particulières; il ne semble même pas qu'il ait vérifié les documents publiés par Margry. Ils ne sont pas toujours faciles à retrouver, nous le savons bien, car cet auteur, jaloux d'empêcher les concurrents de puiser aux sources qu'il avait découvertes, n'en indique pas la provenance, ou le fait incomplètement. N'y a-t-il donc rien à faire même de ce côté? Mais M. Chesnel s'est contenté de suivre les sentiers battus, de résumer surtout les pièces publiées par ses devanciers, ce qui retire à son travail toute originalité et toute valeur documentaire. Il y avait plus et mieux à faire.

Gabriel MARCEL.

*Exploration of the Great Lakes, 1669-1670, by* Dollier de Casson, *and* de Bréhant de Galinée. *Galinée narratives and map with an english version including all the map legends. Translator and editor* James H. Coyne. Part I. Toronto, 1903, 1 vol. in-8° de xxxviii-90 pages.

Ce volume est publié par la Société historique de l'Ontario et forme le tome IV de ses Papers and Records. C'est une édition critique en même temps qu'une traduction de la relation de voyage des deux Sulpiciens Dollier de Casson et Galinée. La copie publiée par Margry est collationnée avec les textes publiés par l'abbé Faillon, accompagnée de notes où sont mentionnées les moindres divergences.

Quelques esprits se sont étonnés en France du soin méticuleux que l'on apporte au delà de l'Océan à la publication et à la reproduction des textes inédits ou imprimés qui ont trait à la primitive histoire de notre colonisation dans la Nouvelle-France. C'est que ces documents sont les plus anciens, ce sont les premiers qui aient trait à l'origine du Canada ; ce sont de véritables pièces d'archives, les titres de gloire de nombreuses familles encore existantes qui descendent des premiers colons. Aussi, comprenons-nous fort bien que le moindre manuscrit, que les cartes relatifs à cette histoire ancienne de la Nouvelle France atteignent en vente publique des prix inabordables pour nous et que toute la littérature historique américaine se fasse de plus en plus rare en Europe. Il se fonde en Amérique tant et de si riches bibliothèques qui ne peuvent pas ne pas posséder ce genre d'ouvrages !

On se rappelle combien est intéressant ce voyage des PP. Dollier de Casson et Galinée avec Cavelier de La Salle. Au cours du voyage, ils sont rejoints, le 24 septembre 1669, par Jolliet et Péré qui viennent de pousser une pointe jusqu'au lac Supérieur, à la recherche d'une mine de cuivre dont les sauvages parlaient depuis longtemps. Si Jolliet ne l'avait pas trouvée, il s'était fait indiquer, par un Iroquois qu'il avait arraché au supplice du feu, une nouvelle route plus facile pour transporter le métal jusqu'à Montréal.

La peinture que Jolliet fit aux Sulpiciens des mœurs des sauvages qu'il avait rencontrés sur sa route, le besoin qu'il y aurait de prêtres pour les évangéliser, déterminèrent les deux Pères à faire route pour ce pays. Quant à Cavelier de La Salle, il profita d'un accès de fièvre pour ne pas les accompagner dans une direction opposée à celle qu'il voulait prendre et qui ne lui aurait pas permis de donner suite à ses projets de recherche de l'Ohio et du cours d'eau qui devait le mener à la Chine.

Cette curieuse relation est accompagnée de la reproduction de la carte si intéressante de Galinée, carte dont l'original ou les originaux sont perdus, mais dont il existe à la Bibliothèque nationale, dans le fonds Renaudot, une copie qui a été utilisée par Margry et qui a servi de prototype à toutes les reproductions plus ou moins complètes qui ont été publiées.

Le rôle de M. Coyne ne s'est pas borné à traduire et à reproduire ces documents. Il les a expliqués et commentés dans une introduction très documentée

dans laquelle il fait l'histoire de la cartographie canadienne et recherche les sources où ont puisé les géographes. C'est la partie la plus nouvelle et la plus originale du volume. Nous attendons la suite de l'ouvrage de M. James Coyne avec une véritable impatience.

Nous ne voulons pas terminer ce rapide compte rendu sans appeler l'attention des historiens américains sur l'abus qu'ils font trop souvent de l'illustration. M. Coyne nous donne les portraits de La Salle, du P. Marquette, de l'intendant Talon. Nous doutons fort que tous ces personnages aient fait faire leur portrait! Si ces images sont authentiques, il serait bon d'indiquer leur provenance et leur état civil. Si ce sont là des portraits de fantaisie, et nous croyons qu'il en est ainsi pour presque tous, il serait infiniment plus sage de s'abstenir.

Il en est de même pour les localités où se sont passés certains événements. Qui me prouve que c'est bien dans le site reproduit par M. Coyne qu'ont hiverné Dollier de Casson et Galinée? Qu'on y ait retrouvé des ruines d'habitation, j'y consens, mais est-ce bien celle construite par les Sulpiciens? Le paysage de 1903 est-il celui de 1669? Pour vouloir être trop précise, la documentation manque ici son but. Qui veut trop prouver ne prouve rien.

Gabriel Marcel.

Geo. Wharton James. *Indian Basketry*. Pasadena (Cal.), printed privately for the Author, 1902, 1 vol. in 8° de 274 p. avec 360 fig.

C'est, on le sait, M. O. T. Mason qui, le premier, eut l'idée d'étudier scientifiquement et « comme monument de civilisation » la vannerie indigène du Nord-Amérique. Mais, depuis la publication de son travail en 1884, dans le *Report of the U. S. National Museum*, que de documents ont été révélés, que de monographies particulières se sont produites! En ces dernières années, par exemple, M. Washington Mathews a fait connaître l'art vraiment délicat des « basket-makers » Navajoo; MM. Farrand et Roland B. Dixon se sont attachés à dégager (avec un peu trop de subtilité parfois) le symbolisme des dessins employés par la vannerie californienne et ils ont montré que certains ont un sens religieux et rituel indéniable. M. Geo. Wharton James a pensé qu'il était nécessaire de réunir les faits nouveaux aux résultats anciens et de les condenser en un ouvrage d'ensemble. Le succès de son petit livre parmi ses compatriotes lui a démontré qu'il avait raison : en quelques mois, l'édition a été épuisée et il a fallu en publier une seconde, « revised and elarged ». C'est celle-ci que nous avons parcourue avec intérêt. Il s'agit d'un manuel essentiellement pratique qui traite, l'une après l'autre, les différentes questions relatives aux « basketries ». Voici, du reste, les principaux chapitres : *Basketry, the mother of pottery* (contestable en quelques assertions) — *Basketry in Indian legend* — *Basketry in Indian ceremonial* (excellents) — *Basket-making people* (très curieux assemblage de renseignements, en particulier sur le rôle de la femme indienne comme tisseuse de vannerie) — *Materials used in Indian Basketry* — *Colors* — *Weaves or stitches* — *Basket frames and designs. Their origin and relation to art* — *Some uses of Indian baskets* — *Various Indian baskets* (suite d'études

techniques sérieuses) — *Symbolism of Indian baskets* (classement méthodique des motifs ornementaux) — *The poetry of Indian basketry* — *The decadence of the art* — *Hints to the collector.* — Le travail de M. James rendra, on le voit, de réels services. Aux collectionneurs, il apprendra à distinguer les œuvres authentiques des contrefaçons, fabriquées industriellement à la grosse, dans les villes de l'Atlantique, et, surtout des productions inférieures, livrées au commerce, en beaucoup plus grand nombre encore, par les Indiens eux-mêmes. Les artistes en mal de « modern style » trouveront aussi dans « *Indian Basketry* » des formes et des décors qui, tout issus qu'ils soient d'une lointaine tradition, n'en sont pas moins pour nous vraiment neufs. Enfin, pour les ethnographes, ce volume sera un très bon instrument de travail, un *Hand-book*, d'une netteté que tous les savants d'outre-mer devraient prendre pour modèle, et résumant un nombre considérable de publications, difficiles à consulter, du moins en France. Ajoutons que l'illustration est agréable et empruntée aux meilleures sources (Mason, Matthews, Dixon, Farrand, Cushing, etc ), et que l'auteur a donné tous ses soins à la *Bibliographie* et à l'*Index*. Voilà de la vulgarisation digne de tout éloge.

Léon Lejeal.

Désiré Charnay. *Manuscrit Ramirez. Histoire de l'origine des Indiens qui habitent la Nouvelle-Espagne, selon leurs traditions.* (« Recueil de voyages et documents pour servir à l'histoire de la géographie », t. XIX). Paris, Ernest Leroux, 1903, 1 vol. in-8° de xix-246 p. et fig.

J'ai vu avec quelque surprise l'apparition de ce volume dans la collection Charles Schefer et Henri Cordier. Mais si le scepticisme convient quant au profit que tirera de cette publication l'histoire des voyages, il faut se réjouir de pouvoir lire, ailleurs que dans l'assez rare et coûteuse édition J. M. Vigil, un document aussi précieux que le « Ramirez ». Et c'est un nouveau service que vient de nous rendre là M. Désiré Charnay. J'aurais cependant conçu tout autrement cette version française du Manuscrit J'eusse voulu moins de facilité, élégante, mais, — appelons les choses par leur nom, — banale, dans la traduction. Rien n'indique, dans le travail de M. Charnay, qu'il s'agisse d'un texte du xvi^e siècle ; rien n'indique non plus que l'original est plein de tours parfois un peu gauches, voire incorrects, de provincialismes ou mieux de *mexicanismes*, comme en pouvait trouver une plume indigène. Sans rappeler l'exemple, — à mon sens inimitable, — du *Bernal Diaz* que nous a donné José-Maria de Heredia, on peut regretter que notre excellent collègue laisse trop souvent tomber les tours particuliers, le mouvement et l'allure de son vieux chroniqueur. Voilà le défaut littéraire de son « Ramirez ». Au point de vue critique, d'autre part, on ne peut s'empêcher de remarquer que l'édition Charnay ne nous apporte rien de très nouveau sur le *Codex* et son histoire. Préciser les emprunts faits par Durand et Acosta à l'*Historia de la origen*, les relever, un par un, dans

une comparaison minutieuse des trois œuvres, aurait été une besogne singulièrement utile, bien digne de M. Charnay, de son activité et de son grand savoir. Il a cru devoir la laisser à un autre. Peut-être a-t-il reculé devant une étude qui aurait évidemment doublé les dimensions de son volume. En ce cas, pourquoi n'at-il pas introduit en bas de page les rapprochements et les références? Au surplus, l'annotation de ces 240 pages est bien maigre et de nombreux endroits qui appelaient un commentaire sont laissés sans explication. J'en citerai comme preuve les passages (pp. 206-209) relatifs à la conquête de la Zapotèque par les Mexicains (et notamment la destruction de Mitla) que le « Ramirez » attribue à Moteuczoma Ilhuicamina, tandis que le *Tellariano-Remensis* la rapporte au troisième successeur de ce prince, Ahuitzotl. Une semblable divergence, sur un fait aussi important, valait au moins d'être constatée. Et ce n'est pas la seule lacune de cette publication qui, telle qu'elle est, mérite, malgré tout, l'attention des spécialistes et de tous ceux qu'attirent les anciennes civilisations.

Léon Lejeal.

Eduard Seler. *Die alten Ansiedelungen von Chaculá, im Districkte Nenton des Departments Huehuetenango der Republik Guatemala.* Berlin, Dietrich Reimer, 1901, 1 vol. petit in-fol. de XVIII-224 p., 282 fig. et 1 plan dans le texte, 50 pl. et carte h. texte.

Nous sommes bien en retard avec cette publication dont les principaux résultats furent communiqués, avec grand succès, par l'auteur, au Congrès de 1900. Mais il n'est jamais trop tard pour parler d'un bon livre. Celui-ci est consacré à la campagne archéologique, menée en 1895 par notre collègue de Berlin, « auf Kosten Sein. Excell. des Herzogs von Loubat », au sud du pays des Lacandons et de Lorillard-City, entre Comitan et Copan, à peu près au sommet de l'angle droit que décrit la frontière du Mexique et du Guatemala, lorsqu'elle quitte le rio Chixoy. En ce canton perdu, situé au pied des « Altos Cuchumatanes », hors des grandes routes de migrations, M. Eduard Seler a révélé un foyer jusqu'ici inconnu de civilisation et dont aucun historien espagnol n'avait jamais prononcé le nom ni soupçonné l'existence. Malgré son relief très tourmenté qui unit le calcaire, dans les vallées et sur les premières pentes, aux schistes et aux grès rouges sur les terrasses plus élevées, la région était, aux temps anciens, fort peuplée. Les groupes architecturaux retrouvés par M. Seler, dans la forêt ou dans la brousse, tous d'une sérieuse étendue, sont au nombre de cinq : celui du petit lac frontière de *Tepanuacan*, celui de *Yalambohoch*, celui de *Chaculá* proprement dit, et ceux plus méridionaux de *Quen-Santo* et de *Huaxac-Canal* (en maya : « les huit Étoiles »). On est, tout d'abord, frappé du caractère un peu fruste de tous ces édifices. En général, les pierres calcaires s'offrent, entassées les unes au-dessus des autres, sans emploi méthodique du mortier, sinon à partir d'une certaine hauteur, pour assurer l'équilibre de la construction.

Quant à la taille des matériaux, elle n'apparaît que pour les pierres d'angle

(voir fig. 68). Ainsi, nous sommes bien au milieu d'un *pagus rusticus*, où les bâtisseurs n'avaient point la science qui distingue ceux de Copan et de Quiriguá. Et cependant, malgré l'infériorité de la technique, le plan général des monuments est le même ici que dans les grandes métropoles de l'ancienne Amérique centrale. Voici l'esplanade et voici la pyramide, avec ses escaliers à rampes de pierre, orientés vers l'ouest, et, de distance en distance, interrompus par des plates-formes que surmontent des stèles (voir fig. 81). Voilà, fait plus caractéristique encore, des *Tlachtli* et des *Tamascalli*; des jeux de paume qui sont, la grandeur et la richesse en moins, l'équivalent de celui de Chichen-Itza; des bains, en tout conformes aux descriptions classiques de Sahagun, et où des débris sculptés font voir un symbole très voisin de celui qui, au Mexique, dans le même genre d'édifices, signifiait Yoalticitl, la déesse des étuves. La décoration offre les mêmes analogies, non seulement avec les centres illustres de l'isthme, mais avec l'Anahuac précolombien. *Piedras redondas* ou disques, portent l'image du soleil; *piedras erigidas* ou stèles évoquent le souvenir de Copan et de Quiriguá, copiées, semblerait-il, par un ouvrier de village. Le système chronographique des montagnards de Chaculá paraît avoir été celui de Copan et, sur leurs stèles, M. Seler est parvenu à déchiffrer certains Katouns. Il tend même à identifier certain hiéroglyphe, découvert par lui, avec le signe mexicain si répandu de la planète Vénus. Quelques têtes de pierre apparaissent comme des Tlaloc ou des Quetzalcoatl. Enfin la poterie, par son modelage et son pastillage, est également pour nous une ancienne connaissance. D'autre part, à côté de cette culture, parente de la civilisation des Mayas et des Nahuas, Chaculá et, surtout, Quen-Santo gardent la trace évidente d'une culture antérieure et moins avancée. Sur des gorges profondes s'ouvrent des cavernes qui, sans doute, se prolongent assez loin dans la montagne. Quelques-unes recèlent une espèce de réduit formant chapelle, qui abrite des idoles d'un aspect particulier (fig. 110, 123, 165 et pl. XLVI) et rendu inoubliable par la rigidité des bras, appliqués le long du corps ou croisés sur la poitrine, par des colliers de têtes humaines à longs cheveux suspendus au cou. Le type ethnique, la tête carrée, couverte d'une espèce de tiare conique de ces statues les distinguent des personnages à nez busqué qu'on rencontre également dans l'ancienne iconographie de Chaculá. Au surplus, sur 17 crânes rapportés par M. Seler, M. le Dr F. von Luschan s'est livré à cet égard à des constatations suggestives (pp. 207-213). Cette brève analyse suffit à faire comprendre l'intérêt documentaire de ce beau volume qui affirme, une fois de plus, et la complexité des races dans la région guatémaltèque et la ressemblance de civilisation entre le Centre-Amérique et la région mexicaine.

Léon Lejeal.

Dr E.-T. Hamy. *Decades Americanæ. Mémoires d'archéologie et d'ethnographie américaines. 5e et 6e décades.* Paris, Leroux. 1902, 1 vol in-8 de VIII-132 p., 4 pl. et 45 fig.

Cette troisième série des « Décades américaines » mérite le même succès que

les deux premières. On y retrouve la même critique pénétrante, la même exposition simple et lumineuse. On y retrouve aussi la même variété de sujets qui rend impossible l'analyse en règle. J'indique seulement quelques-unes des questions très diverses, heureusement abordées par la vaste et solide érudition de l'auteur. A l'anthropologie et à l'ethnographie proprement dites se rattachent les morceaux intitulés : « Les races américaines. — Contribution à l'anthropologie du Nayarit. — Notice sur un crâne perforé de Tarahumar. — Les Indiens Chamacocos. — Les *Cliffs Dwellers* de la Sierra Madre. — Le serpent du Mahury. » Ils résument en perfection notre savoir actuel, tout en indiquant, parfois, des hypothèses originales et des solutions ingénieuses. L'histoire de la géographie et l'histoire du Nouveau Monde sont représentées par des articles très complets et très judicieux sur l'œuvre du P. Barnabé Cobo et sur les lettres de Cortès à Charles-Quint (à propos de la traduction de M. Charnay). L'étude des monuments tient une place d'honneur dans le recueil, avec les notices sur les « figures sculptées de la vallée de Tafi (à propos des découvertes de M. Juan B. Ambrosetti) ; sur la « 'figurine yucatèque de la collection Boban-Pinart » ; sur les pétroglyphes de la Guadeloupe ; sur les sculptures en stéatite de la côte septentrionale du Pacifique, etc. Le Dr Hamy excelle à fixer en quelques pages le sens des iconographies les plus obscures. Nous en avons la preuve dans le mémoire (paru, d'ailleurs, ici même) qu'il a consacré à l'attribut d'Ehécatl-Quetzalcoatl, le « Joyau du vent », et qui reste un modèle du genre. Très informé des choses de l'art, il est aussi l'un de ceux qui savent le mieux interpréter l'œuvre du peintre et du sculpteur comme documents ethnographiques. Dans cet ordre d'idées, les nouvelles « Décades » renferment un examen bien intéressant des gravures ethnographiques de Bonneville, et de la miniature où le vieil imagier Jacques le Moyne de Morgues a perpétué une scène de voyage de Laudonnière. Signalons encore, en matière de préface, un vibrant exposé de la carrière de Coudreau. Tout, en somme, contribue à faire de ce petit volume un de nos livres de chevet, — un de ces livres rares qui fournissent au spécialiste un précieux instrument de travail, mais qui peuvent être lus avec agrément et profit par tout homme cultivé.

Léon Lejeal.

---

# MÉLANGES ET NOUVELLES AMÉRICANISTES

*Le plus ancien texte européen concernant l'Amérique. — Les derniers Indigènes de la province de Québec (Statistique). — « Mascoutens ». — L'ethnographie des Maidu. — Bureau d'ethnologie américaine. — Le « Codex Nuttall ». — Musée national de Mexico. — Un éventail géographique. — Les études anthropologiques à Cuba. — Une société d'Américanistes dans le Sud-Amérique. — Le prix Léonce Angrand. — Enseignement américaniste. — Bibliographie américaniste en France. — Publications récentes.*

*Le plus ancien texte européen concernant l'Amérique.* — En 1817, à Ringerike (Norvège méridionale) fut trouvée, à 50 cm. de profondeur, une pierre runique de 126 cm. de longueur, 21 cm. de largeur et 10 cm. 1/2 d'épaisseur. Elle portait une inscription runique très indistincte, qui, étudiée et copiée, d'abord, par l'antiquaire L. D. Klüwer, vient d'être reprise à nouveau par M. Sophus Bugge, professeur à l'Université de Christiania, qui a bien voulu nous en donner la transcription suivante :

*Út ok vitt ok þurfa*
*þerru ok áts*
*Vínlandi á ísa*
*í úbygð at kómu ;*
*auð má illt vega,*
*[at] deyi ár.*

A ce texte poétique de l'ancienne langue norvégienne, M. Bugge assigne le sens que voici, en prose latine : « In mare vastum late delati, Vinlandiam versus in glaciem regiones inhabitatas adjacentem humore fameque confecti egressi sunt ; beatas res adversa fortuna auferre potest, ita ut homo immature moriatur . » Pour le traducteur, il s'agit d'une inscription funéraire. M. Bugge présume que le commencement en a été perdu. Le défunt était un Norvégien de Ringerike qui avait subi de rudes souffrances, pendant un voyage dans la mer glaciale du Nord, vers les contrées désertes du Vinland (*úbygð*, pays inhabités, comme disent les *sagas* islandaises), et y avait probablement péri. En somme, la pierre en question (qui remonte, d'après l'aspect des caractères, aux années 1010-1050, postérieure de très peu, par conséquent, aux découvertes de Leif Eirikisson) serait le plus ancien document connu en Europe dans lequel il soit fait mention de l'Amérique.

L.

*Les derniers Indigènes de la province de Québec.* — Une statistique officielle, parue cet hiver, fixe à 6.519 le nombre des Indiens subsistant encore dans le Bas-Canada. Elle les répartit en huit groupes qui sont, par ordre d'importance :

1° *Les Iroquois*, dont 1.995 sont signalés à Caughnawaga ; 1.337 à Cornwall ; 430 à Oka (total : 3.762) ;

2° Les *Micmac*, au nombre de 627, décimés, d'ailleurs, par la phtisie et la mortalité infantile. Ils se rencontrent surtout au sud du Saint-Laurent, dans la Gaspésie (comté de Bonaventure, région des rivières Ristigouche et Cascapedia ;

3° Les *Algonquins*, représentant encore 586 individus, fixés sur la rive septentrionale de l'Ottawa ;

4° Les *Abénakis*, appartenant, pour la plupart, aux comtés de Québec et de Charlevoix, 465 personnes ;

5° Les *Bersimis* du comté de Saguenay, sur le rivage nord du Saint-Laurent, 451 individus ;

6° Les *Hurons*, dont les 448 survivants habitent les villages de Lorette, d'Arpents (comté de Québec) et de Rocmont (comté de Portneuf) ;

7° Les *Amalécites*, en deux îlots, séparés par le Saint-Laurent, l'un de 111 individus, dans le comté de Temiscouata ; l'autre de 34, dans le comté de Québec ; en tout : 145 ;

8° Les *Montagnais* de la rivière L'Escoumin (comté de Saguenay) qui ne sont plus que 35.

Le régime tribal ne subsiste plus que chez ces derniers et les Algonquins. Quant aux cultes, tous sont catholiques, sauf 1/5e d'Abénakis et 1/3e d'Iroquois, méthodistes. Quant aux occupations, les industries suivantes sont indiquées : vannerie (Abénakis et Amalécites) ; fabrication de crosses, raquettes, souliers et patins à neige (Iroquois et Micmac) ; fabrication de canots en toile (Hurons) ; guides (Abénakis et Hurons) ; flottage et pilotage des bois (Algonquins, Iroquois, Micmac) ; chasse et pêche, encore pratiquées généralement ; mais seuls, les Algonquins et les Bersimis sont exclusivement pêcheurs et chasseurs (les Bersimis et les Montagnais chassent les animaux à fourrures ; les Montagnais capturent le phoque) ; agriculture (générale, sauf chez les Algonquins et les Bersimis. Les Montagnais qui habitent la partie la plus âpre de la province de Québec, cultivent la patate et l'avoine). En outre, les Iroquois fournissent de bons ouvriers aux chemins de fer, aux chantiers de constructions métalliques et au service de la canalisation.

L.

« *Mascoutens* ». — Les journaux du Canada et des États-Unis apportent une nouvelle qui mérite d'être signalée, tout en appelant des réserves. Il s'agit de « Mascoutens ». Nos lecteurs savent que ce nom s'applique à une cité indigène, souvent décrite, au XVIIe siècle, dans l'historiographie de la Nouvelle-France. On en trouve mention dès 1615. En 1634, le voyageur Nicollet l'aurait visitée et y aurait compté 20.000 habitants. Radisson et Groseiller l'auraient vue, eux aussi, en 1659. De même, Dablon, dix ans plus tard. Enfin, le P. Mar-

quette, en 1673, affirme y avoir séjourné quelque temps et il la décrit compendieusement. Or, d'après les échos dont il est parlé plus haut, les ruines de « Mascoutens » auraient été récemment découvertes sur les bords du Fox-River (confins des États de Wisconsin et d'Illinois), par un prêtre des missions catholiques irlando-américaines, le P. Cosgrove. Attendons avec patience sa relation circonstanciée. En principe, il convient d'être sceptique sur ce chapitre des grandes villes de l'antiquité américaine. On a aujourd'hui la preuve que, dans les grandes zones de civilisation précolombienne, Mexique, Amérique centrale, Pérou, les découvreurs ont très souvent, de très bonne foi, exagéré l'importance des agglomérations urbaines.

L.

*L'ethnographie des Maidu.* — Dans la permanente enquête que les ethnographes des États-Unis poursuivent sur les races indigènes de leur pays, M. Roland B. Dixon, maître de conférences (*instructor*) pour l'anthropologie à Harvard University, s'est spécialement réservé les *Maidu*, groupe ethnique de la Californie du N.-E., installé entre le Lassen Peake et le lac Honey, sur les pentes de la Sierra-Nevada ou dans les vallées qui en descendent vers le Sacramento. A l'étude de cette famille en voie d'extinction, M. Dixon consacre, depuis deux ans, ses loisirs de l'été. Il vient d'exposer le résultat de cette double campagne dans un long article du *Bulletin of the American Museum of Natural History* [1].

Cette étude, intitulée *Maidu Myths*, ouvre par une intéressante, quoique trop courte introduction générale, qui fixe la physionomie des peuplades en cause. Au point de vue linguistique, on distingue trois dialectes Maidu, tous trois différents, dans leur génie, des idiomes voisins, quoiqu'ils en aient plus ou moins accueilli le vocabulaire. L'habitat de cette petite population de chasseurs, faiblement agricole, explique certains contrastes observés dans les mœurs. Ainsi, l'homme des vallées était à peine vêtu, tandis que le Maidu montagnard se couvrait de tuniques de peau de daim et utilisait comme manteau la fourrure d'un lapin sauvage. Les habitations de la montagne étaient plus solidement construites, contre les avalanches, que celles de la plaine, le type demeurant le même ici et là. Dans les deux régions, la maison Maidu est un petit édifice circulaire de quinze à vingt-cinq pieds de diamètre, de quinze pieds environ de hauteur. Elle est faite de pieux massifs, fortement enfoncés dans le sol, et terminée par un toit conique également en bois, mais chargé de terre. Au sommet du cône, un orifice pour le passage de la fumée ; sur un côté de la maison, une porte basse qu'on ne franchissait qu'en rampant, voilà les seules ouvertures. Le niveau intérieur était, en général, de deux ou trois pieds plus bas que le niveau extérieur. On obtenait ainsi une demeure chaude et sèche en hiver, fraîche en été. Au surplus, pour l'été, les Maidu se construisaient des huttes légères de branches et de feuillages, toujours de forme conique.

Quant à l'organisation sociale, la race semble toujours avoir ignoré le système

1. Vol. XVII, Part. II, pp. 33-118, 30 juin 1902.

du clan et le groupement totémique. Les Maidu étaient réunis en communautés indépendantes les unes des autres et changeaient volontiers de résidence, pour revenir ensuite, sans raisons apparentes, à leurs premières demeures. Aussi rencontre-t-on dans la contrée un nombre assez considérable de villages déserts qui, au premier abord, a pu faire croire à une extrême densité de population. Un chef, mais sans grand pouvoir, dirigeait chaque village. Entre les quartiers d'un même village éclataient des querelles souvent sanglantes. Le vrai lien social était constitué par deux cérémonies religieuses qui réunissaient, non seulement les membres d'une même communauté, mais parfois la population de plusieurs villages. C'étaient l'*initiation* et le *grand bûcher annuel* pour les morts. A l'initiation pouvaient être admis, sur le choix des vieillards, les jeunes garçons dans leur douzième année. Par la vertu de cette formalité qui comportait des instructions sur les traditions de la race et finissait sur une danse sacrée, le jeune homme devenait « yè' poni ». Tous les « yè' poni » formaient comme une société secrète à laquelle appartenaient tous les personnages marquants du pays. Quant à la cérémonie du bûcher, son époque annuelle la plaçait en octobre, à une date déterminée par la lunaison. Sur le bûcher s'accumulaient les objets ayant appartenu aux Maidu décédés dans l'année, et des offrandes, souvent précieuses, destinées à leur vie dans l'autre monde, — *baskets*, couvertures, aliments. — Souvent, on y joignait l'image même des morts ou plutôt des espèces de mannequins grossiers en étoffes et pelleteries. Enfin, les derniers Maidu prétendent que certaines veuves s'offraient elles-mêmes en holocauste.

Sur quelles croyances reposaient exactement ces usages ?

C'est ce que M. Dixon n'indique pas, déclarant qu'un complément d'enquête serait, pour ce faire, indispensable, comme aussi une comparaison soigneuse entre les mythes Maidu et ceux des tribus plus ou moins limitrophes. En l'état actuel, l'auteur a, néanmoins, pu réunir et publier une vingtaine de récits traditionnels, contes d'animaux ou légendes cosmogoniques. L'analyse de ces fables, du reste assez monotones, nous entraînerait trop loin. Il faut simplement signaler le rôle donné par presque toutes à un personnage sur lequel la verve des conteurs indigènes semble vraiment intarissable : le coyote, parasite obligé et redouté de tous les campements, de tous les villages, pillard effronté, subtil et lâche. L'imagination primitive en a fait le mauvais génie de l'homme. Elle le mêle au récit de la Création, le fait surgir, avant l'apparition de la terre au-dessus des eaux, essayant sa malice à rivaliser avec le Génie initial, et à créer, lui aussi, des êtres vivants. Il n'y parvient pas et se venge de sa déconvenue en imposant à l'humanité, que le Créateur voulait heureuse, oisive, éternellement jeune, la faim, le travail, la maladie et la mort. Il poursuit les défunts jusque dans la caverne des esprits. Il éloigne le gibier les jours de chasse et s'approprie le poisson du pêcheur. Il n'épargne même pas les animaux. Il n'a pas d'ailleurs toujours l'avantage dans ses mauvais tours; car, étourdi autant que méchant, il imite tout ce qu'il voit faire à autrui, et, par exemple, se noiera, à vouloir plonger comme la grenouille ou la tortue d'eau.

Telle est, rapidement résumée, cette étude amusante et soignée qui aurait été rendue plus précieuse encore par certains rapprochements. Ces rapprochements,

on s'est contenté de les indiquer au passage ; mais la liste en est incomplète, et j'y ajouterai volontiers l'analogie singulière entre « Eno », le coyote de la Sierra-Nevada, et le coyote du Zuñi dont l'ouvrage posthume de Cushing[1] nous raconte longuement les forfaits. Ainsi se trouverait plus solidement étayée encore la conclusion de M. Dixon sur la parenté probable de toutes les légendes mythiques, recueillies depuis la rivière Columbia jusqu'au Mexique.

Léon Lejeal.

*Bureau d'ethnologie américaine.* — Son XIX^e^ rapport[2], le dernier dont le regretté Powell ait pu écrire l'introduction, concerne les années 1897 et 1898. Il contient, comme les précédents, de précieux articles. Nous citerons en premier lieu les études relatives aux « systèmes de numération », en particulier celle de M. J. W. Mac Gee qui a abordé la question de l'« arithmétique primitive » avec sa vigueur habituelle de pensée et une grande richesse de documentation. M. Cyrus Thomas s'est occupé, d'autre part, des « systèmes de numération » dans l'Amérique moyenne, un sujet qu'il étudie depuis de longues années, comme le « Calendrier des Mayas », auquel il a consacré aussi un mémoire de ce *Report*. M. Thomas Gann a donné une monographie des tumuli du Honduras septentrional, remarquable par quelques descriptions nouvelles. Les Tusayas sont l'objet de trois articles. Deux émanent de l'homme le plus compétent sur l'ethnographie du Nouveau-Mexique, M. J. W. Fewkes (« Traditions relatives aux migrations » — « Cérémonies de la flûte et du serpent »). Mais de ces deux gros volumes, la partie la plus importante est celle intitulée : « Cherokee Myths » par M. James Mooney, qui occupe, à elle seule, 549 pages de l'œuvre collective. C'est un traité définitif sur la matière et dont l'introduction historique n'est pas le chapitre le moins intéressant. On y voit retracées, d'après des documents authentiques, la vie et les vicissitudes, pendant trois siècles et demi (1560-1900), de ces indigènes qui se rattachent peut-être aux vieux Constructeurs de tertres. Quant à la mythologie proprement dite, elle est traitée dans un ordre méthodique rigoureux qui permet, presque instantanément, avec le secours de l'Index final, de retrouver, dans l'énorme quantité de récits colligés par M. Mooney, telle ou telle légende cosmogonique, telle fable relative au déluge, aux animaux, aux végétaux, telle tradition historique. Inutile d'ajouter que ce Folk Lore Cherokee se recommande par des analogies frappantes avec ceux des nations voisines. M. Mooney a, du reste, soigneusement souligné ces rapports dans un long paragraphe qu'il intitule « Comparaisons ». Tous les Américanistes voudront posséder ce copieux répertoire, dont il existe, au surplus, un tirage à part.

L.

1. *Zuñi Folk Tales*, New-York, Putnam' sons, 1901, gr. in-8° de XVII-474 p.

2. *Nineteenth Atnual Report of the Bureau of American Ethnology*. Washington, Government Printing Office, 2 vol. in-4° de 102 et 1.160 p., avec fig et pl. h. t.

*Le « Codex Nuttall »*. — L'exemple, si généreusement donné par M. le duc de Loubat, vient de trouver des imitateurs à l'Université Harvard, de Cambridge, Massachusetts. Grâce à M. Charles P. Bowditch, de Boston, et à quelques autres amis des études américaines, le professeur Putnam, curateur du *Peabody Museum*, a pu faire reproduire par la photochromie un volumineux manuscrit postcolombien. Ce document sur papier indigène avait jadis appartenu au couvent de Saint-Marc de Florence, où il fut aperçu par M. Pasquale Villari, l'historien de Savonarole, qui devait, un peu plus tard, le signaler à notre laborieux collègue, Mme Zélia Nuttall. Après de longues recherches, Mme Nuttall a retrouvé le *Codex* en question dans la bibliothèque de Lord Zouche of Harynworth, à Parham (Sussex). Elle s'est chargée de rédiger le texte explicatif qui accompagne l'album édité par le *Peabody Museum of American Archaeology and Ethnology* [1]. Il y aurait assurément bien des réserves à faire sur ces commentaires. Le *Codex Nuttall*, — c'est ainsi qu'on l'a nommé, — est-il, comme le veut sa marraine, de la même main ou du même pinceau qui exécuta (vers 1519 ou 1520) le *Manuscrit de Vienne* ? A-t-il été, comme ce dernier, la propriété de l'empereur Charles-Quint ? Faut-il y voir un des monuments de l'iconographie indigène offerts à ce prince par Cortez ? Quoi qu'il en soit, je partage, au moins, l'avis de Mme Nuttall sur l'origine zapotèque du *Codex* qui ne comprend pas moins de 84 feuillets en couleur, parfaitement conservés.

H.

*Musée national de Mexico*. — La XIe livraison des *Anales del Museo nacional de México* ne contient que deux articles : une étude grammaticale de José-Fernando Ramirez, publiée par M. Chavero, sur les particules de la langue nahuatle ; un travail de botanique intitulé : « Los *Ayotli* de Hernandez o Calabazas indigenas », par le Dr Urbina, professeur à l'École de médecine et au Musée. Le premier de ces deux mémoires est une suite ; l'autre n'est ici qu'en première partie. Ainsi ce fascicule échappe un peu à l'analyse. Dans l'article Ramirez, les principales particules examinées sont : *Cān*, *Canā* ou *Canapa*, *Canin*, *Ceccan* et ses dérivés, *Centlapal*, *Ech*, *Huan*, *Huecauh*, *Huel*. L'auteur, après avoir déterminé la traduction castillane de chaque mot, en indique le rôle et le sens en composition, puis énumère les principaux idiotismes auxquels l'emploi de la particule a donné naissance. Le travail, d'ailleurs fort utile, est une compilation d'anciennes grammaires, surtout celle de Rincon. La forme montre assez que le grand érudit l'avait entrepris pour son usage et ne le destinait pas à la publicité. — Quant à la monographie botanique de M. Urbina, elle a pour but de compléter ou de rectifier les allégations de Hernandez, d'après les recherches de savants plus modernes. Elle s'efforce surtout de fixer, avec plus de précision et d'exactitude que ne pouvait le faire le médecin de Philippe II, l'habitat et l'organographie des nombreuses variétés mexicaines

1. *Codex Nuttall. Fac-simile of an Ancient Mexican Codex, belonging to Lord Zouche of Harynworth, England, with an Introduction by Zelia Nuttall.* Cambridge, Mass., Peabody Museum, 1902, in-4° obl., 2-35 p. et 84 pl. photochr.

d'Ayotli, leurs propriétés thérapeutiques (celles que leur attribuait l'Ancien Mexique et celles qu'elles possèdent réellement), leurs usages alimentaires et industriels. C'est donc un complément utile à la lecture du XI^e livre de Sahagan, assez sommaire sur ce point particulier. Elle intéresse spécialement l'archéologie par les détails qu'elle donne de l'emploi ancien de quelques-unes de ces calebasses pour la teinture du bois et des étoffes.

N.

*Un éventail géographique.* — C'est M. Gabriel Marcel, coutumier des trouvailles curieuses, qui l'a découvert en feuille, dans un carton de la librairie américaniste Chadenat et qui nous le fait connaître par un article de la *Revue hispanique* (t. IX). La planche représente l'Isthme Central américain et offre, — c'est là le fait original, — un tracé de canal interocéanique par le Nicaragua. M. Marcel ne connaît pas d'autre exemplaire de cette pièce intéressante. A ses yeux, elle n'est pas autre chose qu'une ingénieuse réclame (l'éventail, il y a cent ans, était dans toutes les mains), imaginée par le géographe et ingénieur Martin de la Bastide, en faveur d'un projet dont il avait fait le rêve de sa vie. Pour les savants, il avait écrit un *Mémoire sur un nouveau passage de la mer du Nord à la mer du Sud*, publié en 1791. A leurs femmes, il dédia cette élégante vignette, imprimée avec goût sur soie blanche, dans le style de la fin du XVIII^e siècle.

L.

*Les études anthropologiques à Cuba.* — La restauration de l'Université de La Havane, après l'avènement de la République, a été marquée par un fait très intéressant pour les études américanistes. Un musée et un laboratoire d'anthropologie, mais plus spécialement d'anthropologie cubaine, y ont été installés. Le musée comprend, entre autres sections, une section d'« antropología nacional » qui offre déjà une assez nombreuse série de déformations craniennes, et une autre d'« arqueología cubana », assez riche aussi. Une bibliothèque de 500 volumes a été annexée à la nouvelle institution. Cette utile création est l'œuvre de notre collègue, le professeur Luis Montané, qui a déjà tant fait pour la science à La Havane, où il a fondé la « Sociedad Antropológica de la Isla de Cuba », qui compte plus de vingt années d'existence. Il est assisté, pour l'enseignement, du D^r Aristides Mestre, à qui nous empruntons ces détails.

L.

*Une société d'Américanistes dans le Sud-Amérique.* — M. Félix F. Outes de Buenos-Ayres a conçu le projet de grouper, en une société d'études, tous ceux qu'intéresse le passé précolombien, aussi bien dans l'Argentine qu'au Chili, au Pérou, dans la Bolivie, le Brésil, le Paraguay et l'Uruguay. C'est le *Boletin de la Sociedad geográfica de Lima* (t. XI) qui nous apporte le texte du manifeste publié pour la propagation de cette heureuse idée. Il nous plaît d'en détacher les lignes suivantes : «... En nuestro pais existe un número ya

bastante crecido de hombres animosos que han dedicado su tiempo á estudiar el pasado de nuestro territorio... Pero los buenos deseos que los anima tienen que estrellarse ante la imposibilidad de publicar el resultado de sus investigaciones, por la carencia de un centro especial de estudios americanos, *siendo realmente una ironía que exista en París una Sociedad de Americanistas y que sea en Europa donde se celebren certámenes tendentes á investigar el interesante pasado americano.* » Sans *ironie*, on ne peut que souhaiter la prochaine réalisation des espoirs de M. Outes.

N.

*Le prix Angrand.* — Le prix quinquennal de 5.000 francs, fondé par Léonce Angrand, « en faveur du meilleur ouvrage sur les langues, l'histoire et les antiquités américaines des temps antérieurs à la découverte de Christophe Colomb, » a été décerné dans le courant du mois d'avril dernier. Parmi les concurrents, le jury international, chargé d'apprécier le concours, a distingué MM. Le Dr R. Verneau et Carl Lumholz. Au premier, les arrérages du legs Angrand ont été attribués pour son beau livre (*Les anciens Patagons. Contribution à l'étude des races précolombiennes de l'Amérique du Sud.* Monaco, imprimerie du Palais, 1903, in-4°, VII-342 p., 15 pl. et fig.), dont nous rendrons compte prochainement. Mais une particulière mention, conçue en termes très flatteurs (v. *Journal officiel* du 5 avril 1903), a été accordée aux travaux de M. Lumholz (*Mexico unknown* et *Symbolism of the Huichol Indians*). La « Société des Américanistes » ne peut qu'applaudir à cette décision, si exactement justifiée par les mérites respectifs des deux lauréats, qu'elle est heureuse de compter parmi ses membres.

N.

*Enseignement américaniste.* — Au mois de mars dernier, avant son retour en Europe, M. le duc de Loubat a mis à la disposition des « Trustees » de Columbia University à New-York, la somme de 100.000 dollars, destinée à l'ouverture d'un cours spécial d'Archéologie précolombienne. Notre collègue, M. Marshall H. Saville, conservateur des Antiquités mexicaines à l'*American Museum of Natural History*, a été désigné pour professer, pendant une période de trois ans, le nouvel enseignement qui sera inauguré à la rentrée scolaire de 1903-1904. C'est la troisième institution de ce genre que l'Américanisme doit à notre Président d'honneur. La *Société* lui adresse, à ce propos, les plus chaudes et les plus reconnaissantes félicitations, avec les vœux les plus sincères pour le succès de son initiative. Nous n'en doutons pas d'ailleurs. Sur un théâtre différent, le nouveau professeur se montrera, comme à Mitla, à la hauteur de sa tâche, et la chaire de New-York rivalisera bientôt pour la valeur de sa doctrine et de ses élèves avec son aînée de Berlin. Le titulaire de cette dernière a repris ses leçons de paléographie mexicaine et maya au semestre d'été, après un nouveau séjour d'hiver au Yucatan, sur lequel le *Journal* se propose de revenir D'autre part, le *Livret du Collège de France,* récemment paru, nous apporte

sur la chaire, fondée, l'an dernier, à Paris par le même généreux Mécène, les détails suivants que nous croyons devoir reproduire :

« Le cours d'Antiquités américaines a été ouvert le jeudi 15 Janvier 1903. Dans sa première leçon, reproduite, d'ailleurs, par la « Revue internationale de l'Enseignement » (15 mars 1903), M. Lejeal s'est efforcé de justifier la création nouvelle, en montrant l'importance et l'intérêt des études américanistes, en énonçant les principaux problèmes qu'elles soulèvent, en rappelant aussi les travaux (plus nombreux qu'on ne le croit d'ordinaire) qu'elles ont inspirés aux savants français.

« Les leçons des jeudis suivants devaient être consacrées aux « Sources espagnoles de l'histoire précolombienne ». Un sujet aussi étendu ne pouvait être épuisé en une seule année. On s'est donc borné à l'examen des sources qui concernent l'Amérique du Nord. Il importait avant tout de les rattacher à leur milieu d'origine et aux circonstances qui les firent naître. A cet effet, les grands épisodes de la découverte et de la conquête castillanes sur le sol du Nouveau Monde ont été rappelés d'une façon sommaire, assez longuement, toutefois, pour pouvoir rectifier au passage quelques erreurs traditionnelle d'histoire géographique et coloniale ; en particulier, sur le personnage de Colomb et la genèse de ses idées. Le but véritable et l'utilité de ces entretiens préparatoires étaient, du reste, de préciser, d'une manière générale, la valeur documentaire des textes à étudier. Sauf exception, ils sont une œuvre de bonne foi, d'érudition réelle et sans laquelle il n'y aurait pas de science possible des vieilles sociétés américaines, tant la difficulté demeure grande, jusqu'à nouvel ordre, d'interpréter les rares chroniques et les inscriptions indigènes qui nous sont parvenues. Ainsi, c'est bien à tort, semble-t-il, que toute une école, relativement récente, d'Américanistes, dédaigne systématiquement cette vaste littérature historique. Mais la confiance aveugle qu'avaient mise en elle Brasseur de Bourbourg et ses disciples ne paraît pas plus raisonnable. Les Espagnols qui ont examiné et décrit le monde américain à une époque très voisine (XVI^e siècle et première moitié du XVII^e siècle) de son indépendance, ont été presque toujours sincères et bien placés pour être exactement informés. Ils n'ont pas été, ils ne pouvaient être toujours impartiaux et clairvoyants. Pour leur catholicisme intransigeant, les croyances et les rites des Précolombiens ne pouvaient être que le produit d'une suggestion satanique. D'autre part, sujets d'une monarchie absolue, encore féodale dans ses formes extérieures, ils devaient, à leur insu, ramener à ce type politique et social, — le seul qu'ils connussent, — toutes les organisations qui s'offraient à eux. Enfin, vainqueurs et convertisseurs parfois brutaux, ils ne pouvaient échapper à l'inconscient désir de légitimer leurs violences, en dépréciant parfois les qualités intellectuelles et morales de leurs adversaires, devenus leurs victimes. Leurs erreurs, en quelque sorte fatales, ne rendent que plus nécessaire un inventaire méthodique de leurs écrits.

« Le chargé de cours a classé ces derniers d'après leur caractère et la personnalité même des auteurs (relations de découvreurs, conquérants et missionnaires, documents administratifs, historiographie officielle, chroniques monacales, etc.). Après s'être imposé à lui-même la lecture aussi minutieuse que possible de

chaque ordre de documents, il a groupé dans ses leçons les divers témoignages relatifs à une même région, en les comparant, en les complétant, en les commentant les uns par les autres, et, quand il se pouvait, en faisant appel, pour les éclairer, aux passages les mieux compris des historiens indigènes, aux résultats les plus certains de l'archéologie et de l'exploration moderne.

« Par ce procédé d'exposition qui évitait la monotonie et les redites, sans exclure l'analyse sérieuse et la critique, M. Lejeal espère avoir pu présenter à ses auditeurs le tableau intéressant et précis de trois régions distinctes de l'Amérique ancienne : 1° les *Antilles*, étudiées principalement dans Colomb, Fray Roman, Pierre Martyr et Oviedo ; 2° le *Yucatan* (d'après Landa, Lizana, Sanchez de Aguilar, Cogolludo, etc.) ; 3° l'*Amérique centrale* (d'après les P. Ximenés et Remesal la compilation discrètement consultée de Fuentés y Guzman et quelques historiens généraux, tels que Herrera). Aux Antilles, la juxtaposition des peuples *Igneris-Cebuneys* (Haïti et Cuba) et des Caraïbes (Petites Antilles), leur ethnographie respective et les éléments religieux qu'ils semblent avoir eus en commun avec le Yucatan et l'Amérique centrale ; dans ces derniers pays, les migrations successives qui paraissent avoir formé la famille ethnique des Mayas ; les légendes si curieuses des prophètes civilisateurs (Zamna, Kukulhan, Gukumatz) et leur parenté avec celle du Quetzalcoatl mexicain ; les vicissitudes politiques et sociales des diverses confédérations tribales de Mayapan, d'Uxmal, de Chichen-Itza, du Péten, et des États, plus nettement monarchiques, du Guatemala ; l'histoire — ou des linéaments d'histoire — des principales dynasties (Cocomes, Tutul-Xiu...) sacerdotales ou royales ; enfin l'origine septentrionale assez évidente de la culture dite Maya, et la modernité relative de cette civilisation, tels sont les points sur lesquels on a plus spécialement insisté.

« Le cours du samedi a été consacré aux questions suivantes : 1° *Le Calendrier mexicain*. On l'a d'abord examiné en lui-même et dans son économie, en prenant pour base les travaux de Gama, d'Orozco y Berra et de Brinton, complétés (pour l'intercalation des jours complémentaires du cycle de 52 ans, pour la détermination du jour initial de l'année de 360 jours, pour le rôle de la période venusienne dans le comput des Aztèques) par les hypothèses plus ou moins récentes de M^me^ Nuttall, du D^r^ Seler, de MM. Abadiano, del Paso y Troncoso et Ernest Hamy. On a pris ensuite le calendrier comme base d'une première étude succincte de la religion, de la liturgie, (en s'arrêtant avec quelques détails sur les mythes et les rites rivaux de Huitzilopotchli, Tezcatlipoca, Quetzalcoatl) et de la vie mexicaine ; 2° *Éducation et famille mexicaines* (d'après Sahagun et Torquemada) ; 3° *Découvertes archéologiques récentes dans la Zapotèque et la région des Isthmes* (Monte Alban, Xoxo, Mitla, Yâxchilan ou Ville-Lorillard, Copan et Chaculá). Le plan suivi dans cette dernière série de leçons pratiques qui à occupé tout le second semestre de l'année, comportait, avec l'histoire des cités en question, l'exposé des résultats donnés par les fouilles, c'est-à-dire l'analyse des mémoires de M. Batres (*Exploration of Mount Alban*), Marshall. Saville (*Exploration of Zapolecan Tombs* et *Cruciforms Structures near Mitla*), Maler (*Researches in the Usumacintla Valley*), Eduard Seler (*Die alten Ansiedelungen von Chaculá*) et les publications dernières du « Peabody

Museum » (*Prehistoric Ruins of Copan*). Les conférences du samedi, comme celle du jeudi, ont été généralement illustrées par des reproductions de monuments, manuscrits, etc. En fin d'année, deux séances ont été, du reste, remplies, en tout ou partie, par des projections lumineuses. Enfin, une visite au Musée ethnographique du Trocadéro a familiarisé l'auditoire avec les originaux. »

M. Lejeal, en 1903-1904, traitera de l'*Amérique préhistorique* et continuera d'étudier les *Sources espagnoles de l'histoire précolombienne*, les mercredis et samedis à 5 heures.

*La bibliographie américaniste en France.* — Ce genre de travail, — si ingrat mais si utile, — semble reprendre faveur chez nous. Après la *Bibliographie critique des Antiquités mexicaines*, publiée par M. Lejeal [1], nous avons le plaisir de signaler le travail de M. A.-L. Garraux : *Bibliographie brésilienne*, Catalogue des ouvrages français et latins relatifs au Brésil [1500-1598], in-8°, chez l'éditeur Chadenat. D'autre part, l'*Année linguistique*, parue récemment sous les auspices de la *Société de Philologie* [2], c'est-à-dire sous la direction de notre excellent confrère, M. le comte de Charencey, nous a offert, sous la signature : S. Rink, une « Liste des ouvrages relatifs au Groenland et à la langue esquimaude », de 1890 à 1898. Cette liste comprend dix numéros. Souhaitons le renouvellement de pareilles initiatives.

N.

*Récentes publications françaises et étrangères* [3]. — Ambrosetti (Juan B.), *Arqueologia Argentina. Las grandes Hachas ceremoniales de Patagonia* (*probablemente « Pillan Tokis »*), Buenos Aires, Imprenta de Juan Alsina, calle México, 1422, 10 mars 1903, in-8° avec 7 fig. (p. 41 à 51 des *Anales del Museo nacional de Buenos Aires*, t. IX, sér. 3). — Batres (Leopoldo), *Inspeccion y Conservacion de Monumentos Arqueológicos de la República Mexicana. Visita a los Monumentos arqueológicos de « La Quemada », Zacatecas*, México, Imprenta de la Viuda de Juan Diaz de Leon, Cinco de Mayo y Callejón Santa Clara, 1903, in-8°, 43 p., 10 fig., 26 pl., 1 photochr. et 5 plans h. t. — Bowditch (Charles P.), *A Suggestive Maya Inscription*, Cambridge, University Press, 1903, in-8°, 16 p. ; *Notes on the Report of Teobert Maler in the Memoirs of the Peabody Museum*, Cambridge, University Press, 1903, in-8°, 29 p. — Beauvois (Eug.), *La Croix chez les Scandinaves du Groenland au moyen âge*, Bruxelles, Polleunis et Centerick, 1903, in-8°, 6 p. (extrait des *Annales de la Société scientifique de Bruxelles*, t. XXVII, 2e part.). — Dixon (Roland B.) et Kroeber (Alfred L.), *The natives Languages of California*, Lancaster, Pa., the

1. In-8° de 80 p., Paris, Alphonse Picard et fils, 1902.

2. In-12 de vi-304 p., Paris, Klincksieck, 1902.

3. Quelques-uns de ces travaux, offerts en hommage à la Société, seront analysés en détail dans nos prochaines livraisons.

New Era Printing Company, 1903, in-8°, 26 p. et 7 pl. h. t. (extrait de l'*American Anthropologist*, January-March, 1903). — Hernandez (Dr Fortunato), *Las Razas indigenas de Sonora y la Guerra del Yaqui*, México, Talleres tipograficos J. de Elizalde, 1902, gr. in-4°, 7 fnc., xix-296 p., pl. h. t., fig., photochr., cartes et plans. — Maler (Teobert), *Researches in the Central Portion of the Usumacintla Valley* (Reports of Explorations for the Peabody Museum), Part. II, Cambridge (by the Museum), 1903, in-fol (*Memoirs of the Peabody Museum*, vol. II, n° 2), 135 p., 68 fig., 46 photogr. h. t. — Moore (Clarence), Putnam (F. W.)... etc., *Discussion as to Cooper from the Mounds*, Extrait de l'*American Anthropologist*, Jan.-March 1903, in-8° (avec pl. et fig.). — Preuss (Dr K. Th.), *Die Feuergötter als Ausgangspunkt zum Verständnis der Mexikanischen Religion in ihrem Zuzammenhange* (extrait du t. XXXIII des *Mittheilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien*, p. 129-233), avec fig. — Seler (Eduard), *Gesammelte Abhandhungen zum Amerikanischen Sprach -und Alterthumskunde* (Bd. I; Sprachliches-Bilderschriften-Kalender und Hieroglyphenentzifferung), Berlin, A. Asher, 1902, in-8°, xxviii-862 p. — Uhle (Dr Max), *Types of Culture in Peru* (Extrait de l'*American Anthropologist*, October-December 1902) — Van Panhuys (L. C.), *Verslag van de dertiende zitting van het Internationale Congres van Americanisten, gehouden te New-York van 20-25 October* 1902, s' Gravenhage, Algemeene Landsdrukkerij, 1903, in-8°, 28 p. (extrait de *Nederlandsche Staats courant*, 18 mars, 1903, n° 65). — Vignaud (Henry), *Toscanelli and Columbus, Letters to Sir Clements R. Markham, and to C. Raymond Beazley*, London, Sands and C°, 1903, in-8°, 31 p.; — *Toscanelli and Columbus, a Letter from Sir Clements R. Markham and a Reply from Mr. Henry Vignaud*; London, Sands and C°, 1903, in-8°, 40 p. — *La route des Indes et les Indications que Toscanelli aurait fournies à Colomb* (Lettre au Dr Jules Mees de Gand), Paris, Ernest Leroux, 1903, in-8°, 35 p. — Von Ihering (Dr H.), *El Hombre prehistórico del Brasil* (extrait de « *Historia* », t. I, p. 161), Buenos Aires, Compañia Sud-Americana de Billetes de Banco, calle Chile 263, 1903, in-8°, 12 p., 1 pl. h. t.

*Le Gérant :* Ernest LEROUX.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

## HUITIÈME CONGRÈS INTERNATIONAL DE GÉOGRAPHIE

On nous prie de porter à la connaissance de nos lecteurs l'information suivante : « Les sociétés géographiques des États-Unis, selon le mandat qu'elles avaient reçu en 1899, du septième Congrès international de géographie, tenu à Berlin, ont délibéré du plan à suivre pour la réunion du huitième Congrès qui doit avoir lieu, sur le sol du Nouveau Monde, au mois de septembre 1904. Le projet qui semble l'emporter définitivement comporterait une session surtout théorique, organisée à Washington, pour le début de septembre, des séances ultérieures, tenues successivement à New-York, Philadelphie, Baltimore, Chicago, et consacrées surtout aux applications de la géographie (notamment aux choses de la géographie sociale), enfin une réunion finale à Saint-Louis, en coïncidence avec le « Congrès universel (*World's Congress*) des sciences et arts ». Dès à présent, nous pouvons considérer comme très probables des excursions offertes aux adhérents, vers le Mexique (de Saint-Louis à Mexico) et vers les régions géographiquement remarquables des États-Unis et du Canada.

« D'ailleurs, le programme du Congrès sera prochainement envoyé aux comités directeurs et aux membres de toutes les sociétés de géographie du monde entier, ainsi qu'aux spécialistes isolés les plus éminents. Un comité américain s'occupe actuellement de sa rédaction. Il est composé de MM. W. J. Mac Gee, président ; John J. Edson, trésorier ; Dr J. H. Mac Cormick, secrétaire. — Adresser à ce dernier toutes les communications, Hubbard Memorial Hall, Washington, D. C., U. S. A. »

JOURNAL

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

DE PARIS

## SOMMAIRE DU NUMÉRO DU 15 OCTOBRE 1903.

### TEXTE

Pages

Le Chimalhuacan et ses populations avant la conquête espagnole (L. Diguet) ..... 1
Étude sur les Indiens de la région de Riobamba (Dr Rivet) ..... 58
Nordenskjöld Américaniste (H. Froidevaux) ..... 81
Le Congrès de New-York (L. Lejeal) ..... 84
Actes de la Société (Juin 1902-Janvier 1903) ..... 98
Nécrologie. — Charles Maunoir; Thomas Wilson; Guido Boggiani .... 103
Bulletin critique ..... 107
Mélanges et Nouvelles Américanistes ..... 121

### PLANCHES

Pl. I, II et III. Ethnographie et Archéologie du Chimalhuacan ... 7, 13, 19

### CARTES

Chimalhuacan méridional et Chimalhuacan septentrional ..... 23, 25

---

Les communications concernant la RÉDACTION doivent être adressées à M. Léon LEJEAL, secrétaire de la Société, au Laboratoire d'anthropologie du Muséum d'histoire naturelle, 61, rue de Buffon, Paris.

Les demandes d'ABONNEMENT ou de NUMÉROS ISOLÉS sont reçues à la Librairie Ernest LEROUX, 28, rue Bonaparte, Paris.

**Chaque numéro se vend séparément 10 francs. — Abonnement d'un an : 20 francs.**

Un certain nombre de collections de la première Série du Journal est mis en vente au prix de 15 francs le volume in-4°.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.